



Antonio Blázquez-Madrid
Lauréat 2022

a Dernière Chance de El Largatijo

et autres nouvelles du Prix Hemingway 2022

Pour la dix-huitième édition, le Prix Hemingway est remporté par Antonio Blázquez-Madrid, pour une nouvelle touchante et pleine d'humour où un prétendu torero, surnommé « le lézard », se retrouve pour la première fois au centre de l'arène...

Les meilleures nouvelles de l'édition 2022 nous emmènent des gradins à l'orchestre, des studios de photographes aux violences conjugales, des fins fonds de l'Andalousie aux bas-fonds des cités, pour un voyage taurin de haute volée, sombre, lumineux et étonnant.

Le Prix Hemingway de la nouvelle est reconnu internationalement et permet chaque année de découvrir la fine fleur de la forme courte. Organisé par les Avocats du Diable, il récompense une nouvelle inédite d'un écrivain, français ou étranger, située dans l'univers d'Hemingway et des cultures taurines.

9 791030 705430
ISBN 978-10-307-0543-0
AUDIABLE.COM 15€



LES AVOCATS
DU DIABLE



La
D
e
r
n
i
è
r
e
C
h
a
n
c
e
d
e
E
L
a
g
a
r
t
i
j
o

La Dernière Chance de El Lagartijo

et autres nouvelles
du Prix Hemingway

Antonio
Blázquez-Madrid

Lauréat 2022



Sébastien
Amit

Bénédicte
Belpois

Jérémy
Bouquin

Alexander
Fiske-Harrison

Rafael
Fuentes Pardo

Jean-Pierre
Laborde

Philippe
Laidebeur

Carlos
Lenti

Thomas
Poussard
Alain
Mascaro
Daniel
Saint-Lary



La Dernière Chance de El Largatijo



AU DIABLE VAUVERT

La Dernière Chance de El Largatijo

Et autres nouvelles du prix Hemingway 2022



Recueils du prix Hemingway

TOREO DE SALON, Olivier Deck, lauréat 2005

PASIPHAÉ, Olivier Boura, lauréat 2006

CORRIDA DE MUERTE, Robert Bérard, lauréat 2007

ARÉQUIPA, PÉROU, Zocato, lauréat 2008

LE FRÈRE DE PÉREZ, Antoine Martin, lauréat 2009

BRUME, Jean-Paul Didierlaurent, lauréat 2010

PAS DE DEUX, Robert Louison, lauréat 2011

MOSQUITO, Jean-Paul Didierlaurent, lauréat 2012

L'ULTIME TRAGÉDIE PAÏENNE DE L'OCCIDENT, Miguel Sanchez Robles, lauréat 2013

LATIFA, Étienne Cuénant, lauréat 2014

PRIX HEMINGWAY ; 10 ANS !, 8 nouvelles inédites des lauréats, 2014

LEÇON DE TÉNÈBRES, Philippe Aubert de Molay, lauréat 2015

URIEL, BERGER SANS LUNE, Adrien Girard, lauréat 2016

AU MILIEU DU MONDE, Gil Galliot, lauréat 2017

OMBRES DE LUNE, José Luis Valdés Belmar, lauréat 2018

MECHA DE PLATA, Cyril Fabre, lauréat 2019

UN TORO DANS LA REINE, Élise Thiébaut, lauréate 2020

LES LIENS DU GROUPE SANGUIN, Hélène Goffart, lauréate 2021

ISBN: 979-10-307-0543-0

© Éditions Au diable vauvert, 2022

Au diable vauvert

La Laune 30600 Vauvert

www.audible.com

contact@audible.com

Sommaire

ANTONIO BLÁZQUEZ-MADRID, <i>Lauréat du prix Hemingway 2022,</i>	
La Dernière Chance de El Lagartijo	9
LOLA MONSET,	
L'Art de la danse	25
JÉRÉMY BOUQUIN,	
Matador	41
BÉNÉDICTE BELPOIS,	
Clichés	61
PHILIPPE LAIDEBEUR,	
Le Saut de l'ange	73
DANIEL SAINT-LARY,	
L'Affaire Avispado	87
ALAIN MASCARO,	
El Duende	103
CARLOS LENTI,	
Le Torero chevrier	119

RAFAEL FUENTES PARDO,	
Premiers rangs à l'ombre	131
SÉBASTIEN AMBIT,	
Un dernier toro à Paris	149
THOMAS POUSSARD,	
Les Oreilles et le cœur	165
JEAN-PIERRE LABORDE,	
Silencio	177
ALEXANDER FISKE-HARRISON,	
L'Intouchable	195
Règlement	213

ANTONIO BLÁZQUEZ-MADRID est né en 1952 à Salamanque, il est l'auteur de plusieurs romans publiés en Espagne et aux États-Unis, et de plusieurs nouvelles. Il est également économiste, et fondateur du groupe d'écrivains Primaduroverales.

La Dernière Chance de El Lagartijo

ANTONIO BLÁZQUEZ-MADRID

Lauréat du prix Hemingway 2022

Traduit de l'espagnol par Françoise et Robert Louison

On l'appelait « El Lagartijo ». Il était mince, élancé et souple dans sa démarche. Il était plus près des cinquante ans que des quarante. Certains disaient que son surnom venait de son goût pour la chasse aux lézards le soir dans les champs, goût que les mauvaises langues attribuaient plutôt à la nécessité de remplir son pauvre garde-manger qu'à la pure distraction du chasseur; d'autres affirmaient qu'on lui avait donné ce surnom à cause de sa façon singulière de marcher et de rester ensuite figé tout en regardant d'un côté et de l'autre. Mais lui disait, avec orgueil et passion, que ce surnom, il l'avait hérité de son père, lequel le tenait de son grand-père qui lui-même le tenait de son grand-père jusqu'à arriver au premier « Lagartijo », ni plus

ni moins que le grand torero Don Rafael Molina Sanchez, le « Calife » de Cordoue.

El Lagartijo était un de ces personnages qui n'avaient aucun ami proche, mais tout le monde l'appréhendait, bien que, en vérité, on évitât d'entamer une quelconque conversation avec lui car si on le mettait en confiance il était difficile d'échapper à ses histoires taurines sans fin.

Tous les après-midi vers cinq heures, il entrait dans la taverne de « El Cojo », (Le Boiteux), et traversait les quelques mètres qui allaient de la porte au comptoir, tel un grand torero, les jambes arquées, le corps droit et le cou étiré: une démarche lente comme s'il marchait dans une arène, regardant d'un côté et de l'autre sans que nous sachions s'il souhaitait voir qui était là ou savoir qui l'observait. Puis, il s'accoudait au comptoir et d'un geste de la main accompagnant sa voix rauque, il commandait toujours la même chose: un verre de « vin normal » et tandis qu'on le servait, il regardait autour de lui sans rien dire attendant qu'un des présents s'approche pour pouvoir lui raconter ses aventures, entre capes et *muletas*, peuplées de taureaux vrais ou imaginaires, qu'il répétait sans arrêt.

Quand quelqu'un, un peu imprudent ou nouveau venu, se laissait prendre par son discours, il ne fallait pas attendre longtemps avant qu'il ne connaisse toutes les histoires d'un passé fort éloigné, des histoires inventées ou vécues de l'autre côté de l'Atlantique, dans des terres sud-américaines où El Lagartijo avait passé la plus grande partie de sa jeunesse à chercher fortune, des histoires qui le situaient, d'après lui, dans les arènes des pays à la plus

grande tradition taurine de ce lointain continent, bien que personne n'ait jamais vu aucune affiche annonçant un spectacle taurin où son nom apparût dans le trio des toreros et des novilleros. Mais il faut reconnaître qu'il relatait tout cela avec une telle passion et avec tant d'assurance qu'il était difficile de ne pas le croire. C'est vrai que les habitués de la taverne qui le connaissaient bien ne donnaient pas beaucoup de crédit à ce qu'il racontait, car trop de changements et de contradictions émaillaient son discours.

Il était toujours habillé d'une chemise à carreaux et de vieux jeans: des vêtements impeccables et toujours propres, bien qu'ils semblent être les mêmes chaque jour. Il était évident que l'argent n'abondait pas dans les poches de El Lagartijo, mais pour prendre un verre de vin « normal », comme il disait, il en avait assez. Il ne buvait que ça de tout l'après-midi: un verre de vin qui durait les longues heures qu'il restait là, appuyé légèrement sur le bord du comptoir en zinc de la taverne, en position de torero, comme s'il était un maestro de la tauromachie observant les gradins depuis la barrière, comme il aimait le dire quand quelqu'un lui demandait ce qu'il faisait tout ce temps à côté du comptoir. Le patron, que tout le monde connaissait par son surnom El Cojo, devait le considérer comme un élément décoratif de plus de son établissement, car ça faisait de nombreuses années qu'il le voyait là, au même endroit et dans la même pose. El Lagartijo changeait de position uniquement si retentissait un *paso-doble* du gramophone qui se trouvait dans le coin du vieux bar: alors il s'approchait là où on entendait le mieux et

prenant la première chose à sa portée, quelquefois une veste ou simplement une chaise, il se mettait à toréer avec une véritable âme de torero : d'abord il attirait le taureau fictif en avançant lentement la main, puis, en gardant son sang-froid, il levait la fausse muleta dans l'air vicié de la taverne, jusqu'à la passe finale de la charge imaginaire, avant d'exécuter encore et encore des passes à droite ou à gauche au rythme de la musique. Il achevait la série par une tentative de passe de poitrine, difficile quand la muleta était une chaise du bar. À la fin de cet étrange, mais émotionnellement intense, toreo de salon, il regardait autour de lui, attendant peut-être un signe d'approbation ou d'admiration de la part des clients de la taverne. Lorsque la musique cessait, il revenait d'un air triomphant à sa place habituelle au bar, où son verre l'attendait encore pour une ultime gorgée. Son envie de réaliser sa faena tous les après-midi était telle que El Cojo, pour lui faire plaisir, faisait en sorte qu'on entendît un *paso-doble* quelconque pendant que El Lagartijo était dans sa taverne.

Il ne montrait aucun intérêt pour toute conversation dont le thème ne fût pas taurin : si arrivait la saison de la chasse et que l'on devisait sur les lévriers et les épagneuls, les lièvres et les perdrix, il s'éloignait dans un coin et prenait une chaise pour pratiquer l'art de Cúchares avec une concentration digne d'un vrai torero. Si c'était l'époque des cèpes et des chanterelles, il s'écartait de ceux qui débattaient de l'absence ou de l'abondance des champignons dans la campagne et, de nouveau, il partait dans son coin pour toréer « de salon » avec n'importe quel objet qui lui tombait sous la main. Ce n'est que lorsque les fêtes

du saint patron s'approchaient et qu'on commençait à parler d'*encierros* et de corridas que El Largartijo devenait sociable jusqu'à un degré insoupçonné et qu'il n'y avait plus de conversations auxquelles il ne participât point. Cette année-là quelque chose de spécial survint, si spécial qu'il eut pendant plusieurs jours la gorge serrée car le conseiller chargé des fêtes avait proposé, pour fêter le cinq centième anniversaire de la fondation de la ville, d'organiser une novillada au cours de laquelle un des habitants de la ville serait un des maestros qui participeraient. Et qui pouvait être meilleur candidat que lui? Ou, du moins, en était-il convaincu. Mais il dut attendre plusieurs jours, le cœur rongé par l'incertitude, et autant de nuits sans dormir ou presque jusqu'à ce qu'on lui confirme qu'il serait un des toreros qui participeraient à la fête taurine.

À partir de ce moment-là, il rêva toutes les nuits des trompettes annonçant le début de la corrida, et les après-midi, tandis qu'il écoutait les *paso-dobles* qui sortaient du gramophone de la taverne, il croyait sentir tout autour l'odeur du taureau de combat, alors, tous ses sens se réveillaient à l'extrême et il criait encore et encore « Eh! toro! – Eh! toro! » comme s'il était face à la bête, puis, il se mettait à la fenêtre de la taverne d'où on pouvait voir, au loin, le mur blanc de la vieille arène qu'il imaginait pleine d'*aficionados* et il lui semblait même entendre le murmure d'admiration qui sortait des gradins après l'apparition à la porte du toril du taureau redoutable et sauvage que le hasard du tirage lui avait octroyé.

La faena qu'il pensait faire apparaissait dans son esprit sans cesse: le taureau fonçant vers lui, les cornes visant son

corps ; un grognement provocateur et une charge brusque contre sa vieille cape ; lui, le jaugeant du côté droit d'abord puis lui laissant le passage du côté gauche pour voir sa noblesse ; la cape collée au corps au moment de la charge, tout en écoutant les solides sabots du brave animal frappant le sol, rythmant les battements accélérés de son cœur. Le taureau lui obéissait et il ouvrait la cape pour qu'elle vole dans le vent. Il imaginait comment il exécutait une... deux... trois vérionales parfaites, qu'il terminait par une demi-véronique bien dessinée et comment l'arène entière exprimait son émotion en criant des « olé » et après avec le changement de tiers, quatre *chicuelinas* près du corps pour placer le taureau. Le cheval supportant la charge brusque, et le brave animal appuyant fortement ses cornes contre la dure protection, maintenant une lutte noble et silencieuse. Le sang coulait tiède sur le dos noir de la bête et lui, il se voyait comme un grand torero sur le sable chaud allant avec la cape à l'aide de l'animal, la lui lançant en hauteur pour le retirer du châtiment et le soulager de la douleur un instant avant de l'amener de nouveau vers le cheval. Et restant dans ses rêves, il imaginait qu'après les trois piques, le président sortait le mouchoir pour changer de tiers et lui, sans laisser personne intervenir, attrapait avec force les banderilles et se disposait à les planter sur le noble animal. Il croyait même noter la sueur froide sur les paumes de ses mains en sentant la rugosité du bois des banderilles. Au plus profond de son âme il vivait et ressentait comme si c'était une réalité palpable, le tiers fictif des banderilles : le taureau l'attendait nerveux. Il l'appelait vers l'intérieur pour lui donner l'avantage. L'animal démarrait

avec assurance et allait tout droit vers lui. Lui s'élevait avec beaucoup de grâce taurine sur la piste en levant en même temps les bras sur les cornes et il posait une paire parfaite sur le cou du taureau, se laissant ensuite tomber doucement sur le sable en regardant les gradins, tandis qu'il tournait le dos à l'animal qui restait sans bouger. Une nouvelle paire *de poder a poder* en haut du cou et une autre *al quiebro* pour terminer le tiers, et dans son rêve, il lui semblait entendre les olé déchirants qui arrivaient des gradins.

Les émotions imaginaires étaient nombreuses et elles se bousculaient dans sa tête. Il croyait écouter les timbales annonçant un nouveau changement de tiers et il s'imaginait, la muleta à la main, menant le taureau vers le centre: la flanelle virevoltait dans sa main et il l'appelait pour effectuer des passes naturelles. Une profonde sensation tauromachique emplissait son âme en imaginant le brave animal suivant le tissu rouge, baissant la tête en silence comme le font les taureaux braves. Il se voyait lui-même exécutant une, deux, trois et jusqu'à quatre passes naturelles avec mesure, les terminant par une passe de mépris et après il prenait plaisir en pensant comment il donnait de la distance à l'animal et il l'appelait à nouveau de loin: la muleta tenue doucement entre ses doigts, frôlant le sol: le corps en avant et leurre caché, le taureau chargeant avec une bravoure noble et quand arrivait le point de rencontre il lui montrait leurre et il dominait la charge et comme si une ivresse de sens l'inondait, il menait l'animal à la muleta plusieurs fois et de la muleta au vide. L'illusion rêvée le faisait se sentir tel un torero véritable.

Et sans donner de répit à ses illusions, de nouvelles images remplissaient ses pensées: c'était le moment de l'heure de vérité. Comme s'il s'agissait d'un mirage il lui semblait qu'il voyait le taureau, hautain et combatif, face à lui montrant sa tête haute et le défiant à la mort avec ses cornes pointues. Dans ses hallucinations, El Lagartijo exécutait la mort de l'animal comme s'il était présent, et pour cela il se conformait aux règles les plus strictes de la tauromachie: il plaçait le taureau. L'épée droite vers le trou des aiguilles. La corne de la bête visant sa poitrine. « Eh, eh.. », il appelait l'animal. Le taureau fonçait tout droit. Il résistait à la charge sans bouger. Il sentait le crissement de l'épée déchirant la dure peau du taureau et il lui semblait même percevoir comment sa main se teignait avec le sang visqueux et chaud du noble animal.

Ces rêves et ces fantasmes ne l'abandonnaient ni de jour ni de nuit et El Lagartijo se sentait heureux en pensant à cette chance depuis si longtemps désirée, cette grande soirée taurine qui l'attendait sur le sable de l'arène.

Quand il cessa de rêver et voulut s'entraîner dans la taverne avec la vieille cape qu'il avait, celle-ci souleva une telle poussière du sol, qui, il faut bien le reconnaître, n'était balayé qu'une seule fois par semaine, que El Cojo se vit dans l'obligation d'interdire ces démonstrations dans le local.

Après cette interdiction, El Lagartijo dut changer ses habitudes de chaque après-midi. Ponctuellement, à cinq heures, comme toujours, il ouvrait la porte de la taverne et comme s'il participait au *paseillo* (défilé) se dirigeait solennellement jusqu'au bar, portant sur le bras sa cape

de combat. Là, il demandait à El Cojo de lui servir un vin « normal » et après avoir pris une courte gorgée, il repartait vers la sortie en traînant sa cape comme un torero. Il passait la porte, traversait la Grand-place et s'installait devant la porte de l'église. Sur la petite esplanade où se réunissaient les fidèles avant d'entrer à la messe, il dépliait sa cape de combat, la maintenait avec les dents par le col pour la saisir à l'endroit exact avec ses deux mains et ensuite il commençait à dessiner toutes les véroniques, *gaoneras* et *chicuelinas* qu'il avait vues dans sa vie. Quand ses bras n'en pouvaient plus, il repliait avec soin et même avec tendresse la percale et rentrait à la taverne pour terminer le verre de vin qui l'attendait sur le comptoir de zinc du vieux bar.

Mais avec ces entraînements à l'art de toréer, les problèmes de El Lagartijo n'étaient pas tous résolus, car il voulait aussi être habillé comme les vrais toreros pour une si grande occasion. Il dut emprunter pour le costume de lumières car, si la mairie prenait en charge l'achat des taureaux, il n'en allait pas de même pour l'habillage des toreros. El Lagartijo décida de dépenser sans compter et de s'acheter un costume de torero comme ceux qu'on porte dans les brillantes corridas des grandes arènes, vieux et usé, certes, car pour en acheter un neuf, ses moyens propres ou prêtés ne suffisaient pas. Même s'il lui fallait se ruiner, il voulait un costume de lumières pour cette occasion dont il avait toujours rêvé et dont il était sûr qu'il le mènerait à la renommée et à la gloire.

Le costume que ses moyens lui permirent d'acquérir était un peu déchiré au niveau de la culotte, il manquait un brandebourg sur deux et, en plus, des taches de sang

couvraient les rebords de la veste, mais il ne s'en inquiéta pas. Tous les après-midi, il allait à la taverne et emportait, bien plié et protégé dans un sac de tissu blanc où il avait fait écrire son nom en lettres gothiques, ce costume de torero, ensuite il le posait soigneusement sur une chaise de paille et, tandis qu'il savourait lentement le vin servi par El Cojo, il recousait avec aisance les déchirures du tissu et nettoyait méticuleusement les taches qui le recouraient. On le voyait heureux et les quolibets du patron et des clients de la taverne ne le détournaient pas une seconde de sa tâche. En bref, ce costume de lumières finit par acquérir un aspect présentable. Enfin, il se mit à réparer les ballerines qu'on lui avait offertes et qui étaient trop grandes pour ses petits pieds.

Lorsqu'arriva le grand jour, El Lagartijo demanda à El Cojo qu'il lui permette de s'habiller dans la taverne dans le but d'aller de celle-ci jusqu'aux arènes en passant par la rue principale pour que tous puissent voir et admirer sa silhouette taurine enfournée dans le costume de lumières qu'il avait réparé avec tant de soin.

Il resserra les lacets de mollet, chaussa les ballerines, revêtit soigneusement la veste courte et la *montera*, passa la porte de la taverne le corps dressé, le menton haut avec l'orgueil d'un vieux torero, les jambes tendues comme s'il était en train de provoquer le taureau, la chevelure peignée en arrière et brillantinée, le bras droit bougeant au rythme du défilé. Un torero doit marcher comme un torero, c'est ce qu'il disait à haute voix à qui posait la question et, à ce moment-là, il se sentait torero, un vrai torero, torero par émotion et par conviction.

L'après-midi taurin partit du mauvais pied. À l'entrée de la place, prêt pour le défilé, se trouvait El Lagartijo avec sa posture de grand torero. À côté de lui, comme l'escor-
tant, deux jeunes hommes tirés d'une lointaine école de tauromachie, l'un au teint pâle à l'extrême, dont on ne savait si la pâleur était liée à l'absence d'exposition au soleil ou le reflet de la peur qu'il éprouvait avant d'affronter le taureau. L'autre, à la peau très mate, avait un visage émacié qui reflétait plus de faim et de besoins qu'il est suppor-
table. Ils formaient une équipe saugrenue: les deux jeunes apprentis toreros de chaque côté de El Lagartijo lequel, sans même cligner des yeux, tentait de maintenir droit son vieux corps pour ne pas perdre cette allure taurine que, pendant tant d'années, il avait promenée entre les tables de la taverne de El Cojo. Devant eux, un petit alguazil, vêtu à l'ancienne, montait un cheval efflanqué qui ressemblait plus à un mulet qu'à un cheval. Nul ne sait si ce fut à cause de l'inexpérience du cavalier ou du son strident des trom-
pettes annonçant le début de la fête que le cheval se cabra et caracola sans contrôle, avec la malchance qu'un de ses sabots frappa le pied de El Lagartijo. Le coup fut violent et la douleur qu'il dut sentir intense, mais peu lui importa, il était prêt à mourir dans l'arène si nécessaire. Ce qui le meurtrit au plus profond de son âme fut de voir comment la ballerine de son pied droit, qu'il avait arrangée avec tant de soin pour qu'elle soit à sa taille et qu'il portait avec une si profonde fierté, s'avérait détruite, sans possibilité de réparation immédiate, raison pour laquelle il dut chausser, à la hâte pour faire le défilé, une paire de tennis qu'on lui prêta. Il aurait voulu tuer, à l'instant même, le petit

alguazil responsable du désastre, mais il décida de suivre le cérémonial propre aux corridas, oubliant cet incident qui lui avait fait perdre une partie de son allure taurine.

Dans les gradins de l'arène, en première file de barrière, El Cojo et quelques clients habituels de la taverne commentaient tous les incidents parmi les rires, les blagues, et les propos railleurs.

Le combat des trois jeunes taureaux qui sortirent du toril n'offrit à aucun des trois toreros le moment de gloire qu'ils espéraient sûrement. Les deux apprentis toreros coururent plus qu'ils ne restèrent en place et n'eurent pas l'occasion de briller que ce fût à la cape ou à la muleta. Ce n'est pas ainsi que se comporta El Lagartijo lequel, avec un courage stoïque, resta immobile à attendre la sortie de l'animal que le sort lui avait octroyé, devant le toril. Mais sa tranquillité ne dura qu'un temps car la bête qui sortit du toril, rompue à cet exercice, le souleva et le fit tourner en l'air au premier contact. Mais El Lagartijo était disposé à triompher ou à mourir, selon ce qu'il s'était juré mille fois et il revint mille autres fois devant la bête qui, sans pitié, le secoua et le traîna sur le sol encore et encore, avec la chance suffisante, il faut le reconnaître, qu'aucune de ces charges ne permit aux cornes de s'enfoncer dans la chair. Il termina la faena, le corps couvert d'égratignures, mais si quelque chose lui faisait mal plus que sa peau lacérée, c'était qu'on eût renvoyé le taureau à l'enclos devant son incapacité à le tuer. Quand le spectacle fut terminé, il abandonna la place tout seul, sans un mot, en tentant de dissimuler un début de claudication que ce maudit animal lui avait laissé. Il partit dans la rue, le corps droit, avec son

costume déchiré en mille endroits, sans oser repasser par la taverne pour récupérer ses vêtements civils.

El Cojo a toujours, pendus à un portemanteau de la taverne, la chemise à carreaux et le vieux jean, attendant qu'un beau jour El Lagartijo revienne pour prendre un bon verre de vin, du « normal », et toréer « de salon » avec la veste ou la chaise tandis que résonne un *paso-doble* sur le vieux gramophone.

Au fond, tout le monde le regrette.

Née en 1987 dans le Lot-et-Garonne, LOLA MONSET a vécu à Montpellier, Nice, et Istanbul avant de revenir à Toulouse, où elle a fait ses études supérieures. Elle a exercé le métier de journaliste en presse écrite à la *Dépêche du Midi* pendant plusieurs années avant de se consacrer à l'écriture de fictions. Depuis septembre 2020, elle suit des études de création littéraire à l'université Jean Jaurès de Toulouse et finalise l'écriture d'un premier roman.

L'Art de la danse

LOLA MONSET

Il pleut.

Il pleut du sable dans l'arène.

Il pleut du sable dans l'arène et je tends le cou.

Il pleut du sable dans l'arène et je tends le cou comme pour des flocons de neige.

Il pleut du sable dans l'arène et je tends le cou comme pour des flocons de neige, comme si le ciel pleurait pour moi.

Il pleut du sable dans l'arène et je tends le cou comme pour des flocons de neige, comme si le ciel pleurait pour moi et sur le monde qui confond tout.

J'ai choisi les taureaux comme on rate une marche, comme on se casse la gueule, sans que personne ne soit à blâmer pour ça. Je me suis pété les dents dans les escaliers un jour de mai. Mon corps m'avait montré le chemin puisque ma tête n'en était plus capable. Et tout à coup, j'étais là. Dans ces vestiaires à l'odeur de pieds, de tissus

humides et de tout-à-l'égout. Mes cuisses nues sur ces bancs poisseux. Mes fringues accrochées à l'une des patères alignées. Mon sac à dos vide, dégoulinant sur les carreaux grisâtres. Ces bouts de moi éparpillés.

— Tu n'es pas là pour apprendre à tuer.

Marti regardait les gens comme on les attrape par le col, avec surprise, fureur et humiliation. Il avait attrapé mes yeux quelques secondes. Mon regard à moi flottait à la recherche d'un point d'accroche et Marti l'agrippa de force. Les mots de mon nouveau maître, mon *apoderado*, s'étaient déposés sur ma peau. Un frisson me parcourut l'échine.

Il me poussa vers le *callejón*. Je passais pour la première fois dans ce couloir aux contours ovales qui ceinture la piste. Mes pieds nus sur le sable de l'arène laissèrent leurs empreintes. Le matador m'avait fait me déshabiller. Je n'avais gardé qu'un short et un t-shirt léger. Il voulait que je *sente* la piste, avec mes pieds, avec mon nez, avec ma peau.

— La tauromachie, c'est sérieux. Un engagement, une façon de vivre. Tu es certaine que tu ne veux pas faire de l'équitation ?

Marti ne m'avait pas accueillie à bras ouverts. J'avais balayé sa misogynie d'un haussement d'épaules. Je m'étais préparée à ce genre d'attitude.

Non.

Je reformule.

Je n'avais rien eu besoin de faire puisque la vie nous dresse à encaisser les coups des hommes. Je n'avais pas répondu, il n'y avait pas de réponse. J'avais seulement plongé mes

yeux dans les siens. Je ne sais pas ce qu'il y avait lu, mais ça avait dû lui plaire puisqu'il m'avait donné renard devant l'arène le mardi suivant. Dix-sept heures pétantes.

C'était donc ma première prise de contact et mes pieds nus caressaient les gravillons. Marti tournait autour de moi comme on inspecte une bête afin d'en mesurer la puissance.

— Marche.

Je promenai mes pieds le long du sol frais.

— Relève le menton.

Je cherchai le ciel avec mon front.

— Épaules en arrière. Buste bombé.

Je fis entrer l'air de mai dans mes poumons.

Marti s'immobilisa et vint tout près me renifler l'aura. Il étudiait chacun de mes gestes, le moindre pli de ma peau. Je crus pendant un instant que j'avais conclu un pacte avec le diable et qu'il aspirait mon âme.

— Reviens mardi prochain.

Marti aimait mon port de tête, il me demandait souvent si j'avais fait de la danse classique. Comme il n'était pas satisfait de la réponse, il recommençait. Redemandait. La danse, la grâce, ne pouvaient pas être des choses innées. Lui devait sa prestance à des années de correction. Il vous regarde de haut, de derrière son menton effilé, long comme une liane, les jambes toujours serrées. Parfois, on a envie de lui gueuler de se détendre, de desserrer les cuisses, de lâcher les muscles, les laisser vivre dans l'espace. Mais personne ne gueule contre Marti. Il est de cette espèce dont la voix ne dépasse pas un certain nombre de décibels. Il se contente,

drapé d'orgueil, enveloppé de grâce et de grandeur, et il semblerait humiliant de hausser le ton en sa présence.

Le torero n'avait pas cherché à connaître les raisons de ma nouvelle passion pour les taureaux. Il n'avait pas essayé de comprendre, il s'en foutait royalement. Qu'une Parisienne de trente-deux ans débarque en Catalogne pour apprendre la tauromachie, sans presque n'avoir jamais côtoyé, ne serait-ce qu'un veau, était le cadet de ses soucis. J'avais trouvé son numéro, j'avais appelé, je pouvais payer, ça lui suffisait. Pourtant, il avait insisté, encore et encore, sur cette phrase. Il l'avait roulée dans l'air, lancée au visage, le ton brusque.

— Tu n'es pas là pour apprendre à tuer.

Chaque fois, les mots venaient pincer mon cœur. Marti le sentait et ça l'inquiétait plus que ma méconnaissance du bovin. C'est quand même la *corrida de muerte*, avais-je un jour répliqué. Marti s'était enveloppé de suffisance au simple son de ma voix. Il ne parlait pas pour qu'on lui réponde.

Il m'avait tourné le dos et chassée de l'espace comme un insecte.

Le mardi suivant, je le trouvai, visage grave devant l'entrée de l'amphithéâtre, les bras croisés. Il me barrait le passage de son buste menu.

— La mort, ce n'est pas la finalité. Ce qui compte, c'est la *danse*, la voie vers la mort, la *corrida*. Si tu ne comprends pas ça alors tu n'as rien compris. Donner la mort est une chose facile. La donner en la regardant en face, en se jouant d'elle est une chose que peu de personnes savent maîtriser.

Toi, tu cherches à tuer, tu es assoiffée de sang, tu n'es pas prête. Mais je vois dans tes gestes que tu as une grâce cachée. Elle est enfouie, mais avec un peu de travail et d'oubli... La tauromachie, c'est l'art de dompter sa peur, sa peur de la mort. Tu as encore du boulot devant toi.

Il avait dit tout ça du bout des lèvres, sans même poser les yeux sur moi. C'était la première fois qu'il prononçait autant de mots d'un seul coup. Il avait dit ça et m'avait plantée là, les pieds nus sur le sable, ma *muleta* rouge carmin en main.

— Quand on ne sait pas ce qu'est la *muerte*, on se tait. À mardi.

Chaque leçon valait un cours, que celle-ci soit de deux heures d'exercices ou de quelques mots. Marti économisait son temps et ses conseils.

Le mardi suivant, j'exécutai avec une nouvelle énergie les gestes ancestraux face au taureau de bois. Je flottais avec ma *muleta*, me laissais porter contre elle, me caresser le visage et celui de la bête en chêne. Marti n'avait pas bronché depuis que j'étais entrée. Il avait vu mon œil cerné de bleu et noir et s'était retourné, puis planté sur l'une des marches de l'arène. À croire que toutes les violences ne sont pas bonnes à dompter.

Il m'avait laissée danser pendant plus d'une heure sans venir me siffler dans les oreilles avec mon port de tête comme il en avait l'habitude. Ça me faisait des vacances, même si je comprenais qu'il préparait une attaque. Mon visage tuméfié ne lui plaisait pas. Ce jour-là, il me laissa

livrée à moi-même et mon animal de fortune, sans même m'approcher, me jaugeant de loin. À la fin des deux heures réglementaires à tourner autour de mon patron de bois, je levai la tête et cherchai son regard. Il ne me présenta qu'un front ridé et bas.

Le mardi suivant, j'avais toujours des traces d'hématomes autour de l'œil, et de nouvelles aussi, plus fraîches, sur l'arcade gauche. J'eus peur que Marti n'en fasse cas et prenne encore de grands airs. Au lieu de cela, il me lança d'un air maussade :

— Aujourd'hui, on passe à la chair fraîche.

Je le rejoignis dans l'arène, les pieds nus et les cheveux au vent. Il tenait fermement une vachette par les cornes. Fini le bois, terminé les maquettes, j'allais combattre mon premier adversaire.

— Il y a du vent aujourd'hui, c'est bien, tu commences avec de la difficulté.

Le vent, hantise des matadors pour ce qu'il pourrait dissimuler derrière la muleta, venait me lécher les orteils. Je n'avais pas peur du vent, pourquoi craindre celui qui vous caresse ? J'étais toujours pieds nus et la vachette en face de moi, malgré sa petite taille, devait bien peser deux cents kilos. Marti me poussa dans le *callejón* et me fit une démonstration. Il n'était pas question de mise à mort, seulement de *cambiada*, quelques passes pour éprouver la bête. Je me postai à mon tour dans l'arène et fis danser ma muleta. Je domptai la vachette aisément malgré le vent. Au bout de quelques minutes, Marti me lança une épée.

Mon corps se mit à trembler instantanément. Il ne s'agissait plus d'échanges, le jeu prenait fin maintenant. La mort était là, elle était au bout de l'épée.

Marti me vit chanceler, reculer, sur le point d'abdiquer.

— Si tu as peur d'une vachette, comment feras-tu devant un taureau ?

— Je n'ai pas peur de la vachette. Une vie est une vie.

— C'est toi ou elle. Toi ou *lui*.

Je relevai la tête et cherchai les yeux de Marti. De qui parlait-il ? Un goût de sang emplit ma bouche. La vachette se tenait droite, haletante. Je fis tourner l'épée entre mes mains, et la levai en direction de l'animal. Tout à coup, une crampe plia mon corps en deux, mon estomac remonta dans mon ventre, le goût de fer envahit encore ma bouche, agrippa ma langue, je voulus crier, vomir mes tripes, tout était bloqué, aucun son ne vint, aucune goutte de sang, ma tête tournait, mes jambes tremblaient, mon corps entier se révoltait, et une voix au fond de mes tripes hurlait : *Tue-le ! Tue-le ou il te tuera.*

Je lâchai l'épée sur le sol et partis en courant.

Je ne revins pas le mardi suivant. Ni celui d'après. J'étais persuadée de me faire jeter par Marti si je tentais de mettre un orteil dans l'arène. Je me tapis dans mon antre, rongée par la honte d'avoir failli dès le premier obstacle.

Le troisième mardi, on frappa à ma porte. J'ouvris. Marti se tenait dans l'embrasure, raide comme un piquet.

— C'était peut-être un peu tôt pour la vache. Ou bien, il te faut passer directement au taureau.

Il scrutait mon visage. Ma lèvre était gonflée, fendue sur le bas. Il m'attrapa le regard.

— Tu dois revenir.

— Je me suis trompée de combat, répliquai-je.

Il chercha ses mots un instant, et comme il n'en trouvait pas, passa sa main sur ma joue. Un geste sec. Je sentis sa peau rugueuse et la tension dans son bras. Il posa un doigt sur la plaie de ma lèvre, sans une once de sensualité. Je lus de la colère dans ses yeux perçants.

— C'est un homme qui te fait ça?

— Qui d'autre?

Marti me dévisagea un instant. Je ne dis rien. Rien de la violence, de l'amour et de l'humiliation. De cette histoire de couple d'une banalité effrayante. De mon corps qui encaissait, figé dans la terreur de l'abandon. De la peur, surtout, partout, tout le temps, dans mes veines, mes muscles, mes dents, mes rêves et mes journées. Je ne dis rien mais il lut tout.

Puis il pivota et me laissa là, devant ma porte, en me donnant rendez-vous le mardi suivant.

Je repris les entraînements. Les mardis, les pieds nus sur le sable, la muleta, les taureaux de bois et les vachettes. Je ne revis pas d'épée et parfois, quand le soleil tapait fort dans l'arène, lorsque j'avais la tête haute et le torse bombé, il me semblait deviner un sourire sur le visage de mon professeur.

J'apprenais le ballet plus que l'art de tuer. Mon front n'était jamais assez levé, mon bras toujours trop bas. Il fallait maîtriser le corps entier, répéter encore et encore afin d'y graver à tout jamais les gestes salvateurs. La survie vous pousse à vous cacher, vous recroqueviller, vous effacer face à une bête à cornes de six cents

kilos. La tauromachie est tout l'opposé. Elle est l'art d'exister, de vous déployer et d'affronter la charge pour la dominer.

Puis, un jour, il fut là.

L'homme.

Mon homme.

Dans l'arène.

Marti était dans les gradins alors que je faisais face à une vachette impatiente. Je perçus l'ombre de sa silhouette sur la piste. Mon corps se figea et l'animal reçut mon trouble. Je restai pétrifiée quelques secondes, la vachette en profita pour réussir une *cornara*. Sa corne entra dans ma chair, mais la douleur ne m'atteignit pas. J'étais paralysée par la terreur.

Marti sauta sur la piste et évacua la vachette. Je sentais le sang chaud couler le long de ma jambe. La bête m'avait eue sur la hanche droite, la blessure était superficielle. Je me retournai pour affronter le regard de l'homme. Les gradins étaient vides.

Marti revint précipitamment, une trousse de secours en main. Il entreprit de soigner ma plaie. Je respirais ma sueur acide et pointue, je puais la peur à plein nez. Marti me proposa de me ramener chez moi. Je refusai.

Le torero ne me vit pas dans l'arène le mardi suivant. Il ne me trouva pas chez moi non plus. Il me chercha long-temps avant de penser aux hôpitaux. Je le vis débarquer dans ma chambre un matin ensoleillé. J'aperçus son front haut et ridé, sa mine grave. Quand il comprit que c'était moi derrière ces bouts de chair et ce sang caillé, je crus

percevoir quelques larmes se bousculer aux coins de ses paupières.

— Tu n'étais pas prête pour le taureau non plus.

Je ne pouvais pas répondre. Ma mâchoire broyée avait été vissée pour ne pas qu'elle tombe. Un plâtre avait été posé sur mon nez fracturé. Mes lèvres boursouflées par les coups ne fonctionnaient plus. Je gardais l'usage d'un œil, l'autre tuméfié ne s'ouvrait plus. Plusieurs côtes cassées. Un poumon perforé. J'étais en miettes.

L'homme ce jour-là avait compris mon combat. Il m'avait vue *danser*, il avait senti que ce n'était qu'une question de temps avant que je ne le quitte. Il avait lu mon corps et toute la liberté que je mettais sur la piste, ma *corrida*. Il m'avait vue dompter la peur et ne l'avait pas supporté.

Marti passa sa main réche sur mon front et me chuchota à l'oreille :

— T'inquiète pas, nous, les taureaux, on les bouffe.

J'ai quitté l'hôpital et Marti m'a accueillie chez lui. Sa maison est aussi sèche que son allure. Rien ne bouge et rien ne dépasse, et pourtant, je m'y sens en sécurité. Il m'a donné une chambre vide, seulement pleine d'un lit et de bouts de moi. Il m'a dit, ce n'est rien, pas grand-chose, mais c'est à toi.

J'ai réappris à mâcher, réappris à sentir, réappris à respirer, réappris à vivre. Je n'ai pas pu parler pendant plusieurs semaines, à cause de la mâchoire, et du reste. Quand je pus former des mots, quand tout se remit en marche, je voulus savoir ce qu'était devenu l'homme. Je reçus un front ridé et grave. Le temps était à la guérison, les questions viendraient plus tard.

Marti ne me demandait rien. Il faisait à manger, changeait les draps, me servait le thé. Je l'ai vu cicatriser lui aussi. Il desserrait les jambes, ses muscles se détendaient un peu, et il souriait parfois. Son front se déplissait, sa main s'adoucissait. Je sentais son cœur s'ouvrir et lécher mes plaies.

Marti vivait seul depuis toujours. Ses désirs éteints étaient planqués loin sous un voile de mystère. Un jour que je posais des questions détournées, il me dit simplement :

— Il n'y a pas grand-chose à savoir. Je n'ai pas eu de parents pour me réchauffer l'âme, alors je me suis drapé dans l'honneur puisque l'amour était inaccessible. L'orgueil m'a tenu loin du monde et près des taureaux, mais je ne sais comment, m'a rapproché de toi.

Il m'a portée pendant des mois, me murmurant des histoires d'hommes et de taureaux, de matadors et de batailles, de vie et de mort. Nous nous sommes apprivoisés comme deux bêtes sauvages, ce fut une longue *danse*, une corrida. J'ai réappris l'amour d'un être, pas celui d'un amant, ni d'un amoureux, ou même celui d'un ami. Les étiquettes ne sont plus bonnes pour personne et sont toujours décevantes. L'amour se décolle, la passion s'efface, la violence se cache. Je ne veux plus rien être pour personne, pas même une étiquette. Je parle là de mon cœur puisque mon corps est mort, sauf peut-être sur la piste de l'arène.

L'homme est revenu hanter mes nuits et je sentais son souffle me caresser au cœur des ténèbres. Quand j'ouvrirais

les yeux, haletante et fiévreuse, Marti se tenait souvent près de moi, alerté par mes terreurs nocturnes. Je hurlais son nom, tremblais de tout mon être et finissais par vomir de frayeur. Je suppliais Marti de me parler de lui, me dire s'il savait quelque chose, où il était, ce qu'il faisait, mais toujours il répondait :

— Tu dois guérir d'abord.

J'ai repris les entraînements, j'ai remis mes pieds nus sur le sable, j'ai retrouvé ma muleta. J'y ai laissé du temps, beaucoup d'énergie, toute ma force d'âme. Mes poumons cherchaient l'air et mon front le ciel. Je fuyais les ombres de l'arène et je tremblais au moindre courant d'air. Il a fallu tout réapprendre, tout recommencer. La *danse*, la voie, le chemin, la corrida.

L'homme était partout, dans mes nuits et mes jours, accroché à ma muleta, sur les grains de sable, au fond de mon thé, autour des nuages, au creux de mon cerveau, dans les moindres recoins de ma peau. Je me battais contre son ombre, attaquais ses traces, affrontais sa silhouette chaque seconde de chaque journée.

Lentement, l'angoisse s'estompa, le ventre se dénoua, la mâchoire se desserra. La peur laissait place à la colère.

Je ne cessais de questionner et toujours, Marti baissait le front.

Puis un jour, alors que je dansais sur le sable, il a dit :
— Tu es prête.

Je suis dans l'arène. Je le tiens, le taureau est à moi, ma victoire est déjà inscrite. La bête est colossale, majestueuse et sombre. Je savoure encore quelques instants ma domination, ma libération, ma *danse*. Je regarde ses yeux et je n'y lis rien de la folie des hommes.

Marti est mon seul public, l'unique spectateur de ma renaissance. Cette victoire sera intime, nous sommes en tête-à-tête le taureau et moi-même.

Il sera ma première et dernière bataille.

Il a encore de la force, il est énorme, il est puissant et il va se battre jusqu'au bout. Mais j'ai gagné, je renifle sa peur. La mort est déjà là, rôde autour de son corps robuste.

Je joue encore de ma muleta. Le vent s'est levé et je devine la silhouette de Marti se tendre dans les gradins. Il redoute le vent, mais pas moi. Je fais voler mes chaussures et pose mes pieds nus au sol. Je sens le sable glisser sous ma peau et l'air qui me caresse les orteils.

Je lève mon épée.

Le premier coup est pour mon œil et ma peau abîmée.

Le deuxième coup est pour mon orgueil et mon amour-propre.

Le troisième coup est pour ma dignité et ma foi en l'humanité.

L'estocade est pour les femmes, celles du monde entier.

Le silence s'est fait, le corps a touché terre. Le sang se faufile en une rangée ordonnée sur les grains de sable. Il

se répand entre mes pieds. J'entends le souffle court de la bête au sol. Le taureau cligne un œil, celui que je peux voir. Sa tête est posée sur la terre granuleuse. J'attrape son regard comme un col et je lui confirme ma victoire. Il ferme l'œil et son souffle disparaît dans le vent.

Je lève le front et bombe le torse.

— C'est de cette façon qu'*il* a dansé pour la dernière fois.

Marti est droit comme un cierge dans les gradins face à moi, la tête haute et son regard fier plongé dans le mien. Ses mots viennent taper ma mâchoire, mon œil, mes côtes, mes poumons, mon cœur. Je comprends ce que je savais déjà et je sens le sang circuler de nouveau sous ma peau. Mon corps se relâche et une quiétude frémît au creux de mon ventre, un bouillon brûlant qui vient me réchauffer l'âme.

Je m'appelle Ana et je viens de tuer une bête qui m'aurait tuée si je ne l'avais pas fait.

Le vent se lève, soulève la poussière autour des corps.

Il pleut.

Il pleut du sable dans l'arène et je tends le cou comme pour des flocons de neige, comme si le ciel pleurait pour moi et sur le monde qui confond tout.

Né en 1975 dans le Berry et vivant désormais en Touraine, JÉRÉMY BOUQUIN est un vidéaste, réalisateur de courts et moyens-métrages et écrivain autodidacte. Auteur de nombreux romans, nouvelles ainsi que scénariste de bandes dessinées, il fut le lauréat du prix Bob-Morane du roman francophone 2021 pour son roman *Heureux qui comme Alyce*, paru aux éditions Évidence, ainsi que le lauréat du prix virtuel du Polar pour *Moktar*, paru aux éditions Cairn.

Matador

JÉRÉMY BOUQUIN

Des tours grises d'HLM comme une arène.

Le regard aveugle des fenêtres, des fanions qui claquent au vent, du linge pendu sur des tancarvilles dézingués, des silhouettes de mamas vautrées dans leur transat en toile pliable, du boucan de la télé qui résonne sous un cagnard de plomb. Le bitume caramélise, colle aux semelles de mes sneakers, imitation Creeks bon marché.

Je me relève, le goût du sang dans la bouche. Suis pas bien.

La rage quoi!

— Matador!

L'autre se fout de moi.

— Matador! qu'il chantonne.

Enrique, ce fils de pute. On se connaît depuis tout gamin, y se fout de ma gueule depuis des années, depuis que j'ai dit à toute la classe que j'allais toréer.

Lui et ses potes. Des choufs des quartiers qui trafiquent leur shit de merde. Ces bâtards.

Enrique parade, gonfle le torse, naseaux ouverts, regard noir, le teint rouge, constellé de taches de rousseur. Il transpire le rouquin. Gros, grand. Un buffle qui vient de me déboîter d'un coup d'épaule. Un pilier de rugby.

— Tu veux quoi? j'ai dit. Ma voix assurée.

Ignorer la peur.

Il s'est foutu de moi:

— Te buter! qu'il m'a expliqué, la bave à la bouche. Je vais buter Matador!

Autour les lascars se marrent, des charognards attirés par l'odeur du sang.

Fils de pute. Ouais, c'est ce que j'ai répondu: Fils de pute.

— Tu dis quoi? Il fait mine de ne pas comprendre.

Ses potes qui ricanent.

Le cercle se forme. Une arène, dans l'arène.

Rien à foutre qu'il veut me tuer! Viens! Approche. J'ouvre les bras.

Ouais...

Suis dans l'arène. Dans la cour fermée des immeubles de mon quartier, le ciel sans nuage, sans soleil. J'attends le silence.

Tout cela n'est qu'un traquenard. Je devine: il m'attendait.

C'est sûr. Tous les jours je descends de chez moi à la même heure. On vit dans le même immeuble. Lui au septième, moi au cinquième. On est allés à l'école ensemble depuis qu'on est tout gamins, celle juste en face, Pablo Neruda. Des petites classes à maintenant, puis nos chemins ont dévié.

Crève-la-faim, traîne-la-misère, familles populaires, quartier sensible: on a connu le même départ. Lui, son père ouvrier agricole, sa mère assistante maternelle, des frères, une sœur.

Moi, maman, technicienne de surface, femme de ménage. Suis fils unique.

Papa, connais pas.

Des résultats scolaires pas terribles. Lui et ses copains ont rapidement compris que la rue leur apprendrait plus. La débrouille, imiter les grands, jouer des bras, passer les soirées à faire la bringue, à tourner à vélo, à faire du boucan, jouer les caïds, puis faucher des scooters dans le quartier Picasso. Et faire encore plus de bruit.

— Enrique ce n'est pas le bon exemple, elle me répète maman, effrayée de me voir dévier. Pas celui qu'il faut suivre... Il boit, fume. Tu comprends, mon fils?

Pas une journée sans qu'elle s'inquiète maman, de mes résultats, des entraînements...

— Je veux te rendre fier, je veux te sortir de tout cela. Je la rassure.

Elle a honte maman. Des tours immondes, aux cages d'escalier qui sentent la pisse, des murs des paliers qui sont couverts de graffiti!

Des hurlements en pleine nuit. De la grande Murielle du sixième qui se fait torgnoler par Papé, le porc. C'est le boucher et ses gros doigts, les ongles rouges. Un copain d'Hector.

Maman, je t'ai promis de ne pas sombrer.

Je t'ai promis de te rendre heureuse.

C'est toi maman qui m'a fait découvrir l'arène. Tes yeux émerveillés de voir danser les toreros. Ta belle robe rouge que tu portais ces jours-là, l'odeur du fond de teint, de ta peau. Ton souffle coupé, quand résonnent les guitares, la foule qui tape le bois des estrades. Les grandes fêtes en plein centre-ville, cette musique à tue-tête.

Maman. Tu n'es jamais aussi belle que pour des ferias.

Gamin, ton corps collé au mien, ta chair moite, ta respiration saccadée, je me souviens.

Tu caches mes yeux. Plaquée à ta poitrine, j'entends ton cœur s'affoler. Puis les hurlements, le temps qui se suspend. Puis des tonnerres d'applaudissements, une pluie de pétales.

Je veux te rendre fière, maman. Affronter la peur, la mort, tuer d'une épine.

Alors quand je t'ai dit que je deviendrais torero, je n'ai pas compris pourquoi tu as pleuré.

— Tu veux quoi?

Enrique...

Ses copains, certains qui braquent les téléphones, filment la scène, les sourires, l'œil qui frise. Le silence, enfin.

Comme dans l'arène. Celui des premiers chuchotements, de l'avancée des hommes de lumières, la musique, c'est la fête. Impossible de voir les visages, de définir les sensations.

Le trac? Non, la concentration! La lourde porte qui se ferme, le pacte qui se scelle.

— Entrer là, c'est savoir, dit Hector.

Pas de surprise.

— On ne pénètre pas dans l'arène, on ne foule pas le sable, sans ignorer qu'on y va pour combattre, peut-être ne pas en revenir. Alors, ce n'est pas l'excitation, ni même la peur qui nous ronge. Pas de rage, de colère, juste de la concentration. Des sensations, celles de son corps, contrôler son souffle. Plus rien autour n'existe.

Plus rien ne doit venir nous perturber. Une bulle.

Oh!

— Tu viens tapette! Pédé à collant! qu'il se moque de moi Enrique.

Des années qu'il me surnomme comme cela. Enrique l'a même écrit au marqueur noir, l'indélébile, celui qu'on doit acheter au lycée pour les cours de dessin.

C'est lui.

Il a dessiné sur la porte de chez moi, un bonhomme, des cornes sur la tête, une silhouette aux formes longues, comme celle d'une femme, avec une petite bite.

— Pédé à collant.

Maman passe devant tous les jours. Elle préfère l'ignorer ce graffiti. Elle baisse les yeux pour glisser la clé dans la serrure.

— Pédé à collant.

Tout le monde autour se marre.

J'entends à peine la suite, d'autres insultes.

La bulle. Je juge un moment le ciel, je cherche Dieu. Comme elle, je le prie sans le voir, j'y crois sans l'entendre me répondre. Je cherche un signe pour qu'il témoigne de mon arrivée. Et je me signe par respect.

Au nom du père...

— Pédé!

Du fils...

— Moi aussi je vais te couper la queue et les oreilles!

Et du Saint-Esprit...

Je savais qu'un jour ce moment allait arriver. Il ne pouvait en être autrement. Et Dieu qui est toujours aux abonnés absents.

Là encore il ne m'a pas prévenu.

J'ouvre grand les bras.

Je m'offre à lui. Pas par sacrifice, juste par honneur. Il est mon taureau. Il est celui qu'on m'a donné. Il est celui que Dieu a mis dans la cage d'escalier, qui m'a traîné dehors.

Enrique fin saoul.

Lui pour se gonfler de courage, il doit picoler. Les bouteilles éclatées, les soirées de bringues dans le hall aux boîtes aux lettres défoncées par ses copains. Là, à organiser des barbecues sur le parking en face, juste à côté du toboggan déglingué.

Personne n'ose leur dire de dégager.

L'alcool comme passe-temps.

L'alcool comme inhibiteur.

La douleur comme la rancune. Cela ne fait que creuser le sillon de la médiocrité, cela ne le guérit pas de sa condition. Cela ne fait que le rendre esclave de ses pulsions. Enrique transpire la vodka bon marché qu'il va acheter au Simply pas loin.

Il tremble le rouquin, les yeux troubles, ses épaules redressées. Un mauvais taureau. Ce n'est qu'un homme.

En proie à ses doutes, sa conscience, sa colère.

Rien à voir avec le taureau.

Puissant, majestueux, sincère il est, l'animal dont les sabots font trembler le sol, dont la masse est à l'équilibre de sa vitesse. Il est parfait de par sa force. Il va chercher à toucher la grâce.

L'animal est parfait, l'homme ne cherche qu'à l'imiter.

Enrique se croit supérieur! Il n'est qu'un prédateur. Il a créé des outils de mort, des armes sophistiquées pour s'imaginer au-dessus de sa fragilité naturelle.

L'homme boit pour oublier qu'il n'est qu'un pantin de chair, d'os, de nerfs... Fragile.

Il va charger, Enrique.

J'attends. Fluide, je lui souris. Le nargue qu'il croit.

Mais sourire est un luxe dans l'arène!

— Souris! beugle Hector à l'entraînement. Souris à la mort, rends hommage à la bête! Souris! Tu dois donner du bonheur à ton public, rendre cela simple, beau. Souris! Mes sensations.

Des automatismes.

Des années à tourner, apprendre à esquiver, glisser sur les automates d'une vitrine poussiéreuse, des chariots aux roulements à billes grippés qui gémissent. Les cornes qui griffent à chaque trajectoire trop tendue.

Sensation du geste parfait, répété des millions de fois. Une danse fluide, harmonieuse, les bras volent comme pour piquer, je termine sur la pointe du pied.

Applaudissements?

Brouhaha boucan! Rien de plus.

Autour les choufs se foutent de la gueule d'Enrique.

Siffllements.

Certains qui lèvent les canettes. La dérouillée du moment commence à tourner au spectacle de quartier.

Le corps tendu sur la fin du mouvement. Deux enchaînements simples, avec un troisième qui vise à saluer le public.

Olé!

La transpiration qui colle, le palpitant qui s'anime. Même si l'odeur du bitume, de la beuh des joints, des relents de bière viennent à prendre le dessus, je ne capte que celle du cœur de l'arène de béton. Ces étonnements, ces émotions prennent le dessus.

Combien de fois?

Des cambrures mécaniques à la légèreté d'une danse parfaite, comme pour accompagner, cette masse puissante.

Oui, je glisse, là encore.

Enrique qui manque se payer le poteau du panneau juste derrière, tape la porte vitrée du hall de l'immeuble.

Au huitième, maman. Seule, elle ignore ce qui se passe. Elle qui doit préparer ma cape, mon costume, pour demain, le combat. Je pense à toi. J'espère juste que tu ne passeras pas la tête pour voir ce qui se passe en bas. Intriguée par le boucan.

Me voilà honteux.

Piégé par une vulgaire baston de rue. Je lève les yeux vers les fenêtres aveugles de mon immeuble.

Accoudé au balcon, un vieux voisin me salue, il apprécie le spectacle. Il me fait penser à Hector. Rageux.

Hector qui m'entraîne depuis si longtemps. Les mercredis au début, puis les week-ends, maintenant tous

les soirs, dès que c'est possible, au terrain de terre et de cailloux juste derrière les arènes.

— Si vous venez c'est pour découvrir, si vous revenez c'est pour apprendre, si vous persévérez c'est pour souffrir. Je ne vous force pas! Je ne vous forcerai jamais! Les seules limites que vous vous fixez sont les vôtres.

J'ai pas lâché, jamais.

Malgré les humiliations, le temps, les coups.

Hector, c'est l'exigence.

— Redresse-toi! Plante! Là tu piques! Regarde la foule, salue, souris! Tu nous dois le respect!

Sa voix rocailleuse, son clope au bec. Ses yeux noirs, son béret poussiéreux, sa chemise froissée ouverte sur un torse squelettique. En claquettes, la canne en pogne, il reste droit, tape de sa gourmette le bois des barrières.

— Fixe-le! Ton regard comme une provocation, ton regard est une arme! Fixe-le! Ne le lâche jamais des yeux. De la grâce. De la grâce pense à lui, pense à ce qu'il voit de toi, pense à ce que tu lui proposes. Danse pour lui, avec lui!

Picador, banderillero, matador ou estocador. C'est comme des grades, on y développe les effets théâtraux, ceux de l'estocade: — Plante! Tiens-toi droit! Plante! L'épée par la pointe.

Répéter chaque mouvement, encore et encore. Il faut les décomposer jusqu'à les maîtriser à la perfection.

Dans cette salle de classe en plein air, c'est le travail qui domine. Gamin des arènes, quand d'autres sont gosses des terrains de rugby, des trottoirs des cités.

— Sors ton bras! Lève-moi cette muleta!

J'ai la voix d'Hector qui résonne.

Le soleil qui m'attaque la tête.

Hector, le clope au bec, les chicots noirs. Rien ne lui échappe. Il râle en français, en espagnol dès qu'il capte un relâchement. Puis il y a le son de la gourmette en or qui tape le bois. Celle de sa confirmation.

— Lui, il se penche trop ! Un corps, ça doit être beau dans l'arène ! Ça doit faire rêver, putain ! C'est comme une gonzesse ! Comme un mannequin !

Il bouillonne.

Il dessine au sol une cambrure dans le vide. L'élégance. Des courbes, de belles cambrures :

— Merde ! Tu fusionnes avec la bête, tu l'accompagnes.

Enrique qui se retourne. Rouge, furieux.

Ce taureau de la cour de la cité, il est bien le plus capricieux. Pas de tirage au sort, celui-là m'est réservé par la fatalité.

Moi mon avenir ? Je rêve d'un futur loin d'ici.

À vagabonder d'arène en arène, pour louer mes services de banderillero.

Hector a été agent, puis professeur, il a vu des rêves fracassés par les salaires de misère, les coups de corne et le mauvais sort.

Puis il faut rencontrer les bons taureaux aux bons endroits et les bonnes personnes au bon moment. On a tous eu notre jour de gloire. Ce jour dont rêvent tous les futurs matadors. Homme et taureau ce moment qui touche à la perfection. Quand tu es le fils de quelqu'un, tu peux faire dix ou quinze *novilladas* dans l'année.

Moi? Je suis fils de rien.

Moi je suis fils d'ici, des tours dressées vers le soleil.

Enrique? Seras-tu mon taureau?

J'ouvre à nouveau mes bras, pour le narguer, tape du talon sur un béton brûlant. Dans les hauts des immeubles j'entends alors les gloussements d'une femme.

Enrique?

Il me fixe, il attend et là il charge. Je me replie au dernier moment avant de me recroqueviller, alors qu'il pensait m'enserrer.

J'esquive à nouveau, ouvre mes bras, j'attends alors les applaudissements. Il n'y aura qu'éclats de rire et moqueries.

Combien de vidéos pour s'inspirer de leurs meilleures « passes »?

— T'es un artiste! T'es pas là pour ta famille, mais pour ton public! Et tu dois tout donner au taureau, parce que lui seul peut tout te donner, et tout t'enlever...

J'ai pas la vie d'un jeune de mon âge. Pas de potes, pas de soirées, pas de fêtes, je reste à la maison. Dix-huit ans, je ne suis jamais allé en boîte de nuit... Juste un bal, il y a trois semaines. Un soir.

Carmen.

Dieu? L'ironie?

Belle Carmen, on a dansé. Une soirée. Pas loin, des gars un peu alcoolisés. Elle était là, des danses que j'ai apprises c'était la plus compliquée. Ta peau, l'odeur de tes cheveux, la chaleur de tes mains... Carmen.

Elle emporte mes pensées. Là. Mes rêves.

Mes doutes maintenant.

Carmen. Ton corps, ma main posée sur tes hanches, les mouvements de tes épaules nues. Tu te colles à moi, avec la musique du moment qui change.

Un bal de feria, tout simple. Avec ses codes, l'orchestre se décide à passer au slow, ma belle qui se réfugie dans le creux de mon cou, chuchote, me demande mon prénom...

Je bafouille.

Je lui demande le sien. Elle cherche un moment mon regard.

— Fixe! Droit dans les yeux, aurait dit Hector, mais là rien ne ressemble à un combat, là j'ai envie de fondre.

Embrasse-moi... Ces mots gravés dans ma mémoire, tout comme le goût humide de sa bouche, sa langue, nos corps qui balancent.

— Concentre-toi! Concentre-toi! Pas de fille! Pas de soirée! Pas d'alcool! Prohibé! tonne Hector du soir au matin. Toréer uniquement. Pas de plaisir. Juste du travail.

Sors de ce moment-là. Un soubresaut.

Enrique!

Il doit me sentir douter. Il fouille dans sa poche, dégaine un cran d'arrêt, la lame gicle comme un éclair. Pas d'épée, mais lui a sa corne.

Enrique! Maintenant on doit discuter, je tente.

Je vois bien qu'il est humilié. Deux tours que j'esquive, humilié, il compte me planter.

Il va pour s'approcher. Je recule, garder la bonne distance, anticiper. Observer les réactions, chercher aussi ce qui un moment va tenter de le faire renoncer.

— Il n'y a qu'une blessure qui me ferait arrêter. Tout briser.

Penser au pire pour se préparer mentalement. La douleur, le sale coup, pire, la corne qui transperce « bousculades, griffures et écrasement de sabots... Mon corps sec est couturé de bleus. »

Ce métier est douleur, abnégation, sacrifice et courage.

Maman regarde les matadors avec ces yeux-là.

Carmen, je veux que tu me voies comme cela.

Gosse de rien, d'une modeste femme de ménage, d'une femme seule, d'un immeuble de cité, je veux m'évader de tout cela.

Prisonnier des tours de béton, d'un labyrinthe de fatalité, la réussite sociale impossible, reste le sacrifice, celui de l'arène. Enrique mon Minautore.

Irrémédiable.

Il souffle le buffle. Il grogne même. Il va falloir parer, je dégage mon tee-shirt, le tire comme une muleta. M'en servir pour bloquer la lame, le tordre pour lui arracher.

— C'est pas une saignée! L'estocade c'est le mouvement parfait. Touche les poumons. La chute du taureau est obtenue par une asphyxie progressive, générée par les courses.

Enrique coupé en deux, à bout de souffle.

Hector, sa voix qui revient. Il faut jouer!

— Qu'il passe, repasse, le pousser à l'épuisement. Et pique! Plante! Des souffrances et des hémorragies externes limitées. L'épée doit observer un cheminement précis,

dans le thorax, il faut l'enfoncer, estoc! là à droite du cou, la *cruz*, la croix.

Hector qui passe son index, pointe de son ongle long et crotté.

Puis roule pour enfonce son doigt. Il me marque, cisaille le tissu. La lame sous l'omoplate gauche, la pointer dans un intervalle intercostal et enfin atteindre la zone pulmonaire, si possible couper l'artère pulmonaire. Inonder de sang le poumon.

Olé!

Enrique.

Je ne le perds jamais des yeux, des mouvements que je dois composer, je dois me méfier de chacun des siens.

Je longe le périmètre du cercle. Mouvante, l'arène n'est pas de bois, elle est mouvante des corps de ces gamins qui bougent en permanence, dont je dois me méfier.

— Je vais te buter! qu'il hurle à bout de nerfs.

Il cherche son souffle. Je m'écarte juste pour me donner de l'espace. Lui bande sa lame.

Il donne un premier pas, je bascule de côté, tente de passer le tissu pour tirer, mais il dégage le bras, va pour le saisir. Je tire alors, le force à se rapprocher.

Ses mouvements sont désorganisés, désordonnés, il tangue. Je balance un coup de coude dans le flanc, pour lui couper le souffle. Il va s'écraser sur le côté, manque taper le banc, puis termine sa course dans le bac à sable rempli de gravier et de bris de verre des bouteilles de bière fracassées.

...

J'ai ce rêve délirant de deux oreilles qui sont «coupées». Tonnerre d'applaudissements. La gloire.

Soupir.

Les balcons commencent à grouiller de monde.

Certains s'exclament: Appelez la police! Appelez la police!

Rien. Des sirènes? Je n'en entends pas.

La musique se met en branle. Pas celle des arènes, celle des HLM. C'est du hip-hop, du beat lourd, gras, du son des caves, des graves et la puissance des boîtes à rythmes sourdes. Le ton des *punch lines*.

Enrique.

Il sort le nez, se relève. Il agite sa lame brillante. Personne ne va l'aider à me choper. La règle de l'arène est la même dans la rue. C'est celle de la justice. Un contre un. Des témoins pour arbitres, l'odeur métallique du sang comme trophée.

Dans l'arène, alors que s'ouvrent les portes du toril, la bête se découvre, enfin, dans un grondement de sabots.

Enrique fonce alors, pas le temps de voir que mon talon tape le trottoir, suis déstabilisé. Un mouvement à peine perceptible, mais je me redresse trop tôt.

La lame qui glisse sur ma cuisse.

Douleur intense, le tissu de ma muleta de fortune qui lui enserre le cou. J'espère alors tirer pour le retenir, le pousser à le coller contre moi, mais un deuxième coup de surin poisseux vient frapper la hanche.

La chaleur de la lame, mon sang visqueux.

Un hurlement au loin. Je tombe. Au sol, roulé en boule
personne pour me sortir de là, le taureau qui me piétine,
les coups qui pleuvent.

Souffrance et douleur.
Noir.

Je me vois porter « habit de lumières ». Ailleurs. « La
tauromachie un théâtre de la vie. »

La nuit a été courte. Silencieux face au miroir de ma
chambre. J'imagine le « valet d'épée » ajuster mon
costume. Mes côtes enserrées dans la veste. La ceinture qui
presse ma taille.

— On pique!
Une perfusion. Une aiguille, des aiguilles.
— T'endors pas petit. T'endors pas!

Le bitume qui colle ma peau. Chaque respiration
comme un sifflement, une douleur intense, on me pose
un masque. De l'air.

J'imagine ma corrida de demain : une banderille plantée,
puis deux, puis trois. Pas de quoi calmer l'ardeur du jeune
taureau, qui continue de charger avec fureur, la langue
tirée par la rage et l'effroi. Puis vient la mise à mort. Le
moment décisif, dont l'exécution est déterminante pour
le jury.

Face à face. Je délire. Je lève mon épée. Mais le coup
dérape. La bête se cabre. Meugle de douleur. Un torrent
de sang jaillit de son museau et éclabousse le sable. Il faut
s'y reprendre à trois fois pour l'achever.

Je me fais accrocher et piétiner. La douleur!

— De la rigueur! hurle Hector: je n'accepterai aucun écart.

Les capes qui volent autour de moi. Le matador dans son lit de sang.

Puntilla!

Je le vois s'agiter, un ambulancier, un pompier, des couvertures d'un brancard, d'une trousse de secours pour me couvrir.

Je me force à ouvrir les yeux, sur un ciel bleu sans nuage. Les tours n'ont jamais été aussi hautes. Je suis collé au sol, pris d'un vertige, celui de tomber vers ce ciel. Dardé par le soleil comme pour m'attirer.

— Couvrez-le! Couvrez-le!

— L'épée abat, la puntilla tue, dit le puntillero qui achève l'animal. Une fois tombé le taureau n'appartient plus au matador. De l'arrachage à vif des banderilles, avec couteau et tenailles, du découpage de l'oreille. Puis les coups de poignard, le puntilla, qu'on enfonce dans la nuque. Cachée, la réaction désespérée du taureau par la ronde de capes, la musique et le triomphe bruyant du matador.

— C'est mon fils! hurle une voix, mon fils!

Maman.

— Je ne viendrai pas te voir dans l'arène, elle m'a dit ce matin. Maman qui refuse de savoir, d'imaginer. En colère, elle est venue: je t'aime trop pour t'imaginer là.

Maman.

Au bord de l'ambulance, le brancard qui glisse, des voix autour de moi. Celles des voisins qui hurlent, des flics autour.

— On le stabilise, on le stabilise.

Un médecin qui cherche mon pouls.

— Carmen... je dis.

— C'est sa sœur! hurle un autre. La sœur! Celle d'Enrique...

Carmen...

Il ne devait pas l'apprendre Enrique.

— Sinon il va te tuer, cela doit rester notre secret. Couchés dans l'herbe fraîche, la rosée du matin qui roule sur son visage. Enroulés dans une couverture. Notre première et unique fois. Son corps chaud, transpirant, la douceur de sa chair, l'odeur de notre amour.

Carmen...

Je veux partir avec ce souvenir.

— Pourquoi tu lui as dit? Pourquoi? hurle une autre femme.

Et là... dans le noir, épuisé par les perfusions de médicament j'entends une chaîne, une gourmette qui tape le bois, le bois du banc.

Hector.

Sa saloperie de morale qui me revient:

— Pas de place pour les filles! Matador, pas de place pour les filles.

BÉNÉDICTE BELPOIS a passé son enfance en Algérie, elle vit aujourd’hui en Franche-Comté où elle exerce le métier de sage-femme. C'est lors d'un long séjour en Espagne qu'elle a commencé à écrire *Suiza*, son premier roman, publié chez Gallimard en 2016. Elle a également écrit *Saint-Jacques*, publié également chez Gallimard, en 2019 et lauréat du Cabri d'Or de l'Académie des Cévennes en 2021.

Clichés

BÉNÉDICTE BELPOIS

Je suis partie d'Alicante à pied. La première semaine tout allait bien, j'étais plutôt en forme. C'est après Albacete que les choses se sont gâtées. Ce jour-là, le soleil trop cuisant, le vent corrodant et la poussière qui me sautait au visage en permanence depuis le matin, ont attaqué durablement mon moral. J'ai tenté vers midi de faire une pause à une station Repsol en bordure de route, et j'ai bu une *caña* bien fraîche qui m'a temporairement fait croire à ma résurrection. Mais, dès la sortie du bar, lorsque j'ai quitté l'ombre protectrice du bâtiment pour retourner à mon chemin de terre parallèle à la nationale, la fournaise m'a claqué sa grosse main poisseuse sur la nuque, j'ai vite oublié ma félicité passagère.

J'ai continué néanmoins, le chapeau vissé au ras des sourcils, la tête rentrée dans les épaules, les yeux calfeutrés derrière de grosses lunettes de soleil. L'Espagne me montrait sa puissance, Harold. Elle m'aveuglait de lumière,

m'asséchait de terre, me griffait de ses ongles herbeux, me brisait de solitude. Je ne marchais plus portée par les anges comme à l'aube, j'errais sur la terre, à l'heure la plus chaude de la journée, zigzagante, abrutie par le feu d'un ciel d'airain.

Le village au loin m'est d'abord apparu comme un mirage, je doutais de son existence. Mais il grossissait à vue d'œil, prenant la forme d'une ville de moyenne importance. J'entrai rapidement dans les premières ruelles larges, et ma joie n'avait d'égale que mon épuisement. La promesse d'un repas, d'une douche, d'un verre de rioja, me rendait à la vie.

Il n'y avait pas d'accueil possible dans ce village en liesse qui fêtait ce jour-là son saint patron. L'employé municipal, Segundo, me le fit savoir assez vite de derrière sa table branlante, qui selon l'occasion se transformait en office de tourisme, en bureau d'état civil ou en d'autres fonctions moins glorieuses. Avec beaucoup de courtoisie, il m'expliqua que l'unique hôtel affichait complet, et que les hébergements ruraux avaient été pris d'assaut. Ne restait qu'un local dans la vieille Plaza de Toros, reconvertis en accueil pour randonneurs égarés, pèlerins, mendians et autres nécessiteux. Tu imagines ma joie! La bonne fée Espagne me cajolait encore et m'offrait un de ces mythes les plus précieux, un paradis pour se faire pardonner cette journée passée dans son enfer.

Segundo m'a accompagnée jusqu'à la Plaza. C'était un homme rond et cordial, toujours gazouillant, affublé

d'un pied bot qui le faisait danser plutôt que marcher. Il a ouvert les lourdes portes en bois d'un tour de clef moyenâgeuse. J'ai pu découvrir mon empire : l'ancienne infirmerie recyclée en dortoir de fortune. Trois lits de camp de mauvaise facture agrémentés de couvertures crasseuses, une table au formica décollé, une bouilloire fossilisée de tartre et une douche sans eau chaude. Honteux de ne pas avoir plus luxueux à m'offrir, mon guide m'a rapidement proposé de poursuivre la visite et, euphorique, j'ai jeté mon sac à dos à la va-vite sur un lit, avant de trottiner derrière lui.

Dans la lumière encore crue de la fin d'après-midi me sont apparues pour la première fois de ma vie les mythiques arènes espagnoles. Un fracas de couleurs et d'odeurs qui m'ont laissée interdite. Une piste, parfaitement ronde, jaune d'or sous le ciel d'azur. Des gradins de bois craquelé, des numéros blancs peints sur des cibles rouges.

Segundo a parlé, raconté. Il en avait vu des combats ! Je ne comprenais pas bien son espagnol trop rapide, mais j'ai grappillé quelques mots dans la longue litanie poétique de son jargon : *ruedo, abantos, faena, añojos*. Ses récits ont fait entrer en moi la corrida sans effraction, par son histoire envoûtante et son vocabulaire magnétique.

Après le départ de Segundo, je suis allée acheter du pain, du jambon et une bouteille de vin au centre du village, mais je ne m'y suis pas attardée. La fête, le monde, les conversations, le brouhaha espagnol qui d'habitude me ravissaient, n'avaient ce jour-là pas l'effet escompté et une seule chose m'importait : je voulais revenir rapidement

dans mon fief d'un soir, pour profiter seule cette fois de mon aubaine.

Quand je suis rentrée, j'ai refermé les lourdes portes de bois derrière moi et j'ai marché sur la piste. La féerie avait cessé. Le soleil s'était couché et l'haleine de la nuit commençait à poindre dans les recoins isolés derrière le *callejón*. Les couleurs éclatantes de la journée s'étaient salies d'une ombre triste. Il faisait presque noir. J'ai couru chercher mon Hasselblad argentique et j'ai tenté de prendre quelques clichés, en colère de ne pas y avoir pensé plus tôt, pleine de rancœur tout à coup pour Segundo et ses récits, qui m'avaient volé mon attention. Je savais que les photos ne rendraient rien avec l'heure trop tardive. Je me suis acharnée malgré tout, cherchant à capter le peu de lumière restante, engageant ma bataille contre la nuit. C'était peine perdue, elle était bien trop vigoureuse, elle affluait de toute part, s'immisçait dans les moindres fissures, foutue marée noire incontrôlable, désastre d'obscurité. Tu connais mon opiniâtréte Harold, je me suis entêtée pendant une bonne heure avant de renoncer et de rentrer contrariée. J'ai mangé rapidement et j'ai bu quelques verres de vin pour m'assommer et faire taire cette petite voix intérieure qui me reprochait d'avoir failli, de ne pas avoir assez aimé *mes arènes*.

C'est à deux heures du matin que les bruits m'ont réveillée. Réguliers, à quelques minutes d'intervalle, comme des coups portés sur un objet creux. J'ai pensé à une canalisation ravivée par la chaleur, éructant sa dilatation, avant de me souvenir qu'il n'y avait pas d'eau

chaude et de me remémorer ma douche sibérienne. J'ai patienté, comptant les minutes séparant les chocs sourds. Ils ne cessaient pas. J'ai fini par me lever, lentement, j'ai enfilé mon pull et mon pantalon et j'ai allumé ma lampe torche. La pièce, balayée d'un faisceau soutenu, perdait de son inhumanité. La bouilloire, le four à micro-ondes, la table, restaient droits dans leur misère et ne semblaient pas s'animer d'une vie propre. J'ai marché jusqu'à la porte, je suis entrée dans le couloir, où la douche, paresseuse, dormait dans la même torpeur où je l'avais laissée. Devant moi se dressait une porte close, que je n'avais pas remarquée ni ouverte depuis mon arrivée, accaparée par Segundo. Les bruits semblaient venir de cette pièce. À ce moment précis, Harold, j'ai pensé aux films d'horreur de mon adolescence et à mon incrédulité face à l'héroïne montant dans un grenier sinistre où un bruit incongru l'avait attirée. Je me voyais, sur ma banquette de spectatrice angoissée à l'extrême me demander avec rage : « mais pourquoi elle y va ? » Je me suis vue décapitée par quelque Moloch imaginaire et la totalité de mes poils s'est dressée sans mon accord. Je n'osais pas revenir en arrière, je n'osais même pas me retourner.

D'une main tremblante, j'ai ouvert la porte, poussée par je ne sais quel courage soudain. J'ai tâté le mur, un gros interrupteur rond et froid est apparu sous mes doigts. J'ai abaissé le levier et la lumière a jailli, aveuglante et inespérée.

Il n'y avait rien qu'une table d'opération au cuir noir craquelé, aux sangles pendantes, à peine protégée d'un fin

plastique opaque de vieillesse. Les murs étaient couverts de carreaux blancs jusqu'au plafond, signant la fonction de bloc opératoire. Dans un coin, gisait un lavabo écaillé où un robinet hors d'âge crachotait une eau saumâtre teintée de rouille. Le bruit venait de là. J'ai couru fermer le robinet, les borborygmes ont cessé. J'ai pu détailler la pièce et sentir une certaine pesanteur. Régnaient ici la douleur et la mort. Comme dans les récits de Segundo, il y avait bien Pepe-Hillo, Barbudo, Bailador, Joselito, et d'autres encore, mais dans le fracas des affrontements anciens, je ne me souvenais plus qui mourraient sous mes yeux, des taureaux, ou des matadors.

Le robinet s'est remis à hoqueter à nouveau son eau rouillée, et j'y ai vu du sang dilué de terre, de bave et d'urine. On avait porté des toreros sur cette table d'opération, des Manolete, secoués de spasmes nerveux. Ils étaient morts, malgré la main du *puntillero* qui tentait désespérément d'arrêter le geyser sanguin qui s'échappait de leur fémorale ouverte. Gisaient là les Pepete, les Fabrilo, Granero, Dominguin, les yeux encore ouverts d'incrédulité, la bouche déjà fermée sur leur défaite.

Les âmes des toreros morts ouvraient les robinets. Ce constat imbécile m'a ramené à un peu plus de logique. Je délirais, je prenais les contes de Segundo pour la réalité. J'ai fermé une dernière fois le robinet, j'ai éteint la lumière et en sortant j'ai longé le mur à tâtons à la recherche d'un autre interrupteur. Quand je l'ai enfin trouvé, aussi rond que dans la mémoire de ma main, je l'ai actionné, et c'est l'arène entière qui a éclairé le couloir, par la lucarne de l'infirmerie. Le robinet s'est remis à expectorer son eau croupie.

Je suis sortie, attirée par le halo fantastique comme un moustique. Sur les trois projecteurs, un seul marchait. Un vieux pylône servait de support et la luminosité n'était pas régulière, des sautes d'intensité faisaient croire à une extinction imminente. Le silence était total et j'ai tourné sur moi-même pour évaluer la grandeur du cercle incandescent, où venaient phosphorer des milliers de poussières et d'insectes microscopiques. Tout à coup, dans mon dos, j'ai senti le souffle du Moloch.

Je l'ai vu, Harold, je l'ai vu. Un taureau d'Aleas, de Colmenar Viejo. Lourd et roux, les pattes noires. Le cou long et la tête droite. J'ai su, je ne sais comment, qu'il s'appelait Boabdil. Sa voix a résonné dans ma tête. Boabdil, c'est un nom de roi, il a dit. Un roi qui a perdu une ville, une patrie, un pays. Moi, j'ai perdu la vie, mais auparavant j'ai pris celle du torero et je me suis bien battu. Je viens chaque soir réclamer mon dû: la grâce qu'on m'a refusée. Peux-tu me la donner? Sa voix caverneuse a résonné plusieurs fois dans ma tête, comme un écho. *Ma grâce, peux-tu me la donner?*

Je me suis excusée de ne rien savoir de ces traditions qui me dépassaient, mais mon ignorance ne l'a pas apaisé, bien au contraire. Il grattait la piste, les naseaux dilatés, la queue battante, les muscles saillants, bulles de rage au service de la force. J'ai pensé à Segundo, à la façon dont l'homme s'était métamorphosé sous mes yeux l'après-midi, en me traduisant la corrida. Je l'avais vu devenir beau d'exaltation, fascinant de lyrisme, et brûlant de fièvre sur la piste, qu'il parcourait en tous sens, valsant sur son pied

d'éléphant. Son corps s'était animé de *veronique*, de *molinete*, de *suerte*: il avait mimé des passes pour que j'apprécie la beauté du geste. Sa dernière estocade, foudroyante, était si pure et si nette, qu'il n'y avait pas eu besoin de la *puntilla*. Je me suis demandé si je pouvais faire de même, si je pouvais balbutier cet alphabet contre l'aurochs qui me faisait face. Peine perdue.

Je n'ai pas eu le temps de me poser plus de questions, Boabdil a chargé sans prévenir, et j'ai détalé avec toute la vélocité de ma terreur. J'ai volé jusqu'à l'infirmerie, j'ai claqué la porte et je l'ai fermée à clef avant que les deux cornes de Boabdil viennent la perfore. Lui comme moi sommes restés immobiles de stupeur quelques secondes. Puis, sortant de mon effarement, j'ai tourné les talons et je suis rentrée dans le dortoir pendant qu'il fourrageait avec hargne dans la porte pour se libérer. J'ai jeté sans réfléchir mes affaires dans mon sac à dos et je suis revenue sans bruit dans l'entrée. Boabdil s'était désengagé, et j'entendais le lourd martèlement de ses sabots. Il allait et venait selon le même parcours, les banderilles dansantes et le cuir brillant d'une nappe de sang rouge.

J'ai attendu qu'il revienne du fond de l'arène, puis qu'il me tourne le dos et je suis sortie sans bruit, sans précipitation pour ne pas l'alerter, pour me laisser le temps d'atteindre les portes extérieures. Il ne m'a vue qu'au moment où il s'est retourné, mais il était alors au point le plus éloigné de moi et j'étais déjà presque sortie. Il a rugi dans ma tête, et son galop a résonné comme un tambour sur la terre battue. J'ai repoussé les lourdes portes de bois sur son image, j'ai laissé retomber l'énorme clenche en fer, et j'ai

couru dans les rues, cherchant le monde, le secours. Je suis tombée dans les bras de quelques jeunes gens, passablement éméchés en cette nuit de réjouissance, et leurs rires moqueurs m'ont ramenée à la vraie vie. Près d'eux, j'ai osé regarder derrière moi: il n'y avait pas de bête hargneuse et sanguinolente cherchant à m'éventrer.

En quittant les premiers faubourgs adossés à la Plaza de Toros, mon cœur s'est apaisé. J'ai marché dans les rues, encore animées des lendemains de fête. J'ai passé les dernières maisons et gagné un large chemin de terre qui filait vers l'ouest. La lune m'offrait une clarté diurne. Plus tard, quand l'aube est venue, et qu'elle a chassé les ombres de la nuit comme elle sait si bien le faire, qu'elle a donné un sens à chaque pierre, à chaque buisson, j'ai ri de ma peur et de mon cauchemar de la nuit. Le vin, la fatigue, le sommeil léger m'avaient fait croire à la réalité d'un tissu romanesque où j'avais, sur la trame de Segundo, tissé mes propres allégories. Tout cela n'était que songe d'une nuit d'été.

En rentrant chez moi, j'ai rassemblé mes notes de voyage, je les ai rangées et j'ai entrepris de développer mes négatifs pour l'exposition.

Je n'ai pas été déçue, j'avais réussi à saisir l'Espagne que nous aimons tous les deux: les paysages somptueux, les grandes houles de terre venant s'écraser contre le ciel, les visages burinés par le vent sec, les rires d'enfants frondeurs et les yeux des femmes inquiètes aux rêves encore possibles. Je t'ai appelé tout de suite, et c'est de ces photos-là, dont je t'ai parlé en premier. Quelques jours plus tard, j'ai

traité celles prises dans les arènes. J'avais vu juste, elles étaient totalement ratées. J'ai espéré tout de même devant le bac de révélateur, qu'apparaîsse un peu de la magie de Segundo, mais rien ne venait que des formes floues, sombres et inexploitables. Je n'ai pu en sauver aucune. J'ai laissé sécher avant d'aller déjeuner. Je ne suis pas retournée au laboratoire pendant deux jours.

Quand je suis revenue pour développer d'autres négatifs, je n'ai pas prêté attention aux épreuves pendues en travers du laboratoire. C'est en voulant les décrocher pour les jeter que je l'ai vu : Boabdil ! Le taureau d'Aleas ! Toutes les pauses différentes soulignaient sa musculature puissante et son regard plein de haine. Il paraissait si vivant que j'avais le sentiment qu'il allait sortir de la photo. Comment ne l'avais-je pas vu ? Comment ne l'avais-je pas entendu en ce début de soirée ?

Tu m'as parlé de réalisme magique quand tu as eu ces clichés entre les mains, parce que toi aussi, tu as perçu les mouvements de vie malgré le figé de l'image. Mais le plus inquiétant pour moi, Harold, c'est que cet après-midi, en regardant les agrandissements accrochés sur les murs de la galerie, j'ai entendu la voix sépulcrale de Boabdil résonner dans ma tête et me répéter sa lacinante question :

Ma grâce, peux-tu me la donner ?

Originaire de Champagne, PHILIPPE LAIDEBEUR a étudié le journalisme à Lille où il a pratiqué durant quelques années la chanson comme auteur-compositeur-interprète. Il a écrit pour plusieurs titres de la presse francophone, notamment dans le Nord-Pas de Calais.

En 2019, il obtient le prix Matmut pour les Arts, pour *J'ai d'abord tué le chien*, roman noir publié chez Denoël.

Après une quinzaine d'années passées dans le Gard, il vit désormais au Pays basque, à deux pas des arènes de Bayonne. Il a été cinq fois finaliste du prix Hemingway.

Le Saut de l'ange

PHILIPPE LAIDEBEUR

Un

Ce fut une nuit démoniaque. Une nuit sans lune. Sans un souffle d'air. Le hameau étouffait sous une masse de nuages noirs d'où ne perçait aucune étoile. Des miasmes aux relents sulfureux flottaient sur la lande. On ne percevait ni le hululement de la chouette, ni le vol sec de la chauve-souris, ni le vibrionnement strident des insectes des nuits d'été. Les animaux se terraient dans leurs refuges.

73

Toute vie semblait suspendue.

C'est vers minuit que la foudre est tombée. Un coup sec. Rageusement, l'écho sinistre du tonnerre roula dans le canyon. Il se répercutait sur les montagnes, nous revenait avec une effroyable violence, telle la houle puissante d'une impitoyable marée sonore.

Sans une goutte de pluie.

Jaillissant des quatre points cardinaux des zébrures électriques incendiaient la garrigue d'une lueur brève, aveuglante. Puis le noir revenait, plus profond.

Et toujours pas de pluie.

À la bergerie, les bêtes s'étaient rassemblées en un tas informe et tremblotant dans le coin le plus éloigné de la porte. Pas un bêlement. Rien que de la peur. Mes chiens s'étaient tapis sous la table, l'œil vide, l'oreille traînant au ras du sol, n'osant pas même me regarder.

Les orages qui n'apportent ni pluie, ni froid, ni vent, sont contre nature. Diaboliques. Mes chiens le savent, eux aussi.

Et puis, c'est tombé.

Un claquement sec, d'une puissance assourdissante. La terre tremblait. Durant trois longues secondes, je vis la cour de ma ferme éclairée plus violemment qu'en plein midi. L'obscurité revenue, une flamme illumina brièvement le ciel du côté du causse.

Enfin, plus rien.

Cela s'était passé du côté de « l'Horloge ». Le pacage où personne ne va jamais. Lorsque le Cristoù, pour crâner, y avait mis ses brebis, elles ont toutes crevé en trois jours. C'est là aussi qu'on avait retrouvé un cheval mort, un cheval qui n'appartenait à personne. L'endroit est maudit. Il n'y a que le Vieux qui s'y promène parfois. Celui qui n'a pas de nom, ni prénom.

« L'Horloge », c'est un grand cercle, vingt-cinq pierres dressées dans les buis, les genévriers, le lavandin. Plus de cent pas de diamètre. Un truc préhistorique, qui fout vraiment la trouille. Personne ne sait ce que c'est, de quand

ça date, quels sacrifices humains s'opéraient à cet endroit, quel culte barbare s'y célébrait.

Quelles limites cela traçait.

Les cartes de l'I.G.N. l'ignorent. Même les plus détaillées. Peu de touristes s'y aventurent. Le Vieux, celui qui n'a ni nom ni prénom, est le seul à fréquenter le lieu. La nuit, il reste des heures assis au pied de la pierre centrale, le menhir. La pierre la plus haute. Et il regarde le ciel. Il revient au petit matin le panier chargé d'herbes avec lesquelles il fabrique ses potions. C'est avec ça qu'il prétend guérir toutes nos maladies. Pour les moutons du Cristoù, ses potions, cela n'a pas marché. Mais faut reconnaître que plutôt que de faire monter le médecin de la ville, à deux heures de voiture, on n'est parfois pas mécontents de pouvoir faire appel au Vieux. Avec lui, on s'arrange toujours : un lapin, une douzaine d'œufs...

Cela s'est donc passé à l'Horloge.

Au petit matin, nous sommes allés y voir, moi, avec le Gusto et l'Antonin, les deux fils de l'Adrienne. Et avec le fusil. Nous avons trouvé, au milieu des chardons bleus, un taureau noir cloué au sol, une lance plantée au milieu du poitrail.

Mort.

75

Deux

C'est le boucher d'en bas qui a emporté le corps. Enfin... la carcasse.

Au hameau, personne n'a voulu y toucher. On ne pouvait pourtant pas la laisser là, cette bête, à cuire lentement au soleil. Surtout par cette chaleur. Surtout en plein été, avec les marcheurs qui viennent de la ville. Rares, c'est vrai, mais toujours trop curieux. Et plus délicats que des pucelles!

Personne, donc, n'a voulu avoir affaire avec cet animal. Il faut dire que par ici, et jusque loin sur le causse, on n'a jamais eu de taureau. L'Ernest a bien quelques vaches, des petites Aubrac au regard tendre. Il les élève pour la viande. Paraît que cela rapporte bien. Pour les veaux, c'est le vétérinaire qui s'en occupe. L'inséminateur, exactement. Beau métier ... pas besoin de taureau! Ici les bêtes vivent en liberté, et, en liberté, les taureaux, cela n'apporte que des emmerdements.

« C'est pas un Aubrac! », a constaté le boucher en avançant dans le champ.

Fallait pas être sorti de Maisons-Alfort pour le constater, et au premier coup d'œil! Un taureau noir, dans les six cents kilos, les cornes larges de près d'un mètre, dangereuses, c'est sûr que c'était pas un Aubrac! « Qui c'est qui l'a planté? », a-t-il continué, suspicieux. « On ne sait pas, on l'a trouvé comme ça », qu'on lui a répondu.

Là, il s'est un peu fâché, le boucher: « Ne faites pas chier, avec vos histoires de sorcellerie. Les brebis du Christian, elles avaient leurs panses pleines de rue, l'herbe aux chèvres: un poison violent. Il n'y avait rien de surnaturel dans leur agonie. Et votre taureau, il n'est tout de même pas tombé du ciel!...

— D’la rue? Y’a jamais eu de c’t’herbe par ici, lança l’Ernest.

— Ils s’en sont pourtant gavés, les bestiaux, répliqua le boucher. Faut croire qu’il y a un malfaisant qui vous veut pas de bien, dans le secteur...

— Ou bien que c’est le diable qui rôde! », conclut imprudemment le Gusto.

Le boucher, sur le coup, il a un peu tiqué. Je crois même qu’il a fait discrètement un signe de croix avant de s’approcher plus près de la bête. Mais bon, par les temps qui courrent, de la viande gratuite cela ne se refuse pas! Au hameau personne n’a voulu toucher un sou sur cette affaire. Pas même l’Ernest. Gusto et le Cristoù ont prêté la main au boucher pour charger la bestiole dans son Kangoo. Du regard, on a suivi en silence la bagnole qui s’éloignait sur le chemin.

Puis tout est rentré dans l’ordre.

La nuit dernière, tout était calme. Presque trop. L’air était léger, la température douce, des parfums de fleurs d’été montaient de la vallée. Soudain, un vent chaud, puissant, étouffant, est tombé des montagnes. Un souffle d’enfer.

Le lendemain, c’est la Séraphine qui a donné l’alerte. À l’Horloge, cela se voyait du chemin: un taureau noir, le même que l’autre, était couché sur le flanc, exactement sous la vingt-cinquième pierre, la pierre de la vingt-cinquième heure, l’heure du diable. Une épée plantée dans l’épaule droite, jusqu’à la garde.

Comme un crucifix d’argent d’où filaient des larmes de sang.

Les mois qui suivirent furent plutôt calmes. On était entré doucement dans le grand silence de l'hiver. On avait rentré les fourrages, rempli les bûchers. On ne sortait plus les bêtes. Dans l'âtre, la soupe fumait doucement du matin jusqu'au soir. Le soir, on se réunissait chez l'un ou chez l'autre, histoire de causer, de brûler le temps en buvant un verre ou deux. La nuit tombe vite, l'hiver, et les soirées sont longues!

Il n'y a que le Vieux qui ne se joignait jamais à nous. À dire vrai, personne ne l'avait jamais invité.

Une nuit, mes chiens me réveillèrent en hurlant à la mort. Je dressai l'oreille. Non, rien. Pas un bruit, pas un souffle. Pas d'étranger rôdant entre les maisons, pas de lueur d'incendie. Bizarre. Les chiens finirent par se lasser. J'armai le fusil et je le glissai sous les draps avant de me rendormir.

Au petit matin, un silence ouaté noyait le causse. Il était tombé durant la nuit près d'un mètre de neige. Une belle neige, lourde, collante, qui craquait avec un bruit mat sous la semelle. À l'Horloge, seules les têtes des pierres les plus hautes dépassaient du blanc immaculé. Au beau milieu du cercle, sous le ciel bleu parfaitement dégagé, gisait un taureau noir, couché dans une large flaue rouge sang.

Il n'y avait autour de lui pas la moindre trace. Comme s'il était tombé du ciel, avec la neige.

Cette fois-là, le boucher a refusé de monter. Il a prétendu que son Kangoo ne passerait pas, mais on a bien senti qu'il y avait autre chose.

Ce sont les gendarmes qui sont arrivés, vers le milieu de l'après-midi. Ils sont allés droit voir le taureau. Ils ont pris des photos. Puis ils nous ont interrogés un par un. Avec nous autres, cela a été vite fait. Personne n'est très bavard, au hameau. « *Oui, ... non, ... peut-être, ... peut-être bien que oui, ... peut-être bien que non, ... on ne se souvient pas trop... allez savoir?...* » Qu'est-ce que vous voulez qu'on leur dise, aux gendarmes? Nos histoires, cela ne les regarde pas. On s'est toujours débrouillés seuls, et ce n'est pas maintenant qu'on va sonner la maréchaussée pour régler nos petits problèmes! Mais avec le Vieux, celui qui n'a pas de nom, ils sont bien restés deux heures. Et ils faisaient une drôle de gueule en sortant de son gourbi!

On a tout de même menacé de balancer le cadavre dans la gorge, si personne ne venait le chercher. Dans la gorge, au printemps, il y a de temps en temps des vacanciers qui viennent batifoler dans la rivière. Une bête pourrissante, cela aurait fait mauvais effet. Du coup, la bête, ils sont venus la chercher en hélicoptère. Ils n'avaient pas envie de salir leur voiture toute neuve! Beau spectacle, le taureau noir montant dans le ciel bleu de l'hiver, pendu par les pattes arrière, dans le vrombissement de l'appareil, avec de la neige blanche qui volait partout!

Je crois que discrètement, les gendarmes ont fait un signe de croix avant de redescendre en ville. Comme le boucher.

Cela n'a rien empêché. Deux mois plus tard, dans les fleurs éphémères du printemps, on a trouvé couché sur l'herbe tendre, entre la sixième et la septième heure, un quatrième taureau. Un jeune, les cornes ensanglantées.

Cinq

Il n'avait plus l'excuse de la neige, mais le boucher a tout de même refusé de monter. Les gendarmes aussi. Enfin, pas vraiment. Ils sont montés, mais pas tout seuls.

Ils sont montés avec une troupe de saltimbanques.

Celui qui avait autorité, un prêtre en soutane, genre vieille aristocratie, a demandé immédiatement où était l'église.

Pas d'église.

Pas de chapelle, pas de sacristie. Rien. Il nous a jeté un regard hautain, dans lequel se mêlaient le mépris et la méfiance, en égales proportions. Il a tout de même accepté d'être hébergé dans la cave de Lucien, pour ses préparatifs.

Pendant tout ce temps, on n'a pas vu le Vieux.

Puis sur le coup de cinq heures, ils nous ont fait un fameux spectacle!

On a vu s'avancer sur le causse d'abord deux gendarmes. Ils marchaient en tête, lentement, cérémonieusement. Ils étaient suivis de l'exorciste du diocèse, le type en soutane, encadré de deux diacres, tous en costumes chamarrés, brodés d'or et de pierreries qui scintillaient au soleil. Suivaient les enfants de chœur, le

thuriféraire, le train de mules chargé d'évacuer la bête. Le cortège est entré précautionneusement dans le cercle de pierre, et s'est dirigé vers le cadavre du taureau. La cérémonie a duré pas mal de temps. Et consommé un paquet d'eau bénite! L'exorciste a voulu se pencher sur chacune des pierres. Devant chacune il a prié, bénii, encensé, bâisé la terre, invoqué le ciel, damné les démons. Vingt-cinq fois. La nuit était tombée lorsque tout ce cirque a été terminé.

On n'avait toujours pas vu le Vieux.

Ils sont partis en emportant le taureau.

Le lendemain, il y en avait un cinquième.

Celui-là s'était annoncé peu après minuit, par une galopade infernale. Il avait tourné durant plus d'une heure autour du hameau. On l'a même entendu beugler à la mort, comme un animal désespéré.

Le sol tremblait.

Le matin, Ernest est allé voir.

Le taureau gisait au pied d'un massif de buis, sous une pluie torrentielle qui entraînait en ruisseau le sang de l'animal jusqu'au centre de l'Horloge.

Celui-là, il a fallu pour s'en débarrasser que le préfet réquisitionne une boucherie industrielle: personne d'autre ne voulait venir le chercher. Le Vieux regardait la scène, un drôle de sourire aux lèvres, debout, à l'écart, planté droit sur le dolmen du champ de l'Enfer, pas loin, là où paissent ses chèvres. Des bêtes trop maigres, qui font peur lorsqu'on les croise sur le chemin.

À ce qu'on m'a dit, il n'y a jamais eu de sixième taureau. En tout cas, s'il y en eut un, moi, je n'y étais plus. Je suis parti, comme la plupart des gens du hameau. Je crois que seul le Vieux y est encore. Peut-être avec la Séraphine.

Je suis parti lorsque l'on a retrouvé l'exorciste du diocèse, nu, écrasé au pied d'une falaise de plus de cent mètres de haut, le corps percé de neuf banderilles. Neuf flèches! Le chiffre du diable. « Saint Sébastien... », a commenté sobrement l'évêque en guise d'oraison funèbre.

Il ne savait pas trop quoi dire, le pauvre.

Saint Sébastien est donc mort avec les neuf marques de Satan gravées sur le corps. Il avait trouvé plus fort que lui.

La suite, je vous la raconte, mais je n'y étais pas. Ce que j'en sais, c'est juste d'après ce que l'on m'en a dit.

Une nuit, il y eut un grand souffle sur le causse. Comme un bruit d'aile. Le bruit des ailes d'un oiseau invisible, plus puissant, plus fort et plus large que les aigles de nos montagnes. Il y avait déjà bien longtemps qu'on ne voyait plus de grands aigles, par chez nous, à cette époque.

Le lendemain, un ange était pendu par l'aile droite à la plus haute des pierres, celle du centre. Le menhir qui fait plus de trois mètres de hauteur. Un ange nu, de sexe très visiblement masculin aux dires des témoins, et plutôt bien fait. « Un beau garçon! », aurait commenté la Séraphine, qui, de notoriété publique, s'y connaissait plus en hommes qu'en anges. Un brun aux yeux verts, musclé, l'air tendre, la peau douce.

La poitrine ouverte par une blessure béante.
Le temps d'aller jusqu'à la ville pour chercher le curé, le corps n'y était plus.

Le corps? Mais de quoi le corps d'un ange est-il donc fait?

Beaucoup plus tard j'appris que ce jour-là dans les arènes de Tlacotalpan, au Mexique, un taureau noir avait encorné un jeune torero âgé d'à peine dix-huit ans. Un gamin qui commençait brillamment sa carrière sous le nom de « *Angelito* ». C'était le sixième taureau d'un solo démoniaque. Une démonstration beaucoup trop dangereuse pour un torero certes exceptionnel, mais manquant d'expérience.

D'un violent coup de tête, le taureau avait projeté le malheureux dans les airs.

Le corps n'était jamais retombé.

Il avait disparu.

Il s'était dilué dans l'atmosphère.

Définitivement.

Mais de quoi le corps d'un torero est-il donc fait?

Prompt à croire aux miracles, l'évêque du diocèse avait fait édifier une chapelle à cet endroit. Depuis, un pèlerinage y attire chaque année des milliers de visiteurs.

Nous sommes bien loin des arènes de Tlacotalpan. Cependant il se dit qu'au hameau, l'on entend parfois, la nuit, le galop d'un taureau se perdre sur le causse. On ne le voit jamais, mais, les jours de grand vent, l'on peut sentir

le remugle de son souffle flottant sur la lande. Les soirs d'orage la pluie porte son odeur musquée, pénétrante.

L'hiver, il ne laisse aucune trace sur la neige.

Au printemps le troupeau reste sans surveillance sur le pacage, non loin de l'Horloge. Il n'est pas rare de retrouver au début de l'été une ou deux Aubrac, pleines, ...sans que l'on puisse savoir des œuvres de qui!

Il n'y a pas de taureaux sur le causse, il n'y en a jamais eu.

Créateur et animateur d'événements culturels, lecteur lors de lectures promotionnelles et d'événements pour le compte de Arte y Toro, des Avocats du Diable ou des collectivités, six fois finaliste du prix Hemingway, DANIEL SAINT-LARY est auteur d'un recueil de nouvelles *Mi l'un, mi l'autre*, d'un catalogue d'expo *Pour une place au soleil* et d'une biographie *Chinito de Francia* (Atelier Baie), de la préface du recueil *Les Noirs* de Patrick Espagnet (Au diable vauvert), du recueil de nouvelles *En voilà des idées...* et du roman noir *La nuit du cochon d'Inde* (éditions Nombre 7).

L’Affaire Avispado

DANIEL SAINT-LARY

Il était bien vingt-trois heures trente ce soir-là. Un calme précaire régnait sur la ville. La nuit venait d’avoir raison de ces agitations du jour. Soudain, brisant le silence de sa chambre dans lequel la lecture assidue des *Sept boules de cristal* l’avait plongé, son fax se mit à crépiter. Comme le ferait un bruit de verre brisé essaimant ses cristaux sur le carrelage, effluves hypnotiques en moins.

— C'est quoi ça?! sursauta le jeune étudiant en journalisme. Il était encore sous le coup de la vision horrifiée du professeur Bergamotte devant la disparition de la statuette de l’Inca, que le feu du Ciel, dans sa bibliothèque, venait de détruire. « C'est inhabituel, quelque chose d'important est en train d'arriver », s'écria-t-il. Il ne croyait pas si bien dire. Paul-Pierre Déa, qui tenait à se faire appeler PP pour ne pas être confondu avec un autre, était un passionné. Tintinophile assumé, tauromache éclairé, il vouait une

passion égale aux aventures du petit reporter du vingtième et aux toros. Il aimait se dire *aficionado à Tintin*, (prononcer *teen-teen*, ça fait plus espagnol!), l’accolement des deux vocables lui allant comme le gant d’une évidence, tellement évident, oui, que le plus naturellement du monde, jamais il ne *faisait tintin* à une corrida. Dès qu’il s’en présentait une, il y courait. Pour l’heure, et sa passion dût-elle en souffrir, il lui fallait laisser le professeur et ses compagnons à leurs terreurs et il décida d’en savoir plus, séance tenante, sur ce message. Le fax émanait de la revue taurine où il effectuait son stage de dernière année. Son rédacteur en chef le mettait sur un coup qui, selon lui, pouvait avoir un retentissement planétaire. Comme l’avait été en son temps la fin tragique du grand Joselito dans les arènes de Talavera de la Reina, en compétition avec le non moins immense, bien que tout petit, vilain et mal foutu, Juan Belmonte.

Il devait y découvrir une suite de dates et d’événements horribles. Sans liens directs apparents les uns avec les autres mais dont les enchaînements semblaient laisser suspecter autre chose qu’une banale coïncidence. Une mort violente aurait frappé tous ceux qui, de près ou de loin, avaient été liés à Avispado, le toro de l’élevage de Sayalero y Bandrés, célèbre pour avoir tué Francisco Paquirri à Pozoblanco, en 1984. Ces événements tragiques se seraient passés sur une période s’étendant sur plus de quinze ans. Sortant à peine de la terrible prophétie qu’aurait lancée un Fils du Soleil aux savants qui étudiaient les sciences occultes dans l’ancien Pérou, sa curiosité se sentit aussitôt piquée au vif.

PP Déa délaissa sur-le-champ l’Inca Rascar à ses maléfices et aux tourments qu’il infligeait à tous ceux qui

cherchaient à percer le mystère de sa momie et se plongea dans ce qu'il décida d'appeler – les faits par la suite lui donneront raison – « L'affaire Avispado ».

Il ressortit de ses archives personnelles les coupures d'articles de journaux et de magazines de cette époque relatant l'accident mortel du maestro. Relut, annota, sélectionna, scanna, tira sur papier les infos glanées sur internet. Les classa par dates, lieux, titres et noms des protagonistes, les épinglea aux murs, comme on le fait à la PJ pour remonter une piste criminelle. Il en entoura certains aux stabilos de couleurs pour souligner leur concordance. But café sur café pour tenir le coup. Mais pas que. Moult Cruz Campo complétèrent l'ordinaire. Et miracle de la persévérance qui toujours sait récompenser ceux qui en font preuve, le puzzle commença à prendre forme, l'image globale sous ses yeux finit par apparaître. « Un vrai travail de pro ! » se félicita-t-il, en rajoutant : « quand la minutie s'élève à ce point au rang de recherche fondamentale, investiguer est plus qu'un métier, c'est une vocation. »

Il lut que les médecins locaux, affolés par la gravité du coup de corne à la cuisse et se rendant compte qu'ils ne disposaient pas du matériel nécessaire pour opérer, décidèrent de transporter Paquirri en ambulance à l'hôpital de Cordoue à quatre-vingts kilomètres de là. Ses constantes étaient satisfaisantes au début et l'ambiance se voulait détendue malgré l'extrême sévérité de la blessure. Elle se prêtait même à un optimisme mesuré. Mais rapidement – les routes de montagne dans ce coin perdu d'Andalousie sont tortueuses et cabossées – l'état du maestro se dégrada, le moral des troupes aussi. Il perdait beaucoup

de sang, réclamait à boire, suppliait qu’au moins on lui humectât les lèvres.

— On ne peut pas, Paco...

— Juste pour me rincer la bouche, alors...

Ce fut long, lent. Très long. Trop. Il décéda durant le trajet, gardant jusqu'à la fin sur son visage cette beauté candide et ce sourire un peu forcé cependant qu'enjôleur qui l'habitaient, même et peut-être surtout, pendant les coups durs. PP poursuivit ses investigations. Il découvrit que peu de temps avant que Paquirri ne rende son dernier soupir, le jeune torero « El Yiyo », à Pozoblanco, faisait passer de vie à trépas le toro Avispado. Il l'expédiait sans coup férir, devant un public groggy, la tête ailleurs, le cœur au bord des lèvres, effondré par le drame qui venait de se dérouler sous ses yeux. Quelques jours avant cette tragédie, une terrible prémonition avait fait déclarer au jeune Prince de la tauromachie, tout juste âgé de vingt ans, mais mystique comme un vieil anachorète retiré dans le désert de Thébaïde :

— Nous tous toreros, portons la mort sur nos visages. Je pense qu'une corne va me déchirer le cœur.

Il ne croyait pas si bien dire. Un an plus tard, dans les arènes de Colmenar Viejo, la corne du toro Burlero lui fendait le cœur en deux. Comme un couteau. Lui qui pensait à la mort chaque fois qu'il éteignait sa lampe de chevet venait cette fois de rejoindre la solitude éternelle des toreros.

À proximité immédiate de cet article d'*ABC*, un entrefilet en apparence anodin, paru un an après la tragédie de Yiyo

dans *El País*, attira l'attention de PP. Il l'avait entouré de rouge :

« Tomás Redondo, 54 ans, connu pour avoir managé le torero décédé José Cubero « El Yiyo », a été retrouvé pendu hier dans son appartement de la Plaza de Los Mostenses de Madrid. »

L'article n'en dira pas plus sur les motivations de l'*apoderado* l'ayant conduit à ce geste désespéré. Il est probable, bien que personne n'ait pu apporter le moindre éclaircissement et qu'aucune lettre d'explication n'ait été découverte sur place, qu'il ne se soit jamais remis de l'horrible mort de son jeune et talentueux protégé. Trois ans après ces faits (autre article cerné de rouge par lui) : un journal madrilène rapportait que l'éleveur Juan Luis Bandrés, le propriétaire d'Avispado, était assassiné à Algeciras par l'un de ses employés. Était-ce là le geste d'un déséquilibré, s'agissait-il d'une vengeance personnelle liée à des frasques sexuelles ? (Certains y virent les griffes horribles de la jalouse à l'œuvre chez un mari bafoué.) Ou y avait-il derrière cet acte un mobile inavouable, plus secret qu'il pourrait n'y paraître à première vue, mû par une volonté occulte de nuire, des forces obscures en action, la main invisible d'une cabale, en un mot, une œuvre diabolique ? Il appartenait à la justice de trancher. Mais que pouvait la justice des hommes, si les malheurs qui les frappaient avaient pour origine des maléfices échappant par définition même à l'entendement commun ? Pour l'heure, aucune des questions soulevées ne trouvait à ses yeux de réponse. Même si déjà grâce à sa sagacité, au mieux de sa clairvoyance,

quelques pistes semblaient vouloir se dessiner. En attendant, sa comptabilité morbide s’enrichissait.

Et de quatre !

Où tout cela allait-il le mener ? À ce stade, rien de précis, il n’avait fait qu’une infime partie du chemin. Mais bien qu’impatient d’investiguer, il décida de ne pas aller plus loin pour cette nuit, gagné par un puissant besoin de laisser ses yeux au repos. Il s’écroula sur son lit, un œil torve sur la première de couv de son Tintin et ses acolytes en proie à une boule de feu tournoyante.

Il s’endormit en repensant à la léthargie entrecoupée de réveils brusques et terrifiques qui frappait le professeur Bergamotte après qu’ait disparu de sa vitrine éventrée, la statuette de l’Inca. Mais presque aussitôt réveillé à peine qu’ensommeillé, rattrapé par d’inexplicables pensées, il bondit hors de son lit, les yeux aussi ronds et éclatants qu’ampoules cristallines.

Son sommeil parodique venait d’être le théâtre de toutes sortes d’excentricités. Il y vit le toro Avispado transformé en Minotaure picassien prendre les traits draculéens de Rascar Capac, le professeur Tournesol ceux de Francisco Paquirri. Il crut même apercevoir, vision fugitive autant que saugrenue, le capitaine Haddock juché sur une rossinante, affublé d’une panoplie complète et enfantine de picador et, comme dans *Les Oranges bleues*, Tintin, pour le coup revêtu de lumières, chevaucher non pas un toro, mais l’épouse échevelée, nue et lubrique du *ganadero* assassiné arborant toute fière des airs de Castafiore.

Bref, tout le poussait à reprendre au plus vite ses recherches, le café matinal attendrait. Devant les murs de son salon maintenant entièrement recouvert de journaux, d'affiches, de pages, de photographies, de décisions de justice, de témoignages, comptes rendus médicaux et même rapports d'autopsie, il repérait un article, déjà cerné de noir. Il peina à croire ce qui était écrit. On y relatait la triste fin d'Antonio Salmoral. Cet homme, inconnu du grand public, n'était autre que le caméraman qui avait filmé quelques années plus tôt le coup de corne fatal d'Avispado et sans lequel aucun film n'aurait jamais témoigné de cette terrible tragédie. Cancer.

Et de cinq!

Sa liste nécrologique s'allongeait. Avec toujours ces questions qui l'assaillaient: fallait-il y voir le signe d'un mauvais sort, un sortilège jeté sur tous ceux qui auraient approché de loin comme de près, acteurs ou simples témoins, Avispado, le toro par qui, renvoyant en cela à une parabole biblique, le malheur arrivait? Ou bien n'était-ce qu'une suite de simples coïncidences?! Ces simultanéités fortuites que nos esprits cartésiens se plaisent à rationaliser pour tenter d'établir entre elles des relations de causes à effets, propres à satisfaire le légitime souci de nous distinguer de l'animal. Il se sentit pousser des ailes. Son regard s'accrocha à la manchette rouge du journal local *Cordoba* qu'il avait entouré d'un trait noir. Il lut.

« Le corps de l'homme retrouvé hier après-midi à côté d'un cheval mort dans une zone d'accès très difficile près de Sanlúcar la Mayor est celui du picador à la retraite

Rafael Muñoz, dont la disparition avait été signalée par sa famille, samedi dernier. Le lieu de la découverte est à environ deux kilomètres de la ville et de la maison du picador disparu, près d'un ruisseau et d'un remblai de plusieurs mètres de haut d'où il aurait chuté. »

Personne, pas plus ses proches que les limiers de la *Guardia civil*, ne sut jamais ce qu'il s'était réellement passé ce jour-là. Rafael Muñoz était le picador qui piqua Avispado en cette corrida mortelle du 24 septembre 1984 à Pozoblanco. Il n'en crut pas ses yeux éberlués. Et trembla aussitôt à l'idée que tous ces faits, dans leur implacable enchaînement, pourraient bien être l'œuvre d'une machination savamment orchestrée, mystérieuse, une épidémie qu'on dirait précolombienne faute de mieux, se donnant le temps et les moyens nécessaires par-delà les époques et les lieux, *les monts et les mers*, pour éliminer qui avait été choisi de l'être.

— Et de six! Pour l'heure, la ronde infernale continue. Où s'arrêtera-t-elle? Mais qui, à la manœuvre, qui?... murmura Paul-Pierre Déa rongé d'inquiétude. Exalté, il poursuivit ses recherches. Et tomba sur un article paru dans *Sud-Ouest* sous la plume d'un certain Patrick Espagnet, intitulé « Vic-Fezensac, la Feria sauvage ». Il y était écrit que « dans ce pays aux rondeurs de confit et aux douceurs de vieil armagnac, il fallait bien qu'un jour dans l'année le tragique se passe. Et le tragique était vraiment là! »

Aussitôt, une question le tenailla. Pouvait-il savoir, ce journaliste-poète-rugbyman, que dans cette arène

comparée un jour à un terrain de basket sur lequel on lancerait des Formule 1, un picador nommé José Antonio Muñoz se ferait écraser, tuer par sa propre monture, elle-même explosée en vol par un char d'assaut vicquois salué à son surgissement en piste par six mille « Hou! » admiratifs, dus autant à l'exiguïté de la sortie du toril qu'à l'énormité de son armure? Avait-il su qu'il n'était autre que le frère de Rafael, le picador d'Avispado? Celui-là même qu'on avait retrouvé mort avec son cheval quinze ans plus tôt dans un ravin.

Cette fois, il sentit sa raison chanceler. *Le septième!* Le chiffre sept. Chiffre symbolique s'il en était, qui le renvoyait à quelque chose de plus prosaïque et de farfelu à la fois, de plus déroutant aussi. Tellement, que jamais révélation ne fut plus effarante : aux *Boules de Cristal!*! Oui, les boules chez Hergé sont au nombre de sept! De même, les savants désignés comme victimes expiatoires de la vengeance du Fils du Soleil. Mais pas que! PP Déa se souvint pour les avoir comptées enfant chez son oncle, chevillard à Tarascon, où il passait ses vacances, que les différentes peaux entourant les boules des toros braves (les balloches, les burnes, leurs roustons, quoi!), autrement appelées *cojones* en Espagne, ou *criadillas* si elles sont dépiautées et prêtes à cuire, marinées ou pas, panées et flambées puis sautées à l'ail, aussi sont au nombre de sept (les hommes, et ici cela doit être dit et répété, partagent avec les autres mammifères mâles la même rigoureuse comptabilité à cet endroit!). Il sentit que les choses dérapaient, lui échappaient, qu'il se dispersait. Il tenta de repousser les analogies faciles, les comparaisons osées, les spéculations audacieuses, voulut

leur opposer de tout son poids sa raison raisonnante, du moins ce qu'il en restait, et se dit que non évidemment, non ces choses-là ne se pouvaient, ce n'étaient que coïncidences, de purs produits du hasard, un effet stochastique, une suite fortuite de péripéties. L'abus de café et d'alcool, toutes ces heures, ces nuits, ces jours passés à déchiffrer le mur, à détricoter ces étranges faits, sa tintinophilie galopante, envahissante, excessive, en affaiblissant ses capacités de jugement, déjà passablement écornées, avaient fait le reste. Et pourtant, quelque chose en lui le poussait à ne pas se satisfaire de l'idée que ce cycle d'événements tragiques puisse se bloquer sur le chiffre sept. Pourquoi n'y en aurait-il pas huit? ou même neuf, voire dix, plus... qui peut savoir?... Et si le mystère Avispado était sans fond? Pourquoi se limiterait-elle à sept, cette série criminelle? Et si la puissance occulte qui était aux manettes, par il ne sait quelle magie remontant du fond des âges andins, s'était mise d'accord avec Rascar Capac?

— Mais non, allons, que tu es sot, ce ne sont là que conjectures, se reprit-il... sornettes, fantasmes, divagations et compagnie!

Il n'empêche! Cela faisait huit jours qu'il ne dormait ni ne mangeait, qu'il n'était plus sorti de chez lui, passant d'un état de torpeur profonde à de longs moments d'intense agitation.

— Tout laisse à penser que je me bergamottise, s'avoua-t-il, presque vaincu. Il atteignit un tel point de déraison qu'il s'imagina que tous les spectateurs présents à Pozoblanco le jour du drame, les enfants de Paquirri, les amis de Yiyo, les parents de Redondo, l'épouse du *ganadero*

assassiné, les frères et sœurs de Salmoral, les copains de bistrot des picadors, leurs femmes, leurs chevaux, ceux qui les montent, les médecins, les journalistes, les édiles locaux, leurs maîtresses, leurs gosses légitimes et adultérins et même leurs petits-enfants nés ou à naître, tous, étaient des victimes potentielles de la machination d'Avispado. Sans compter lui-même, qui l'exhumait. Comment ne pas penser, et il en frémissait autant par la pensée elle-même que par la comparaison somme toute assez gonflée qu'il en faisait, à la Malédiction des Templiers?

— Mais qui dès lors, tirant les ficelles en douce, serait le nouveau Maître? Qui, s'inspirant de Jacques de Molay, grâce auquel soit dit en passant, treize générations de rois, de princes et de pontifes maudits allaient en voir de toutes les couleurs, serait à la manœuvre?! s'entendit-il demander, effaré par l'idée même qu'une semblable vengeance pourrait encore, contre toute rationalité et grâce à l'apport des réseaux sociaux, avoir toutes les chances de se reproduire aujourd'hui.

Depuis une semaine, l'apprenti refaisait le mur. Reprenait tout à zéro ou presque. Journaux, rapports, décisions judiciaires, témoignages, interviews. Tout. Et tomba sur le fac-similé d'une lettre anonyme restée coincée entre deux coupures de journaux. Sa lecture lui apprit que le médecin qui aurait dû officier ce jour-là était en rendez-vous galant, une aventure amoureuse qu'il entretenait avec la femme du directeur des arènes. Et profitait évidemment des corridas pour la retrouver, étant certain de ne pas voir revenir un mari trop occupé à la bonne marche de ses affaires. Selon les dires du corbeau, le toubib

aurait demandé à un étudiant en médecine d’assurer la permanence et ce dernier n’ayant pu le prévenir à temps, il aurait pris la décision de remplacer au pied levé le médecin dans l’ambulance. Avec les conséquences que l’on connaît aujourd’hui. Cette lettre n’a jamais été divulguée. Et pour cause, les propos ayant été jugés diffamatoires, honteux, indignes, d’une bassesse insigne et révoltante, tant de mauvaise foi ne pouvant venir que d’un être jaloux et malfaisant ou de militants de la défense des bêtes. Comme assommé par tant d’ignominie, écœuré par ces ragots infâmes, PP s’encoignit de revenir à l’essentiel. Les faits, rien que les faits. Ne pas dévier de l’objectif. Mais rien n’avançait comme il le voulait, gourd de cette sensation insistante qu’il n’avait plus tout à fait l’œil clair, le geste libre, la parole nette.

La nuit qui suivit fut une abomination. Ses rêves furent entrecoupés de réveils brutaux où se tortillant dans son lit, angoissé, peinant à respirer, il se passait et repassait l’histoire de l’étudiant en médecine accompagnant le maestro dans l’ambulance. Il le revit submergé par la pression qui régnait autour de son patient, de sa lente agonie – c’était la première à laquelle il assistait. Dans sa précipitation de débutant il se trompa dans les doses, multiplia les quantités de morphine à administrer et lui injecta de quoi tuer d’un seul coup d’un seul, cinq Avispado. Lorsqu’il comprit sa fatale erreur, il était évidemment trop tard. Il tapa à la vitre qui le séparait du chauffeur et de l’assistant assis, comme on dit, à la place du mort. Ils arrêtèrent l’ambulance dans la seule ligne droite qu’ils trouvèrent sur le parcours et ne purent que constater le décès. Jugeant que

cette mort était trop soudaine, ils décidèrent de ne rien dire de cette overdose malencontreuse et préparèrent la version officielle. Plus tard, l'étudiant devenu entretemps aide-soignant dans un EHPAD, seul emploi trouvé par lui pour se faire oublier, trébucha dans l'escalier en portant des pots de chambre et glissant sur le carrelage devenu une véritable patinoire, se brisa la nuque sur la dernière marche. Ce fut à cet instant précis qu'il se réveilla au pied de son lit, emberlificoté dans ses draps et pestant contre lui-même de s'être ainsi privé de connaître le sort réservé au conducteur de l'ambulance et à l'assistant.

Plus d'un mois s'écoula. PP ne répondait plus. Il avait envoyé bouler son rédacteur en chef. Son état de confusion mentale semblait avoir empiré. Ses forces peu à peu l'abandonnaient. Les bouffées délirantes du professeur Bergamotte l'obsédaient, il craignait d'en être atteint. Il se voyait à moitié fou, finir comme un vieux déchet parmi cette montagne d'immondices qui jonchaient son chez-lui à présent et même résigné à mourir comme un rat de bibliothèque, en tant que dernier « témoin » de cette affaire. Peut-être était-ce là sa destinée?

— Peut-être, en Haut Lieu, l'a-t-on voulu ainsi ? Il n'est jamais anodin d'aller fourrer son nez au cœur de l'étrange, se surprit-il à murmurer d'une voix d'agonisant, comme soudain étrangement étranger à son propre sort. Et c'est là que tout bascula. Pile au moment où il s'y attendait le moins. La cause ? Un mince entrefilet paru dans le journal local de Pozoblanco daté du 24 septembre 1984, le fameux jour de la mort de Paquirri. Sous ses yeux, ce petit article sans importance, passé jusque-là inaperçu, lui

fit tout à coup l'effet d'une révélation, pour ne pas dire d'une douche froide, reléguant ses subtils entremêlements d'idées à une logorrhée émanant d'un pauvre esprit surchauffé. À tendance paranoïde, et même pour faire bonne mesure un chouïa complotiste, l'époque y étant pour quelque chose.

Ce communiqué de quelques lignes à peine provenait du ciné-club de Pozoblanco. Il se pinça pour le croire. Oui, la petite bourgade insignifiante, sans joie ni caractère, au cœur de la vallée de Los Pedroches, qui se souvenait tout juste d'avoir été le théâtre d'une bataille victorieuse des républicains sur les fascistes en 1937 et ne savait pas encore qu'elle aurait à pleurer Paquirri, possédait un cinéma. Militant, amateur, mais un cinéma, un vrai!

L'article annonçait, quelques heures avant la tragédie, qu'on y jouait un Godard. Son dernier film. Un film, jugé scandaleux à sa sortie par une partie de la critique, et qui raconte dans cette verve cinématographique emblématique de la Nouvelle Vague, les angoisses et les aspirations de la jeunesse des années soixante-dix face à un monde qui les broie: Isabelle Huppert, merveilleuse et prolixe en jeune pute pédagogue donne la réplique à une Nathalie Baye qui, voulant tout plaquer, pédale sans fin sur les routes suisses, face à un Dutronc radotant complètement largué.

Son titre?! Et c'est la dernière chose que ses yeux, comme éblouis par une étrange boule lumineuse, virent, avant que de sombrer dans un profond sommeil léthargique: *Sauve qui peut (la vie)*.

Professeur de lettres durant plus de trente ans, ALAIN MASCARO décide avec sa compagne de partir en 2019 pour un voyage sans date de retour. Après avoir parcouru le Kirghizstan, l'Ouzbékistan, le Turkménistan, l'Iran, le Népal, l'Inde, la Birmanie et le Cambodge ils se sont retrouvés bloqués en confinement en Thaïlande durant lequel Alain Mascaro a écrit son premier roman *Avant que le monde ne se ferme*, publié en août 2021 chez Autrement.

El Duende

ALAIN MASCARO

Si tu es ma belle amie
Quoi! Tu ne me regardes pas?
De ces yeux qui te regardaient
À l'ombre j'en fis le don

Si tu es ma belle amie
Quoi! Tu ne m'embrasses pas?
Ces lèvres dont je t'embrassais
Aux ombres j'en fis le don

Si tu es ma belle amie
Quoi! Tu ne m'enlaces pas?
Ces bras dont je t'enlaçais
De vermine je les couvris.

(Poème espagnol anonyme¹)

1. Poème cité par Federico García Lorca dans une conférence donnée plusieurs fois à Buenos Aires, Montevideo et la Havane (1933-1934), intitulée « Jeu et théorie du *duende* »

À Pujerra, non loin de l'église du Saint-Esprit et du mirador de la Cruz, il y a longtemps eu un café, la Casa de Pablo, où tous les vieux du pays venaient chercher la compagnie. Et boire, évidemment. Ils venaient aussi écouter les histoires de Miguel Romero Sanchez.

L'homme était une sorte de don Quichotte, assez grand, sec comme un coup de trique, courte barbe pointue sous le menton, toujours habillé d'un pantalon de toile noir et d'une veste beige élimée ; bavard, mais du genre qui prend son temps pour raconter, qui pose le décor, la couleur et le poids de l'air, qui découpe les visages et les ombres de façon précise, et encore mieux les âmes. Fabulateur. Pas menteur, non, même si certains l'imaginaient peut-être, fabulateur, comme Ulysse qui raconte ses misères au roi des Phéaciens, pas plus, pas moins. Avec ça, un regard vif et une gestuelle parfaitement mesurée, qui ponctue les phrases et ouvre des parenthèses, ou qui soudain suspend la voix de manière à faire du silence un contrepoint, ou au contraire une redondance. *Allegro ma non troppo*, il mimait ainsi des drames, des tragicomédies, et surtout des corridas.

On était tout près des arcades de la mythique Plaza de Toros de Ronda, à portée de légende d'El Africano et de Francisco Romero, et d'autres plus proches encore dont l'aura s'était gravée sur le sable de l'arène comme sur le cuivre d'un daguerréotype.

Miguel Romero Sanchez, lui, était allé bien plus loin. Jusqu'au Mexique, au Guatemala, au Venezuela, en Équateur, au Pérou, partout où il y avait des *toros* et des hommes à genoux *a porta gayola*, face à la bête qui soudain

jaillissait du toril... En tout cas, c'est ce qu'il disait. Et on le croyait; pourquoi non?

Les vieux qui étaient là aimaient les histoires, ils avaient connu l'époque d'avant la télévision, d'avant l'enfermement dans le chacun chez soi jaloux; un temps pas spécialement béni, qu'on ne s'y trompe pas, parce qu'il y avait quand même eu un sacré chapelet de *mierda*, entre la Seconde République, la guerre civile et Franco... Enfin, tout ça on n'en parlait pas pour éviter la discorde, car on ne savait jamais trop dans quel camp avait été l'autre, déjà que soi-même... On s'en tenait à des sujets réputés neutres, mais qui ne l'étaient pas tant que ça, en définitive, parce que comme le disait fort justement Miguel Romero Sanchez qui avait lu Aristote: *el hombre es un animal político, por eso la tauromaquia es política; la cocina también!*

*

J'ai fréquenté la Casa de Pablo quatre étés de suite. Je venais à Pujerra chez un de mes oncles pour tenter de rattraper en trois mois ce que je n'avais pas fait en neuf. Disons que mes études madrilènes me poursuivaient jusqu'en Andalousie. J'avais choisi les sciences sociales sur un coup de tête, parce qu'il fallait bien faire quelque chose et qu'au lycée j'avais lu un bouquin mal traduit de Bourdieu et un autre de Lévi-Strauss, auxquels je n'avais pas compris grand-chose, mais qui m'avaient intéressé. Sur quoi se jouent les destinées!

Je passais la matinée au café, parfois plus longtemps, traînant avec moi des palimpsestes de notes obscures et des

piles de bouquins d'où dépassaient des marque-pages faits avec tout ce qui me tombait sous la main, y compris des pages d'autres livres découpées dans le sens de la longueur.

« Ça va, l'étudiant? me demandait un tel. Qu'est-ce que tu lis aujourd'hui? »

Il jetait un bref regard sur le titre du livre du dessus de la pile et disait: « Houlà! Ça m'a l'air compliqué ton affaire! »

Je me mettais toujours à la même table près de la fenêtre, laquelle m'était en quelque sorte réservée par le droit coutumier. Je faisais plus ou moins semblant de travailler, tâchant de me faire oublier, et j'écoutais avec avidité le festival des aphorismes et des bons mots, parfois aussi purs et aiguisés que du Cioran. Cela allait de la météo, bien sûr, à la politique, en passant par le football, les voitures, la santé, la corrida, les femmes, le bon Dieu, l'art des tapas, du pet, de la paella et des gambas, le bon vieux temps d'avant qui n'avait jamais existé *parce que tu as beau faire, il y a toujours un avant d'avant l'avant, alors quoi, on ne va pas regretter les cavernes quand même, si?*

Il m'arrivait de penser que la philosophie de comptoir valait largement celle de Bourdieu ou de Leach.

Miguel Romero Sanchez ne venait que deux ou trois fois par semaine, a priori de manière aléatoire, mais obéissant sans doute à un secret échéancier dont lui seul connaissait le terme. Adepte déclaré de la grasse matinée, il arrivait toujours après les autres, vers neuf heures, parce que passé un certain âge, la notion de grasse matinée est vraiment quelque chose de très relatif!

Dès qu'il avait franchi la porte, tous les regards se tournaient vers lui. Après les salutations d'usage, le silence se faisait. On tentait d'estimer son humeur pour savoir si le jour serait à la corrida, aux voyages, ou aux deux réunis. Peu importait pour l'auditoire, si ce n'est que dans deux cas sur trois il fallait faire de la place, pousser quelques tables, et laisser une nappe à portée de main, au cas où Miguel Romero Sanchez aurait envie de s'en servir de cape ou de *muleta*.

Quand il s'agissait de voyages, son entrée en matière était façon *Salammbo*, le monsieur avait des lettres! « C'était à Guadalajara, etc. »

C'était un de ces voyageurs qui n'arpentent que les villes et délaissent la nature parce qu'uniquement préoccupés par les réalisations humaines, palais, temples, églises et cathédrales, ponts, châteaux et amphithéâtres...

En matière de corrida, il annonçait toujours au moins la date, le lieu, le matador. Par exemple: « Le 19 septembre 1930 à Morón de la Frontera, j'ai vu toréer Alberto Balderas... »

Et il racontait.

Le plus étonnant, c'est qu'en quatre étés, je ne l'ai jamais entendu parler deux fois de la même *lidia*. Et les vieux qui fréquentaient la Casa de Pablo affirmaient que c'était la même chose le reste de l'année. Je n'ai pas osé leur dire que c'était peut-être bien leur mémoire à eux qui était défectueuse...

Quand je dis qu'il racontait, en réalité, c'était plus complexe et varié: il y avait certes des parties purement narratives, mais il y avait aussi du mime, presque de la

danse, une poésie du geste que soutenait celle de la parole ; ou l'inverse, je ne sais trop tant les choses étaient liées, alliées. Oui, c'est cela, Miguel Romero Sanchez nous révélait une *alliance*, un secret équilibre qui était à l'œuvre dans la corrida et qu'on ne pouvait approcher que par la poésie.

« Il y a dans la corrida quelque chose que nous seuls pouvons comprendre, nous dit-il un jour, parce que la corrida est inscrite dans la langue espagnole elle-même. Les autres, les *étrangers*, même des écrivains comme Hemingway, Montherlant ou Leiris ont été obligés soit de traduire – et traduire, c'est trahir, soit d'employer des périphrases à n'en plus finir. Comment voulez-vous par exemple traduire *faena* ou *duende* en anglais ou en français ? C'est tout simplement impossible ! D'ailleurs, les Français et les Anglais ont adopté les mots sans les traduire, et finalement sans les comprendre ! Pourtant, le *duende*, c'est l'âme même de ce pays ! Un Espagnol comprend immédiatement de quoi il s'agit, il *voit* sur l'instant, sans avoir besoin d'explication. »

Alors Miguel Romero Sanchez nous faisait *voir* les instants de grâce, le *duende* parfois à l'œuvre dans une corrida, depuis le *paseillo* musical jusqu'au *volapie* silencieux. Et moi, dans mon coin, je remplissais des pleins cahiers de ses formules, notant frénétiquement des bribes de son discours comme un mauvais élève toujours en retard sur la parole de celui qui professe !

Soleil de mai sur les arènes pleines. / L'air est chargé de senteurs, le taureau est fier, tête haute. / Naturales imposées main basse, verónica douce et lente. / Envol de la muleta

comme la robe d'une danseuse de flamenco. / Cambrure du matador de profil. / Orgueil de l'homme, à l'antique, vieille hubris qui défie la force pure, voire les dieux muets. / L'arène est un théâtre, au centre, une thymélé invisible où l'on immolera le taureau, ou bien le matador...

Et pendant ce temps suspendu du dire et du faire, de la parole et du geste, il y avait une flamme dans le regard de Miguel Romero Sanchez, comme s'il voyait le taureau, comme s'il entendait le silence des arènes et sentait la densité de l'air. La Casa de Pablo était devenue une *plaza de toros* et nous étions le public, bouche bée, souffle court.

*

Miguel Romero Sanchez était une énigme.

On ne savait plus au juste depuis quand il vivait à Pujerra, ni quel était son âge, même si l'on se doutait bien qu'il avait plus de soixante-dix ans. Il était souple et alerte néanmoins, physiquement autant qu'intellectuellement, très cultivé. On ne lui connaissait pas de famille, on ne savait pas s'il avait été marié, s'il était veuf, il n'en parlait jamais. Il semblait avoir mené une vie de solitaire, à parcourir l'Espagne et le monde pour assister à des corridas. Le temps passé à la Casa de Pablo était sa seule vie sociale; on ne lui connaissait pas d'amis. Les quelques tentatives d'approche que j'ai osées d'une année sur l'autre ont toutes été gentiment éconduites.

Il était là pour évoquer des voyages et des corridas, et c'était tout.

Un matin, un touriste de passage lui a quand même demandé qui il était pour connaître aussi bien la tauro-machie. Il a répondu :

« Oh moi, je ne suis personne ! »

Dans le fond, les histoires qu'il nous racontait étaient comme une *muleta*: un leurre qui nous aveuglait. Il parlait des autres pour éviter de parler de lui. Quand il disait *je*, c'était surtout pour introduire des figures de prétérition, qu'il affectionnait particulièrement.

« Je ne vais pas critiquer le *toreo* d'un tel, mais... »

Les deux premiers étés, je n'étais guère à même de juger de la validité de ses assertions, ma culture tauromachique étant alors très superficielle et limitée aux seules années quatre-vingt. Mais peu à peu, je me suis laissé prendre au jeu. J'ai beaucoup lu sur le sujet. Tellement que j'ai fini par soutenir la première thèse en anthropologie sociale jamais écrite sur la corrida. « *Duende, flamenco et corrida* », tel en était le titre. Elle m'a valu quelques ennuis par la suite, au moment où il est devenu de bon ton pour les intellectuels et les artistes d'être anti-corrida et de montrer du doigt ceux qui avaient le malheur de s'y intéresser, fussent-ils anthropologues.

*

Durant mon avant-dernier été à Pujerra, les histoires de Miguel Romero Sanchez ont pris un autre tour. Jusque-là, aucun de nous n'avait trouvé de logique à la succession de ses narrations: on considérait qu'il agissait selon sa fantaisie et que c'était très bien ainsi. Et voilà que début

juillet, il annonce qu'il va nous raconter tout 1931. Par le menu.

1931, c'était l'année qui avait vu le roi Alphonse XIII partir en exil et la proclamation de la République. Mais pour Miguel Romero Sanchez, ce n'étaient que vaines circonstances: si 1931 était une date importante, c'était pour des raisons purement tauromachiques. Les *aficionados* savaient que c'était l'année où le vendeur d'oignons Domingo Ortega avait pris l'*alternative* puis triomphé; mais cela aussi était presque anecdotique pour Miguel Romero Sanchez. Ce qui comptait pour lui, c'était l'enchaînement des faits: ils se tenaient, disait-il – citant cette fois le Jacques de Diderot – ni plus ni moins que les maillons d'une gourmette. Pour lui, tout avait commencé en amont, avec Juan Belmonte. *Le premier maillon d'une petite chaîne de débâcles.*

« Belmonte, avec la tête qu'il avait, il aurait pu être un burlesque américain; un peu Buster Keaton, vous voyez? Ou bien jouer un gangster dans un film de Billy Wilder. Je l'aurais bien vu dans le corbillard de *Certains l'aiment chaud*, tiens! Légèrement bossu, bègue, la raie sur le côté gauche, un air mélancolique même quand il souriait, un menton prognathe qui faisait le bonheur des caricaturistes, et assez vite la ride du lion, signe que cet homme-là prenait du souci. Bon, je ne vais pas vous la faire, hein? Vous savez très bien pourquoi il est célèbre, le Belmonte! Oui, je vous l'accorde: il s'est tiré une balle dans la tête. On a dit que c'était parce qu'il était tombé amoureux, à soixante-dix ans, de la belle colombienne Amina Assis, une *torera* à cheval. Et c'est vrai qu'elle était belle, la dame! Elle avait

de la race! Vrai aussi que l'amour et la corrida ne font pas bon ménage : à mon sens, un homme ne peut avoir qu'une seule passion. Celle de Belmonte, c'était la corrida. Alors je crois qu'il est entré sur le territoire de la mort comme il était entré sur celui du taureau. Par défi. Parce que c'est bien pour cela qu'il est légendaire, Belmonte : l'homme qui ne reculait pas face au taureau! Non mais vous imaginez? Être au centre de l'arène et attendre la charge, immobile? Et puis enchaîner les passes *templées*? »

Et ce disant, évidemment, Miguel Romero Sanchez mimait les choses avec une nappe que le Pablo qui avait donné son nom au café avait pris soin de choisir rouge. *Verónica, natural, derechazo*, le tout avec la parfaite cambrure du corps, et cette morgue hautaine du matador sûr de lui qui danse avec la bête. Ses postures allaient bien plus loin que le simple mime, elles étaient parfaites.

Et tout en enchaînant les mouvements, il continuait à parler, tranquillement, sans jamais perdre son souffle.

« Le problème des pionniers, comme Belmonte ou même ce pitre d'El Gallo, c'est qu'ils sont en décalage avec leur temps. Ils imposent un nouveau *toreo, muy bien*, mais les autres ne sont pas nécessairement prêts. Attendre le taureau sans bouger, *correcto*, à condition que le taureau soit d'accord! Et en 1931, les taureaux ne sont pas d'accord, voilà bien tout le problème! Pourquoi? Parce qu'ils ne sont pas adaptés à ce nouveau style. 1931, allez savoir pourquoi c'est l'année où les taureaux les plus sauvages sont sortis des *ganaderías*, massifs, puissants, agressifs! Des monstres! Moralité: neufs morts, cent blessés, dont deux estropiés à vie... »

Et il nous les a racontés ces morts, ces blessés, ces invalides, mais sans complaisance aucune, j'ose dire avec poésie encore, avec des accents qu'il n'avait jamais trouvés jusque-là. Il citait les noms du taureau, de la *ganadería*, du parrain quand il s'agissait d'une *alternative*, il décrivait les circonstances avec précision, comme s'il cherchait à faire de nos mémoires une sorte de monument, un monolithe de marbre ou de granit avec une liste de noms gravés dessus, *pour rendre un peu d'honneur et de gloire à ceux qui n'avaient pas eu la chance d'avoir du talent, ou le talent d'avoir de la chance...*

« La destinée d'un matador se joue parfois le temps d'une éclipse de regard, vous savez... »

À la fin du mois d'août, après avoir narré la mort de neuf matadors et je ne sais combien de terribles blessures, Miguel Romero Sanchez raconta une *alternative* qui avait eu lieu à Séville peu de temps après la Semaine sainte. Un jeune torero plus que prometteur, déjà surnommé *El Duende*² devait entrer en corrida comme on entre en religion. Certains *aficionados* le comparaient déjà à Joselito. On disait qu'il en avait la grâce et la légèreté, quoique plus grand de taille. Issu d'une noble famille de la ville, il était devenu torero contre l'avis de son père, qui voulait en faire un avocat ou un homme d'affaires.

Quelque temps auparavant, à l'issue d'une *novadilla* non piquée, il avait rencontré dans un cabaret Jimena Jiménez Ruiz, une danseuse de flamenco étourdissante, et il en était aussitôt tombé follement amoureux. Il voulait l'épouser;

2. À prendre ici au sens propre : le lutin, l'elfe.

elle ne voulait pas. C'était une de ces *Carmen* dont un simple regard peut infléchir la destinée d'un homme. Elle était fine et intelligente, elle savait comment toréer un homme, comment le leurrer en agitant devant lui les chiffons de sa robe. Elle jouait avec El Duende comme on fatigue un taureau avant de lui donner l'estocade. Et les hommes peuvent être aussi lourds et myopes que les *toros bravos*.

Le jour de l'*alternative*, El Duende ne savait pas si elle serait là ou non, elle avait dit « peut-être », elle avait dit « pas sûr ».

« Alors, disait Miguel Romero Sanchez, El Duende avait décidé de défier la *suerte*, de poser genoux à terre et de recevoir le taureau *a porta gayola*, soulevant déjà une vague de murmures dans le public. Toréer comme si elle était là, quelque part sur les gradins, les yeux rivés sur lui. Il voulait l'éblouir et éblouir avec elle les arènes entières. *Cargar la suerte! Desafiar a la muerte!* Jambe gauche avancée, face au taureau, imposer le *dominio; parar, templar, cargar, mandar!* Allonger la charge, jouer, danser. Rayonner de duende. Être aérien, solaire et paisible. Et il le fut. Le taureau était brave et s'appelait Asterión. C'était une bête massive et têteue qu'on piqua quatre fois, sans vraiment l'affaiblir. La bête humiliait mais avait tendance à relever la corne gauche dans la *muleta*. El Duende enchaînait pourtant les passes lentes, tranquille et souverain... »

Et Miguel Romero Sanchez de danser avec sa nappe, entre les tables, tournant et virevoltant, mimant la totalité de la *faena de muleta*, frappant parfois le sol comme un danseur de flamenco. Il y avait quelque chose de plus

dans le jeu ce jour-là, une présence exhumée des limbes de la mémoire. El Duende était là. Aussi bien le jeune torero surnommé ainsi que le concept même de *duende*. L'envoûtement. Oui, Miguel Romero Sanchez incarnait en cet instant ce que Lorca disait être l'âme andalouse, cette magie ineffable, cette grâce du danseur et du matador qui trouvent soudain la plus haute forme de l'expressivité.

« Le premier avis sonna. El Duende joua encore avec le taureau, lentement. Il voulait attendre le dernier instant. Faire durer la grâce et la magie. Il y avait un silence absolu dans l'arène. Absolu. Le deuxième avis sonna. Pour s'en tenir au même niveau de défi et de danger, El Duende se préparait à porter l'estocade *a recibir*, quand il entrevit un frou-frou de robe rouge dans les gradins. Un froissement. Un frémissement. C'était elle. Jimena Jiménez Ruiz. »

« Le temps d'une éclipse de regard, un taureau peut faire bien du chemin. El Duende fut soulevé et s'envola comme un bref oiseau. Le public resta comme sidéré. La corne était entrée par le haut de la cuisse droite, sans toucher la fémorale, mais elle avait arraché l'entrejambe. Le sang coulait sur le sable... »

115
« Il resta entre la vie et la mort plusieurs jours. Jamais il ne revit Jimena Jiménez Ruiz; jamais plus il ne foulait le sable d'une arène. »

Il y eut un long silence. Puis quelqu'un dans l'assemblée, je crois que c'était Pablo, mais je n'en suis pas sûr, a demandé:

« Mais comment sais-tu tout ça? »

Miguel Romero Sanchez n'a pas répondu et il est sorti du café comme un acteur qui quitte la scène.

*

Il n'est pas réapparu les jours suivants. Nous ne nous sommes pas inquiétés. C'est un voisin qui est venu nous chercher un mardi matin. Miguel Romero Sanchez venait de se tirer une balle dans la tête.

Ceux de la Casa de Pablo se sont occupés de tout. Pablo et moi avons déshabillé Miguel Romero Sanchez pour le laver.

C'est là que nous avons vu qui il était.

« Il s'est tué à la Belmonte, a murmuré Pablo. Il a refermé la gourmette... »

*

L'été suivant à Pujerra, je ne suis pas retourné à la Casa de Pablo. J'ai commencé à rédiger ma thèse dans le jardin de mon oncle, face au cimetière où reposait Miguel Romero Sanchez.

El Duende.

CARLOS LENTI, né en 1975 à Barquisimeto au Venezuela, est diplômé de l'université centre-occidentale Lisandro Albarad en direction commerciale en 2004 et en comptabilité publique en 2008, métiers qu'il a exercés jusqu'en 2013, avant de déménager aux États-Unis. En 2015, il a publié deux romans sur la plateforme Create Space: *Santera* et *30 Puntos de Pobreza*. Il réside désormais à New-York avec son épouse.

Le Torero chevrier

CARLOS LENTI

Traduit de l'espagnol par Françoise et Robert Louison

À quoi penses-tu? me demanda Marie en chuchotant. Elle le savait, aux taureaux. Je pensai ne pas lui répondre parce que nous étions en plein cours de mathématiques mais, finalement, c'était sans importance. Je ne serais jamais mathématicien, même pas dans mille ans, et les nombres dont j'avais besoin, je les connaissais déjà. Assis, comme toujours, au fond de la classe, nous observions le professeur comme on regarde un film en ayant mis le volume très bas. Nous apprécions ses gestes, la façon dont il se mouvait sur l'estrade, sa relation avec les enfants du premier rang, mais nous ne comprenions rien de ce qu'il disait.

L'ordre dans lequel les élèves prenaient place dans la classe ne respectait aucun schéma. Rien à voir avec l'âge, la taille ou le niveau, n'importe qui pouvait se rendre maître d'un pupitre lundi ou mardi et en choisir un autre le reste

de la semaine. Sauf Marie et moi. La famille de Marie avait un élevage de chèvres tout comme la mienne. Nous étions connus au bourg comme « les chevriers ». Ma mère avait mis au monde onze enfants et celle de Marie, neuf. Notre vie tournait autour des chèvres et c'est tout. Nous allions à l'école parce que c'était obligatoire, et parce que nous ne savions pas encore nous occuper des animaux. Mes frères, tout comme les siens, furent nommés par leurs camarades de classe et par les professeurs : Pierre le chevrier, André le chevrier, Marisela la chevière, tous pareils. J'étais Joseph le chevrier, et elle Marie la chevière. Pour compléter, nous devions supporter la plaisanterie selon laquelle, lorsque nous nous marierions, ce qui n'était pas improbable vu les circonstances, nous mettrions au monde un enfant appelé Jésus lequel, en l'occurrence, serait chevrier.

Dire que nous élevions des chèvres ne définissait pas la relation que nous avions avec ces animaux, mais c'était une façon de l'appréhender. Nous habitions une maison à la campagne où les enfants de différents âges et tailles se mélangeaient aux chèvres de différents âges et tailles à parts égales. Nos mères se chargeaient de la famille et du commerce de la façon la plus pratique mais pas toujours la plus saine. Dès le tout jeune âge nous acquérions l'odeur caractéristique des chèvres, qui pénétrait notre peau jusqu'à devenir la nôtre. Je ne me rendis jamais compte que je ne sentais pas comme les autres, mais mes camarades me le faisaient remarquer tous les jours. Le professeur, comme tout le monde au bourg, nous connaissait. Le premier jour de classe, depuis son estrade, il nous indiqua nos places. « Vous ne pouvez pas en changer » nous dit-il. Il n'en

expliquait pas la raison, mais tous le savaient, l'odeur de chèvre nous suivait où que nous allions.

C'était quelque chose de pénétrant que nos frères plus âgés avaient essayé d'effacer avec du savon, du parfum et même de la sorcellerie, sans succès.

C'était dur pour un enfant, mais cela avait aussi ses avantages. Nous n'allions jamais au tableau et le professeur ne nous posait jamais de questions embarrassantes. Marie et moi parlions de ce que nous voulions et personne ne nous dérangeait. Elle aimait les commérages et moi les taureaux. Je rêvais d'être torero et tout le monde le savait. C'est ce qui me valut le surnom extraordinaire, en plus de celui qui me revenait par le commerce familial, celui de Torero Chevrier.

Dans le bourg on ne célébrait qu'une seule fête par an, celle du général Arnulfo Riera. Ce n'était ni l'anniversaire de sa naissance ni celui de sa mort, ce n'était pas non plus une victoire sur les champs de bataille. Un jour comme celui-ci, il y a deux cents ans, Arnulfo s'arrêta sur les terres qu'occupe aujourd'hui le bourg et campa avec ses troupes, probablement pour reprendre des forces. C'était tout, rien de plus. Pour nous, c'était l'unique occasion de l'année de faire une grande fête. Les préparatifs durraient des semaines et tout le village y participait. Cette année serait spéciale parce qu'il y aurait des taureaux. Je ne pouvais arrêter d'y penser. J'avais dit à Marie que ce serait ma chance de me mettre à l'épreuve en tant qu'homme et torero.

Petit, j'avais trouvé chez moi un tome de l'*Encyclopédie britannique*. C'était l'un des derniers volumes de la collection, il comprenait la lettre T et une partie du U. Je ne

crois pas qu'il y ait eu d'autres livres dans la maison hormis celui-ci. Je suppose qu'un de mes frères l'avait rapporté et qu'il y était resté. S'il venait de la bibliothèque ou de l'école, je ne m'en souviens pas. Je lus tous les articles sans grand intérêt. Certains comportaient des illustrations, d'autres pas. Mais quand j'arrivai à Torero, tout changea. Une photo de Juan Belmonte ornait la page. Sur ce papier de bonne qualité, un peu crémeux, de l'encyclopédie, les images étaient claires et de haute qualité pour l'époque. Belmonte faisait une passe et seule la partie supérieure de son visage était visible au-dessus de la tête du taureau. Depuis ce jour, je lus et je relus l'article à tel point que le dos du livre se cassa en deux à la page de Belmonte.

Je n'avais jamais rencontré ni vu de torero de toute ma courte vie. Dans le bourg, il n'y avait que des agriculteurs. Des gens qui vivaient de la terre. Nos familles se consacraient à l'élevage de chèvres depuis toujours. Elles ne savaient pas qui avait commencé ce négoce et ne perdait pas de temps à y penser. On attendait de moi la même chose que de mes frères : que j'élève des chèvres. Mes rêves de cape et d'épée étaient d'un ridicule absolu. Mes parents faisaient comme s'ils n'en savaient rien, mais au fond le sujet leur faisait honte. Maintes fois mon père m'avait jeté à la figure que j'étais le pire chevrier du monde.

Un après-midi, alors que j'emménais paître les chèvres, je m'étais assis sur une pierre pour me reposer et rêver de mes projets tauromachiques. Je me voyais avec le même costume que Belmonte, faisant des passes, et affrontant la mort à chacune d'elles. Mes connaissances se limitaient à l'article et à la photo de l'encyclopédie, mais cela ne m'empêchait

pas de rêver. Le public criait mon nom, en demandait plus encore. Marie s'approchait (dans mes rêves aucun de nous deux ne sentait la chèvre), belle et fière, et m'offrait une rose que je lui rendais avec un baiser. Quand je sortis de ma rêverie, je me rendis compte qu'il manquait un animal. Je n'étais pas très bon en calcul mais, après les avoir comptés plusieurs fois, la réalité s'avérait incontestable: le bouc marron au ventre noir n'était plus dans le troupeau.

Je pensais qu'on ne le remarquerait pas quand j'arriverais à la maison et, qu'une fois les autres bêtes dans l'enclos, je pourrais revenir sur mes pas pour trouver le bouc déserteur. Quelle erreur! Mon père m'attendait à la maison et, depuis le seuil, à une distance de pas moins de trois cents mètres, il sut qu'il me manquait une bête. « Où est le rêveur ventru? » me demanda-t-il. Mon silence parlait pour moi, je n'en avais aucune idée. « Tu sais ce qu'il a regardé toute la journée? » Au début je pensai qu'il se moquait. Les boucs sont des animaux assez fous, au comportement erratique et aux yeux exorbités. Comment saurais-je vers où regardait le bouc, ou ses goûts et ses besoins?

Ce jour-là nous gardâmes les chèvres dans l'enclos et refîmes le chemin du pâturage. En moins d'une demi-heure nous revenions à la maison avec le bouc. Marie, en revanche, ne se chargeait jamais des bêtes. À son âge, ses responsabilités se limitaient à s'occuper de ses petits frères tout comme ses aînés l'avaient fait pour elle. Bien assez tôt viendrait le jour de s'occuper des bêtes. Lorsqu'elle se marierait et aurait ses propres enfants, ses parents lui donneraient un petit élevage de chèvres qu'elle et son mari se chargerait de faire prospérer avec le temps.

Je voulais rompre ce schéma. Marie n'était pas trop convaincue par la façon dont j'allais m'y prendre pour devenir torero, mais la providence y pourvoirait. Je n'ai-
mais pas qu'on aborde le sujet, ses commentaires et ses questions me décourageaient. Il serait toujours temps de trouver une autre femme, peut-être une chanteuse ou, pourquoi pas, une actrice. Mais pour l'instant je me gardais bien de le dire à Marie. C'était la seule personne qui ne me parlait pas de mon odeur corporelle et c'était, en quelque sorte, mon unique amie. Mes frères étaient déjà mariés et élevaient des chèvres, et je ne les considérais pas vraiment comme des amis. Nos mères tombaient enceintes à peine relevées de couches. Nous avions peu de différence d'âge entre frères. Nous nous battions tous pour le peu de choses qu'il y avait dans la maison et pour nous occuper le moins possible des animaux et de nos cadets. L'amitié pouvait difficilement naître dans un tel contexte.

La fête d'Arnulfo avait lieu la dernière semaine de mars. Il n'était pas interdit de travailler mais personne ne le faisait. Le jeudi après-midi, chacun rangeait son matériel et ses outils et les commémorations commençaient. Le conseiller régional se rendait au bourg et, aux côtés des leaders locaux, déposait une gerbe devant le buste du général Riera. La cérémonie raccourcissait au fil des ans. Le conseiller, dont le discours durait autrefois tout le temps que les organisateurs lui accordaient, se contentait désormais de déposer les fleurs devant le buste et de donner le signal, de manière informelle, du début des festivités. Dès le vendredi soir, plusieurs incidents avaient déjà eu lieu. Les spiritueux coulaient sans restrictions parmi les

habitants qui, libérés de toute pudeur, lâchaient la bride à la folie. Quand arrivait le dimanche, dernier jour de fête, tous étaient dans le pire état de leur vie. Nous étions passés à l'alcool maison. Des dames-jeannes, qui avaient passé une année sous terre à macérer avec toutes sortes de saloperies mélangeables à l'alcool, sortaient des trous pour être partagées et dégustées entre voisins et amis.

C'est dans cette atmosphère que se déroulait la corrida. L'événement central et le plus attendu du week-end. Je voulus mettre mes plus beaux habits, mais ma mère me l'interdit. Chacun des enfants avait une tenue pour les occasions spéciales. Celles-ci étaient peu nombreuses car nous manquions de vie sociale, mais une fois par semaine, sans faute, on nous faisait asseoir dans l'église du père Pierre, au dernier rang et très près de la porte, là où circulait la brise et, sous peine de châtiment, nous restions tranquilles, sans bouger le petit doigt. Je voulus cacher cette tenue dans un sac pour ensuite me changer dans un champ, mais je savais que les conséquences seraient néfastes. Mon père avait fait sécher un pénis de taureau, maigre et long comme une tripe, qui sifflait en allant de sa main à nos dos. Il l'accrochait à un clou, derrière la porte de sa chambre, et nous y avions tous goûté à un moment ou à un autre de nos courtes existences.

Chemin faisant vers l'endroit où la corrida aurait lieu, je pensais que j'étais une belle poule mouillée et qu'il me serait difficile de devenir torero. Je n'imaginais pas Belmonte abandonnant son costume de lumières par crainte d'une réprimande. Lui affrontait la mort à chaque passe. Marie me salua de loin d'un signe de la main et

je lui rendis son salut sans beaucoup d'entrain. Elle était habillée comme d'habitude d'un pantalon et d'un haut en flanelle. Celaacheva de détruire l'image mentale que je m'étais faite de ce jour. Je me frayai un passage parmi la foule et à coups de coude, j'arrivai jusqu'à la barrière. L'arène n'était rien d'autre qu'un terrain plat, entourée de barrières provisoires placées pour l'occasion. Tout autour, s'agglutinaient des camions et les gens grimpaient sur leurs toits pour voir le spectacle. Une seule porte interrompait l'enclos, de là, sans doute, sortiraient les taureaux. L'article de l'encyclopédie expliquait tout, comme pour tous les concepts, mais d'une façon générale, sans entrer dans les détails. Je ne connaissais pas les normes ou instructions du « torero » mais j'étais sûr qu'il y en avait. Ce que j'allais voir par la suite n'avait rien à voir avec l'art de la tauro-machie, mais beaucoup plus avec la folie.

À la tombée de la nuit quand les esprits étaient déjà bien échauffés, ils lâchèrent le premier taureau. Je ne savais pas combien il y en aurait ni même s'il y en aurait un deuxième. L'animal avait passé deux jours dans le camion à piétiner ses excréments et son urine avec cinq autres taureaux. L'espace était restreint et la chaleur n'a aidait pas. Il était de taille moyenne, un peu enveloppé, avec des yeux fous. Il regardait de part et d'autre tout en bavant copieusement. La musique, les cris étaient stridents. Près de là où je me trouvais, un premier courageux sauta. Il tenait un drap sale, plein de taches. La foule l'acclama avec entrain bien qu'elle sût ce qui allait se passer ensuite. Il portait un pantalon, une chemise et des bottes style cow-boy. Son état d'ivresse était évident. On pouvait voir que le cerveau

envoyait des ordres mais que le corps ne les exécutait pas. Il se balançait d'un pied sur l'autre sans beaucoup d'équilibre. Il soulevait le drap et appelait en criant le taureau qui était à l'autre extrémité de l'arène. J'étais dans l'expectative. Je savais qu'il ne s'agissait pas d'une corrida mais je ressentais l'adrénaline du moment. Au début, le taureau ne le vit pas. Les distractions étaient nombreuses. Mais les amis de l'aspirant torero crièrent plus fort, levèrent les bras et encouragèrent leur copain à balancer le drap d'un côté à l'autre.

Cela fonctionna. Le taureau cessa d'écouter ce qui l'entourait et se fixa sur le drap. Les vingt mètres qui séparaient l'animal du tissu semblaient constituer une distance suffisante pour l'ivrogne torero, même dans un tel état, du moins le pensais-je. L'arrière-train de l'animal prit solidement appui sur le sol, la tête et le poitrail en direction de sa cible. Dans les secondes qui précédèrent leur rencontre, l'ivrogne torero regarda ses amis et leur sourit. Il se passerait beaucoup de temps avant qu'il le fasse de nouveau. En un clin d'œil, ses pieds occupèrent l'espace qu'avait occupé sa tête quelques secondes auparavant. Le drap s'envola et, avant qu'il ne touche le sol, le taureau fonçait déjà sur l'imprudent suivant.

Finalement le nombre de blessés ne fut pas très élevé. Vu les circonstances, c'était un miracle. Les six taureaux pénétrèrent dans l'arène improvisée et affrontèrent une foule de plus en plus échauffée. Moi, je n'entrai pas une seule fois. J'ai honte de l'admettre mais ce que je ressentais n'était pas de la peur mais de la panique. Belmonte a bien dû hésiter quelquefois, pensais-je. Je retrouvai Marie à

l'école, comme tous les lundis. Elle me demanda comment j'avais vécu cette journée. Je sus que c'était une façon de me montrer son amitié. Elle ne fit aucune allusion au fait que je n'étais pas entré dans l'arène. Peut-être était-elle contente que je ne l'eusse pas fait. En fin de compte, nous étions amis, malodorants mais de vrais amis. La semaine suivante, mon père me confia un plus grand nombre de chèvres et me recommanda d'être attentif. À peine m'étais-je mis en route que je me souvins de la semaine antérieure. La peur que j'avais ressentie mêlée à l'émotion de l'imprévu. Mais quelque chose attira mon attention, le bouc aux taches noires et blanches que papa appelait le pleureur regardait vers la déchetterie à la droite du chemin. Ce n'était pas un hasard, ses yeux fous se posèrent sur un vieux sofa poussiéreux qui dominait la zone. Je t'ai repéré crétin pleurnichard, pensai-je. Et je sus que je serais chevrier comme mes frères et que tout irait bien.

Né en 1962, RAFAEL FUENTES PARDO est professeur d'éducation physique. Il est l'auteur de plusieurs romans noirs, tels que *Historias que nos pertenecen*, *Ningún lugar* et *La cámara de Bidault*. Il est lauréat de plusieurs prix, et fut parmi les finalistes des prestigieux prix Loewe, Ciudad de Torrevieja et Planeta.

Premiers rangs à l'ombre

RAFAEL FUENTES PARDO

Traduit de l'espagnol par Michel Naudy

Mariano a plus de soixante-dix ans et on vient de l'opérer voilà deux semaines, il devrait être au lit, dans le cirage, mais il est assis sur les draps froissés, dans cette espèce de peignoir bleu ciel qu'on te prête dans les hôpitaux, en train de discuter avec une infirmière qui porte des sabots fuchsia dénotant avec le reste de l'uniforme.

— Sois dur avec elle, Mariano, ou ils finiront par nous tuer avec cette maudite purée de carottes.

La voix, étouffée, a surgi de derrière un paravent et, avec elle, le compagnon de chambre, un autre petit vieux avec une abondante crinière grise bien coiffée. Mariano lui répond qu'ici ils ne savent pas à qui ils ont affaire, et tous deux éclatent de rire. L'infirmière jure en silence et sort de la chambre accompagnée d'un troisième homme. Une fois dans le couloir elle lui fait remarquer qu'ils ont retrouvé l'appétit.

— Avec la purée de carottes? demande-t-il.

Elle sourit, plus avec les yeux qu'avec la bouche, elle a des yeux faits pour ça, démesurés, comme si elle vivait dans un émerveillement permanent. Elle lui demande s'il est de la famille de l'un d'eux, l'homme lui répond qu'il est le fils de Mariano.

— Il semblerait alors qu'il ne vous ait pas reconnu.

— De l'eau est passée sous les ponts depuis la dernière fois que nous nous sommes vus, il avait cinquante ans et moi vingt-deux.

Il évite de lui dire qu'ils étaient au parloir de la prison d'Herrera La Mancha, et aussi qu'il est toujours son père et qu'il est venu de très loin pour parler avec lui. L'infirmière souffle sans beaucoup de conviction et croise les bras, ils ont l'esprit confus, les interventions à cœur ouvert demandent une anesthésie à fortes doses et le corps prend un certain temps pour l'éliminer. Ils ne récupèrent vraiment que quelques jours après être de retour chez eux. Il veut savoir s'il n'est pas dangereux qu'ils soient aussi perturbés, elle répond en lui disant que parfois ils veulent s'échapper et qu'on doit les attacher avec des bandages à leur lit, mais que, dans la majorité des cas, tout se limite à ce qu'il vient de voir: ils se plaignent de quelque chose et exigent de voir le chirurgien pour pouvoir continuer à se plaindre. Au début, quand elle a commencé à travailler à l'hôpital, il lui est arrivé de prendre ces provocations personnellement, mais avec le temps elle a fini par s'habituer.

— On pourrait leur donner un sédatif.

— Encore? Ce n'est pas la meilleure solution.

Le fils de Mariano demande quelle serait la solution, elle, cette fois-ci, ne soupire pas, se limite à hausser les épaules; peut-être que l'unique remède est de prendre patience, il devrait aller manger quelque chose et revenir dans quelques heures, après la sieste, son père sera plus tranquille et il pourra lui parler. Elle fait une pause pour regarder sa montre, elle doit le laisser, dans dix minutes elle finit son service et elle a encore du travail. Elle prend congé d'un signe de la main, comme s'ils étaient très éloignés l'un de l'autre et qu'il ne pouvait pas l'entendre. Il lui rend son geste et reste quelques secondes sur place en la regardant s'éloigner, il pense qu'un vernis à ongles assorti aux sabots irait bien à cette femme. Avant de partir, il jette un dernier regard vers la chambre: son père est en train de dormir, et Antolin, de l'autre côté du paravent, fait sûrement de même.

Dix minutes plus tard, il est toujours planté devant les six ascenseurs qui desservent le bâtiment, et contemple l'image diffuse que lui renvoie l'acier inoxydable des portes. Quand l'une d'elles s'ouvre, c'est pour révéler une cabine saturée de personnes qui se déplacent accrochées à d'énormes enveloppes de radiographies ou de comptes rendus, leurs regards le prévenant qu'il faudrait les tuer pour pouvoir prendre leur place. Il décide de descendre à pied, au moins il s'évitera cette odeur d'origine humaine indéfinissable propre aux espaces confinés.

Sur le palier, il tombe sur un groupe de grands-pères en pyjama, qui cachent rapidement leur cigarette dans le creux de leur main et font semblant de regarder le paysage, une façade de ciment sale, remplie de fenêtres et volets

qui, de leur temps, avaient dû être de couleur crème. À l'étage suivant il croise deux femmes en uniforme, il imagine qu'il s'agit de deux internes tentant de se fortifier les fesses. Les grands-pères qui fument et les internes qui montent se répètent en boucle jusqu'au troisième étage, celui de pédiatrie. Là il y a seulement un gamin d'environ huit ou neuf ans, il porte un pyjama avec des dinosaures et garde le nez collé à la vitre, autour de lui un halo de buée de la taille d'un nuage s'est formé. Il ne sait pas très bien pourquoi mais il aimerait s'arrêter pour discuter avec lui de quelque chose: de motos, de football, d'arts martiaux..., enfin, de quelque chose; comme s'ils étaient deux amis qui se rencontrent dans la cour d'une étrange école.

Au passage, il lui ébouriffe un peu plus ses boucles blondes et lui demande son prénom. Sans parvenir à décoller les yeux des vitres, le garçon répond s'appeler Javier. Il lui signale que s'il continue d'embuer le verre il finira par ne plus rien voir, l'enfant hausse les épaules, ce qu'il veut c'est dessiner dessus. Il sourit et prend congé. Pendant qu'il continue de descendre il pense qu'ils auraient sûrement pu parler de jeux vidéo, le problème c'est que, lui, il n'y connaît rien.

Le va-et-vient des personnes dans le hall est impressionnant, comme si on offrait quelque chose à l'intérieur du bâtiment, et autre chose encore mieux à l'extérieur. Il est une heure de l'après-midi, il a envie de prendre un vermouth. Avant de rentrer dans la cafétéria en libre-service, il décide qu'en fait il a envie d'un vermouth servi par un garçon qui s'y connaisse en motos, football ou arts martiaux. Tout ce qui l'entoure se situe dans l'enceinte de

l'hôpital, les maisons les plus proches se trouvent à environ trois cents mètres, de l'autre côté des jardins, l'avenue est dans la même direction. C'est vers là qu'il se dirige.

Les arbres ont de toutes petites fleurs en forme de cloche, avec quelques oiseaux qui volettent entre les branches. Les fleurs sont d'une couleur crème évanescante, presque transparentes. Les oiseaux, au contraire, sont d'un noir si intense qu'ils rappellent les boulettes de bitume laissées par les rouleaux compresseurs sur leur passage. À l'arrivée sur l'avenue, un Africain lui demande s'il va prendre sa voiture, il a l'air d'être habillé avec les vêtements de plusieurs personnes qui auraient le seul point commun de ne pas être de sa taille. Le fils de Mariano fait non de la tête. Les yeux du Noir l'observent avec l'indifférence d'une caméra de sécurité, en réalité il ne le regarde pas, il attend deux copains qui discutent sur l'herbe. L'un d'eux vient de sortir une machette d'une quarantaine de centimètres, il prévient l'autre que, s'il ne part pas, il finira par le frapper. La manière de le dire fait que la menace paraît plus définitive, plus authentique, comme si lui donner un coup blessait plus que de simplement le poignarder. Sur le trottoir d'en face il y a un café. Il traverse la rue, les Africains continuent avec leurs histoires, se jaugeant ou se menaçant de mort.

À la porte, il y a deux femmes, l'une est blonde, elle a les cheveux rassemblés en une tresse et fume, elle tient sa cigarette avec trois doigts, comme s'il s'agissait d'une coupe de champagne. L'autre, une Asiatique avec la figure aplatie, tente de la convaincre que dans la vie il n'y a pas que le sexe. La blonde fronce les sourcils et lui demande si elle est sûre de ce qu'elle avance.

Le café a les murs et le bar en briques apparentes, un individu en costume gris pèle des crevettes appuyé contre la colonne de la tireuse à bière. Il met de côté la chair dans une assiette et jette les carapaces au sol. À l'autre bout, un groupe de jeunes filles, en uniforme bleu et bas noirs, paraissent s'en donner à cœur joie entre bière et éclats de rire. À la télévision, la présentatrice du matin s'en prend au cholestérol chez l'enfant. Le fils de Mariano remercie Dieu que cette femme n'ait pas été de service lorsqu'il était enfant, s'il a réussi, c'est grâce à la demi-tablette de chocolat qu'il dévorait pour son goûter tous les après-midi.

— Vous aimez les corridas, chef?

C'est le serveur, la quarantaine, avec quelques cheveux blancs qui lui parsèment les tempes et l'air d'avoir été novillero. Il porte une chemise blanche sous son tablier et un noeud papillon noir. Il lui répond presque autant que le vermouth.

— Pression ou bouteille?

Il montre la tireuse, l'autre attrape une bouteille de Martinez La Cuesta. Le fils de Mariano se demande à quoi bon lui demander s'il préfère un coup de couteau ou être poignardé. Le garçon poursuit en lui demandant ce qu'il pense de Fandiño cet après-midi, à Las Ventas. Avant qu'il puisse lui répondre qu'il ne connaît pas ce Fandiño, il l'avertit déjà qu'il ne reste pas une seule place et, pour le lui confirmer, il lui montre le gars aux crevettes, qui a maintenant un portable collé à l'oreille. Il lui explique que ce monsieur a dû en acheter dix à la revente pour des clients japonais et qu'il les a payées trois cents euros chacune; lui a eu plus de chance, il a obtenu les deux dernières hier, grâce

à deux clients. Il fait une pause pour consulter l'horloge murale placée entre une tête de taureau et une paire d'affiches de corridas. Il ajoute qu'ils doivent les lui apporter, ils sont sur le point d'arriver. Le fils de Mariano répond qu'il n'y connaît pas grand-chose, lui c'est le football et les motos – à son âge, il a un peu honte d'avouer qu'il n'y connaît rien aux arts martiaux –. Le serveur répète le mot football avec dégoût et chasse l'air avec la main devant ses narines, comme pour éloigner quelque chose; quelque chose qui pourrait être le football, l'air ou la main, les trois à la fois ou peut-être une quatrième. Il conclut en disant que le football est un virus.

— Un virus?

— Un virus de la civilisation moderne, l'homme de la rue ne savait que faire de son temps et de son argent et il posa le problème à l'État, qui lui donna la solution avec le football, la télévision et la loterie nationale.

— Et les toros?

— La tauromachie est antérieure à l'argent et à l'État, aussi vieille que le commun des mortels et depuis toujours; c'est ce que l'on appelle une tradition. Il marque une pause pour reprendre son souffle, comme pour gonfler une montgolfière ou comme si ce qu'il pensait dire ensuite allait être important: Et les traditions, elles peuvent être plus ou moins bonnes, mais c'est tout ce que nous possédons.

— Ce que vous me dites paraît cohérent.

— Qu'est-ce que vous croyez, je peux être un fan mais pas un irresponsable. À tout hasard, vous ne seriez pas antitaurin?

— Certainement pas.

— C'est ce qu'il me semblait, répond le serveur.

Et il place sur le bar un verre avec de la glace et commence à servir le vermouth tout en hochant la tête. Il le fait de manière insistant, avec des mouvements brefs et rapides, il fait penser à ces chiens qu'on avait l'habitude de mettre sur la plage arrière des taxis dans les années soixante-dix; il lui manque juste les petits yeux de verre et les oreilles en feutre. Il rajoute que le combat entre le toro et l'homme est une liturgie, le duel ultime. Il l'a dit très sérieusement, très digne, comme si, plutôt que de parler à un client, il s'adressait à l'univers. Cette nouvelle théorie a également plu au fils de Mariano, comme pour la tradition, rien n'est à cent pour cent blanc ou noir, mais, pour le titiller un peu, il lui répond que c'est quasiment toujours le toro qui perd.

— Les deux perdent, intervient une voix étouffée dans son dos.

Antolin et Mariano viennent d'entrer, vêtus des costumes de couleur brune et des chapeaux. Antolin un panama et Mariano un borsalino camel avec un ruban plus sombre. Le serveur leur demande ce qu'ils vont prendre, c'est offert par la maison. Antolin commande un La Cuesta avec un trait d'eau de Seltz. Mariano aussi, mais le sien avec une goutte de gin. Le serveur s'enquiert de la marque. Mariano l'appelle par son prénom, Aquilino, et répond qu'il lui serve n'importe laquelle à condition qu'elle ne lui fasse pas un trou dans la gorge. Il se tourne vers les jeunes femmes, porte sa main droite au bord de son chapeau, et, en les saluant, demande qu'on leur serve une nouvelle tournée de ce qu'elles boivent. Les cinq sourient et lèvent leurs bières en réponse à ce grand-père aussi élégant et sympathique.

Pendant qu'il tire les demis, le serveur le présente à Mariano et Antolin, deux aficionados comme on n'en fait plus, deux messieurs qui lui ont obtenu les dernières places pour aller voir le maestro Fandiño. Mais surtout, deux amis, de ceux pour qui ça vaut la peine de tenir un bar ouvert quatorze heures par jour. Le fils de Mariano leur serre la main. S'ils ne se rappellent pas qu'ils l'ont vu il y a quinze minutes, comment leur rappeler ce qu'il s'est passé voilà plus de vingt ans. Mariano sort les deux billets et les offre à Aquilino, un toro noir vous y regarde sur un fond de couleur ocre, ce sont des premiers rangs à l'ombre.

Il est évident que ce n'est pas la première fois qu'ils fuguent, ils profitent du changement d'équipe, quand le personnel est réduit au minimum, pour sortir et prendre le vermouth, et le reste de la journée ils feignent la confusion. Comme toujours, les choses peuvent changer, en ce qui concerne son père, c'est une autre histoire. Pour ne pas être en reste, il demande à Antolin ce que perd le torero dans le duel. Nuançant ses paroles, comme s'il instruisait un jeune enfant, qui a du mal à comprendre du premier coup, celui-ci lui répond que l'ennemi le plus noble est le seul qui nous rend plus grands. Il a prononcé le mot ennemi de telle façon qu'il lui a laissé penser que, peut-être, toro et torero sont de vieux amis condamnés à se rencontrer encore et encore dans la cour d'un collège étrange. Ensuite, comme s'il pouvait lire dans ses pensées, il ajoute que dans l'arène, devant vingt-cinq mille témoins, il n'y a pas de place pour les traîtres et Fandiño va le démontrer cet après-midi, à Las Ventas.

Le fils de Mariano pense qu'il faut prendre sur soi, face à la verve déployée par ce grand-père bien coiffé, qui préfère le vermouth La Cuesta, avec un trait d'eau de Seltz à la purée de carottes. En vérité, son père a toujours eu le flair pour deux choses, et l'une d'elles était pour choisir ses amis.

— Comment ça, il n'y a plus de place? vocifère le gars de l'agence qui pose son téléphone sur le bar.

Le serveur demande ce qui se passe, l'autre montre le portable et dit que la Japonaise de l'autre jour, celle des dix places, en a besoin de quatre-vingts autres, elle a reçu un nouveau bus rempli de Japonais. Le fait est qu'il n'y en a plus dans toute la ville, ses deux revendeurs de confiance viennent de le confirmer.

Aquilino sourit, on lui a apporté à lui les deux dernières. Il les sort et les agite avec satisfaction, comme si c'était une liasse de billets de cinq cents, devant les narines de l'agent. L'autre lâche le mot « putain » et en un éclair les attrape, sort une des siennes et commence à les comparer par transparence. Il dit qu'elles paraissent bonnes. Aquilino rajoute qu'elles sont aussi moins chères, à deux cent cinquante euros chacune.

L'agent de voyages se plante devant Antolin et sourit. Ça ne lui va pas, il s'agit du même type de sourire qu'auraient un plombier, ou le président d'une nation, au moment d'annoncer que l'installation ne fonctionne pas. Il demande s'ils pourraient lui en trouver quatre-vingts autres à ce prix. Antolin souffle, comme si c'était son dernier, enlève son panama et le pose sur le bar. Il l'a fait avec précaution, presque avec affection, comme si la

vie qui maintenant était en jeu était celle du chapeau. Ça ne lui paraît pas facile, mais il va passer un appel pour confirmer. Aussitôt il s'entretient avec un certain Higinio. Il se bouche une oreille et dit au gars de l'agence qu'il en reste quelques-unes mais qu'elles reviennent plus cher, cinq cents euros. L'autre se prend la mâchoire avec la main, il s'agit de beaucoup d'argent.

— Quarante mille euros, résume Antolin ; c'est ce qu'il y a, ce sont des premiers rangs à l'ombre.

— Combien de temps cela prendrait pour les apporter ?

— En une demi-heure elles peuvent être ici.

— Dis-lui que nous le rappelons dans cinq minutes, je dois parler avec la Japonaise.

L'agent de voyages se retire du côté des toilettes pour passer l'appel. Le fils de Mariano le croise pour entrer dans celles des hommes. Dès qu'il l'a refermée, il colle son oreille sur le panneau de la porte. De ce qu'il peut entendre, les places vont revenir bien plus cher aux Japonais cette fois-ci, à six cents euros. Les magouilles d'un tel individu ne devraient pas lui importer, après tout, chacun fait comme il veut ou comme il peut. Ce qui ne lui plaît pas c'est la façon de dire les choses, il a la sensation que, avant de les lâcher, il enrobe ses paroles avec trop de salive et des papiers de couleur, comme des bonbons déjà sucés.

Quand il retourne au bar, Antolin explique à Mariano que le dénommé Higinio pourrait faire une ristourne à l'ami d'Aquilino. Son père s'excuse auprès des jeunes femmes, qui éclatent de rire à l'une de ses plaisanteries de ministre, et répond qu'il va composer le numéro et le lui passer ; les amis d'Aquilino sont ses amis.

Deux minutes après, tout est réglé, Higinio passera dans un moment avec les quatre-vingts places. Mariano tend la main à l'agent de voyages qui la lui serre avec enthousiasme, comme s'il avait de nouveau cinq ans et qu'une bicyclette l'attendait sous l'arbre de Noël. Il regarde sa montre et leur propose de commander une autre tournée et des crevettes, il doit aller retirer l'argent avant la fermeture de la banque.

Aquilino commence à tirer des bières et Antolin sort une nouvelle plaisanterie de ministre. Ou peut-être la même que celle que Mariano vient de raconter. Peu importe, tout le monde est prêt à rire. Tout réside dans la confiance que l'arnaqueur inspire en se présentant comme une personne vulnérable; quand nous sentons que quelqu'un nous fait confiance, le cerveau sécrète de l'ocytocine, ce qui a pour conséquence que nous offrons notre confiance en retour.

Le fils de Mariano termine rapidement son vermouth et demande l'addition. Aquilino lui fait un clin d'œil, son verre est inclus dans l'offre de l'agent de voyages. Il prend congé et sort dans la rue, il sait déjà ce qui va se passer: l'arnaque de San Isidro. Le pigeon a mordu à l'appât de la Japonaise et des dix premières places; d'ici vingt minutes il arrivera quelqu'un avec les quatre-vingts places en toc et le patron de l'agence avec trente-deux mille euros pour faire l'échange. La veille d'une bonne corrida, les billets sont prêts, il suffit de connaître tous les revendeurs et falsificateurs de Madrid, de se placer dans un bar avec une ambiance taurine et d'attendre. C'est du velours avec plus de soixante-dix ans et récemment opérés du cœur, en plus ils ont brodé. Son père a toujours eu de bonnes idées, comme la fois où il est parvenu à vendre un parc naturel

à un groupe d'investisseurs chinois. Malgré lui, peut-être que c'est lui le pigeon et la vie un escroc qui n'a pas arrêté de le duper une fois après l'autre. Qui sait ? La seule chose dont il est sûr c'est que les places d'Aquilino sont authentiques, à un bon aficionado, de ceux de toujours, de ceux qui t'invitent à prendre un vermouth avec une goutte d'un gin exceptionnel, de celui qui va directement au cœur sans passer par la gorge, son père ne la lui ferait pas. Antolin non plus. Dans l'arène, devant vingt-cinq mille témoins, il n'y a pas de place pour les traîtres. Celle qu'il aurait aimé connaître, c'est la Japonaise, l'autre chose pour laquelle son père a toujours eu du flair, c'était pour choisir ses amies.

Enfin, si quelqu'un mérite qu'on l'escroque, c'est bien un autre escroc, et le trafiquant de bonbons sucés occupe sûrement une bonne place au palmarès. Dès le premier instant il ne lui a pas plu, il lui rappelait trop ce type de personnes qui s'achètent une voiture de sport et payent seulement la première mensualité. Des gens qui restent toujours en marge du système financier, jusqu'au jour où ils rencontrent deux véritables vendeurs de voitures de sport.

Pendant qu'il traverse l'avenue, il ne peut arrêter de penser aux cinq cents kilomètres qu'il a parcourus pour rien, il était à moins d'un mètre de distance et il ne l'a même pas reconnu. Un voiturier crie quelque chose au sujet d'une voiture, il tourne la tête dans cette direction. La dernière chose qu'il voit, c'est le capot effilé d'une Peugeot.

La chirurgienne qui l'a opéré est une femme menue, avec les traits anguleux d'un oiseau, elle vient de partir escortée de sa troupe d'internes, tous vêtus de blanc, comme une famille de cygnes récemment sortis d'un conte. Ils ont parlé d'une platine de titane fixée à sa clavicule, d'une rate qu'on a dû mettre à la poubelle et d'un coma de trois semaines causé par ses lésions traumatiques. Ce qu'ils n'ont pas su lui dire, c'est ce qu'il faisait près d'un hôpital quand il a été renversé par une voiture. En vérité ils ne savent presque rien, y compris s'il parviendra un jour à retrouver la mémoire.

La porte s'ouvre à nouveau, c'est une infirmière, elle lui demande comment il va. Il devrait lui répondre que cela n'a jamais été pire, mais il n'en a même pas envie. Elle contrôle le système de drainage et remet l'assistance respiratoire à sa place, sous ses narines. Elle lui dit que, d'ici deux jours, il pourra commencer un régime solide, une purée de carottes qui est excellente. Elle continue à passer en revue les écrans, les lignes jaunes s'entrecroisent sur un fond du même bleu ciel que ses sabots. Elle termine le relevé, le met dans un dossier et le laisse accroché au lit. Elle part en laissant une trace de parfum lavande, accompagnée du cliquetis de ses sabots sur le carrelage.

Cinq minutes plus tard la porte s'ouvre à nouveau, un homme traverse la chambre à petits pas et s'arrête contre le lit. Il ne ressemble pas à un médecin, il a plus de soixante-dix ans et ne porte même pas la bonne vieille blouse blanche. Il est vêtu d'un costume de couleur brune et vient d'ôter un chapeau borsalino camel avec un ruban plus sombre. De la poche de poitrine, comme un oïillet de couleur ocre,

dépassent deux morceaux de papier. Il reste silencieux, à l'observer. Peut-être fait-il partie du service informatique et voudrait-il lui faire passer le Test de Turing spécial pour les demeurés. Mais non, ce qu'il fait, c'est de lui dire qu'il regrette beaucoup tout ce qui s'est passé depuis des années. Et aussi ce qui s'est passé trois semaines plus tôt. Il l'avait reconnu dès le début, dans la chambre, mais il ne voulait pas que sa présence foute le plan par terre, le pigeon devait sortir l'argent liquide avant la fermeture des banques.

Il ne sait pas de quoi diable parle ce pauvre vieux, ni même de quel oiseau il parle. Il devrait lui dire qu'après l'accident tous ses souvenirs ont disparu, mais il ne le fait pas et le vieux continue sur sa lancée. Il sort un des bouts de papier de sa poche et le lui offre, c'est une place pour les arènes de Las Ventas, un premier rang à l'ombre, à sept heures du soir, dans dix jours. Il ajoute qu'ils iront ensemble et, après le grand duel, ils pourront aller dans une brasserie et s'asseoir pour parler de toutes ces choses dont ils n'ont jamais parlé avant. Le fils de Mariano hausse les épaules, d'un recouin de son cerveau il vient de lui parvenir une sensation de familiarité, de connaître ce petit vieux de quelque part. Il est possible qu'il s'agisse seulement d'un « déjà-vu », de fragments d'un film, d'un roman ou d'un rêve. De la façon fantasque dont nous remplissons nos mémoires. Si ce n'était la différence d'âge, il dirait qu'ils ont joué ensemble à un certain moment. À un certain moment et à un certain endroit. Peut-être dans la cour d'une étrange école.

SÉBASTIEN AMBIT est né à Nogaro dans le Gers en 1968. Après des études d'histoire et des voyages aux quatre coins du monde, il devient professeur d'histoire et géographie en 1996. Depuis, il a enseigné à Toulouse, en ZEP, à l'IUFM et à Madagascar, avant de devenir en 2019 chef d'établissement au lycée de Drancy en Seine-Saint-Denis. Parallèlement à sa carrière dans l'Éducation nationale, il a été pigiste pour *La Dépêche du Midi* et pour *Tana Planet* à Antananarivo. Rédacteur de deux revues didactiques pour le réseau *Canopé* sur la Grande Guerre, il est aussi un chroniqueur régulier sur le site littéraire *Reflets du temps* sous le pseudonyme de Lilou, où il écrit sur la politique, les arts, la gastronomie, la culture, les sports, les sociétés, les voyages et bien sûr la tauromachie.

Un dernier toro à Paris

SÉBASTIEN AMBIT

Un jour, je serai totalement et absolument vieux jusqu'aux tremblements qui font se gausser les pièces de mon porte-monnaie. Mais il se pourrait bien que je sois, ce soir-là aussi, complètement millionnaire à en réveillonner tout seul assis sur un banc de l'avenue Kléber avec des cacahuètes et du caviar arrosé d'un Criots-Bâtard-Montrachet 1949. Il est acquis depuis Verlaine que l'homme descend du songe. Et à ce paradoxe d'écrivain, je serais presque tenté d'ajouter qu'accélérant son pas vers l'inconnu du grand âge, l'homme allume aussi ses confessions face à tous les rêves qu'il n'a pas encore fécondés. Me rappelant avec acuité heureuse ce millésime accompagné des rêveries d'un promeneur solitaire, je me dis que ce n'est pas loin d'ici, dans le square Viviani qui tendrement tête la Seine face à Notre-Dame, que fut débarqué ce toro beige de six cent vingt-huit kilos et qui avait été refusé par un torero anxieux à Aranjuez le mois d'avant pour cause d'horoscope défavorable.

Je suis tombé dans la décadence avec l'âge et je dois avouer que j'en ai découvert les profondeurs avec les gaucheries gaffeuses d'un enfant arrivé sur le tard. Pour les toros, ce n'est pas pareil ayant toujours préféré l'air du temps à celui des déliés plein de paradoxes. Faut quand même préciser que dans la famille, on garde les *chiqueros* de Notre-Dame depuis que l'immense Juan Belmonte posa sa *montera* et ses épées à Paris afin d'inaugurer les ferias capitales en 1920. Dans ce temps béni que mon grand-père avait élevé au rang suprême du rendez-vous entre les rois mages et les habits de lumières, Belmonte débarqua à Paris avec Joselito et El Gallo! Rien que ça! La France sortait de la Grande Guerre en donnant malgré tout l'impression que dans le même temps elle entrait aussi en pénitence avec sa marée de larmes. C'est à ce moment-là que le club des hydrophobes de Paris prit pour prétexte l'exposition sur la Méditerranée moderne au Grand Palais pour épouser la cause taurine d'Andalousie qui habillerait mieux son propos. *Les Lumières des arènes pour la ville lumière!* C'est ce qui était écrit en rouge vif sur fond jaune sur les affiches recouvrant les longues palissades installées à la hâte tout autour du vieil amphithéâtre romain qu'un coup de pioche rieur avait déterré en 1869!

Mais voilà, une feria, comment ça s'organise? Mon grand-père n'en savait foutre rien mais son bilinguisme paternel lui allumait tous les rayons du soleil, surtout ceux du « sachant » balayant les « bafouilleux » aux trente-cinq idées surréalistes par seconde:

— Il faut faire ce qui fonctionne en Espagne, pérora-t-il devant une assemblée aux yeux tout ronds, des toros, des

toréadors, des arènes, Carmen en robe rouge et une fête suffocante de joie avec Bizet qui libère les foules.

D'un coup d'espagnol qui fit racler sa gorge plus que de coutume au-dessous d'un menton de fière allure, il emporta l'assemblée à la cause ibérique et lui éclaira la certitude que son avenir serait *taurophile*, sur les bords de Seine et qu'en plus il serait heureux.

— Vous êtes notre homme. Nous vous donnons six mois pour monter le spectacle espagnol avec toutes les portes que nous vous ouvrirons !

Fermez le ban ! Mon grand-père s'enfuit de l'assemblée avec la myrrhe, l'encens et la rate au court-bouillon, tout en se demandant quel diable l'avait poussé à juste parler plus fort que les autres et surtout en espagnol. Mais par orgueil et par envie de construire de son âme généreuse quelque chose qui n'avait pas d'équivalent et pour lequel *toutes les portes seraient ouvertes*, il se mit devant sa feuille et écrivit en majuscule : FERIA DE PARIS, PROGRAMME !

La suite se passe de détails. Il fit jouer toutes les relations de sa diaspora ibère pour trouver les toreros impatients de venir en découdre à Paris avec des toros tout propres et tout prêts aussi. Il fit monter illico presto dans les arènes de Lutèce des mètres de gradins en bois et usa même de ses nouveaux pouvoirs afin que des affiches très Art déco tendance embrumée de Toulouse Lautrec aiguissent la curiosité de deux spectacles taurins en plein cœur de la ville. Mon grand-père fut même propulsé gardien des clés des arènes et des *chiqueros* parce que dans une ultime question pour laquelle il n'avait aucune réponse n'y ayant

pas du tout pensé, il répondit le cœur serré et à bout de souffle que les toros arriveraient « par bateau en remontant la Seine sous les clameurs des ponts suspendus gorgés de sourires. Ils seront débarqués devant Notre-Dame au petit matin parce que le plus court chemin qui les mènera dans les arènes sera la longue ligne droite formée par la rue Frédérique Sauton et la rue Monge et que les huit cents mètres ainsi parcourus ressembleront à la furie de *l'encierro* de Pampelune! Ça fera participer tout le monde et les restaurants de Saint-Michel se rempliront d'un peuple en fête! »

— C'est énooooorme! Vous qui parlez la langue des toros, vous en deviendrez l'ange gardien car vous êtes le géniteur du plus grand spectacle qu'on n'ait jamais offert à Paris! Bravo, quel travail, quel émerveillement à voir!

C'est ainsi que ma famille devint l'exaltation chaque année renouvelée de la plus grande feria du monde. Elle prit les clés des arènes dont la propriété se joua un soir de fatigue sur un coup de langue trop pendue et jamais elle ne les rendit par amour de ce hasard qui toujours fait si bien les choses. Depuis un siècle, c'est tous les miens qui sont tombés dans le *ruedo tauromaristocratique* où c'est au Bourgogne qu'on célèbre l'entrée en piste du cinquième toro de chaque corrida. Paris est devenue la plus intense fiesta qui soit: des toros de toutes sortes, des vins éternels qui coulent sur huit cents mètres de long jusqu'aux arènes, Bizet élevé au rang de pop star permanente et un *chiquero* avalant de temps à autre du caviar à la cuillère sur un banc d'une des plus prestigieuses avenues du monde en

préparant sa prochaine édition, bouleversé de ce que sa ville peut lui procurer dans tous les domaines surtout s'ils sont impossibles.

Accoudé à la barrière, j'attends la sortie du dernier toro à Paris en prenant l'air du siècle. Regardant le toril s'ouvrir sur ce Victorino Martin, je me dis que j'espère autant de sa noblesse que je me délecte de cette si fine histoire avec tous ses bonheurs à ne jamais s'endormir.

Le Cycle des légendes tauromaristocratiques parisiennes rapporte que les chevaliers de la Table ronde, avant de partir aux croisades, se rassemblaient dans la crypte de la Sainte-Chapelle pour s'imposer des épreuves de bien-séance: discuter du choix du destrier et des couleurs de l'oriflamme de la tente d'apparat, décider de l'intensité des breuvages magiques. Chaque année depuis cent ans, c'est la même chose pour la veille du premier jour de la feria capitale: un conclave secret taurin se réunit afin d'arbitrer les quelques traverses inconnues qui ne manqueront pas de se présenter les jours suivants. D'ailleurs, il n'est jamais rien sorti de concret de ces bibliques rendez-vous sauf le sempiternel « tout est sous contrôle » qui depuis 1920 ouvre tous les *encierros* de la feria.

Le lieu des agapes préparatoires est pour le moins évolutif et dans ce siècle d'histoires légendaires, le Graal ne s'est jamais trouvé deux fois au même endroit. Je coche toutefois l'exceptionnel millésime 1936, en plein Front populaire, où la divine assemblée trouva le calme de la pensée constructive dans les caves du Sénat. Elle s'y trouva tellement à son aise qu'elle n'en sortit que deux *encierros*

plus tard sans trop savoir si Léon Blum était toujours à Matignon ou s'il était au cartel du soir! Je note aussi le consistoire de 1981 qui se déroula dans un hôtel particulier de la rue du Faubourg Saint-Honoré et qui dura exactement dix-sept minutes! Il est vrai qu'en même temps se déroulait de l'autre côté de la rue la passation des pouvoirs entre un président fraîchement élu et un autre fraîchement essoré par les urnes. L'harmonie de la cavalerie républicaine avec celle des chevaux de la *fiesta brava* drapés par un Yves Saint-Laurent en grande forme chevaline ne tint pas le choc! La force reprit ses droits et les bienheureux furent reconduits *manu militari* hors de la rive droite. Encadré par les CRS, mon père traversa le pont Saint-Michel sur sa monture arc-en-ciel prolongée d'une traîne de soie d'Iran de quatre mètres. L'entrée au *chiquero* de Notre-Dame au milieu d'un paysage fabriqué par les mains d'un antiquaire de mèche avec le bonheur fut inoubliable et Napoléon parcourant les quais de Seine au matin de son sacre ne fit pas meilleur effet!

Le troupeau de taureaux du lendemain matin, lâché à huit heures pétantes après que la foule eut scandé « tout est sous contrôle », mit quatorze minutes pour un parcours qui n'aurait dû lui en prendre que trois. Dans l'histoire des ferias de Paris, cette course est restée mythique sous son surnom « d'encierro des Tibétains ». En effet, au bout de quatre-vingts secondes exactement, des toros quittèrent le troupeau pour s'engager à rebours vers un magasin qui n'avait pas été assez bien protégé. Le scandale fut aussi immense que complète fut la destruction d'une quincaillerie. Encierro politique? Protestation avec

préméditation? Magie des rues de Paris? On ne connaît jamais tous les ressorts géopolitiques du carrefour de la rue Monge avec le boulevard Saint-Germain. Toujours est-il qu'un groupe de bonzes tibétains y avaient planté leur objection en attendant le passage de la folie furieuse du troupeau d'*Alcurrucén* et de ses milliers de suiveurs. Les images retransmises en direct montrent ensuite clairement quatre cornus de six cents kilos poursuivant jusque dans le magasin les honorables fuyards en *kesa* orange. La quincaillière, une grosse matrone hors d'âge tout en muscles et aux mains en forme de battoirs, ne put rien faire ni sauver quoi que ce soit. Et c'est depuis leur refuge dans le faux plafond que les secours rendirent la liberté à ces hommes de paix à moitié nus et complètement terrorisés ainsi qu'à Madame, retrouvée derrière une machine à laver industrielle et à qui mon père offrit un abonnement à vie aux arènes. L'histoire devint rapidement politique et l'incident diplomatique ne fut pas loin de devenir gravissime d'autant que le soir même dans les arènes, c'est El Cordobès, certes sur la fin mais toujours pénible dans ses humeurs, qui officiait sur le ruedo. C'est en orange qu'il choisit d'affronter ses deux touristes de plus de six cents kilos revenus le matin de la quinzaine de la casserole. Le résultat fut implacable: quatre oreilles et deux queues avec un triomphe majuscule sur les gradins répondant à une officielle protestation de Pékin qui atterrit sur le bureau du nouveau président qui en guise d'entrée sur la scène internationale n'en demandait pas tant. Une statue commémore toujours l'événement sur le parvis des arènes et c'est devenu un lieu où le monde de la tauromachie aime

à se dire que le 22 mai 1981, des toros furieux d'*Alcurrucén* firent vaciller le pouvoir de Pékin sous le chiffon orange de la révolution silencieuse du boulevard Saint-Germain... Dans mes annales, il est certain que 1981 est une pierre éclatante qui dépassa dans la mémoire le premier encierro de la feria de Mai 68. La révolution étudiante avait en effet poussé sa corne jusqu'au Quartier latin en enfonçant de guerre lasse la tradition. Les arènes furent occupées tout le mois de mai pour laisser la place à des meetings politiques. Bien pire encore, mon père dut se résigner à annuler la totalité des corridas prévues! Les *encierros* suivirent la *vox populi* rageuse malgré la présence des Rolling Stones et de Janis Joplin qui avaient promis d'être clairs à huit heures « pour courir » tous les matins de la feria! C'est ici le plus grand soupir du gardien des *chiqueros* que de n'avoir pu guider la feria du drapeau rouge et noir au son de *Paint it Black*.

À continuer de regarder ce dernier toro à Paris, je poursuis mon pèlerinage intime dans mes ferias majuscules. Je me refais tout le parcours et me reviennent à la queue leu leu tous ces encierros desquels ma famille pourrait extraire des kilomètres de frayeurs et de fêtes mythologiques sur son parcours de huit cent quatre-vingt-neuf mètres. Mon encierro d'amour, c'est le chiquero du quai de Montebello que Notre-Dame regarde en amuse-bouche! Mon père racontait même que c'était parce que l'histoire pose toujours son regard sur les destins les plus nobles et que Paris est l'Histoire que mon grand-père avait choisi ce lieu. Comment ne pas lui reconnaître que dans les histoires

taurines, il se peut que ce soit vrai tellement on en raconte de choses! Passé cette fable familiale, c'est huit heures qui sonnent à la pendule tauromaristocratique et il est temps d'oublier le double café noir/croissants attrapé en vitesse aux Halles au milieu des poireaux, des carottes et des gigots sous la mère. J'entends enfin la foule hurler au pétard annonçant que les portes des chiqueros s'ouvrent sur le square Viviani. Toutes les fonctions de mon âme s'arrêtent en courant à perdre haleine sur les trottoirs tremblant de peur et de foule. Il n'existe aucune échappatoire dans ce tunnel à ciel ouvert où les rues adjacentes sont bloquées par de solides et hautes planches en chêne de Fontainebleau. À des milliers d'expressions de terreur de là, s'ouvre l'enfilade rue Lagrange et rue Frédérique Sauton où la vitesse du grand troupeau de Paris est hallucinante. Au croisement du boulevard Saint-Germain, on fonce par la rue Monge et ses sept mètres de large pour la dernière ligne droite afin d'atteindre la rue de Navarre et enfin le porche d'entrée des vieilles arènes romaines où les chiqueros attendent les toros du soir. Les bistrots ont fermé leurs portes pour un quart d'heure de ménage express. Sitôt le troupeau passé, ils ouvriront de nouveau le voile de fête sur Paris qui s'éveille de nouveau avec autant de forces que je me dis que ce dernier toro à Paris est triste à en mourir.

C'est ainsi et c'est immuable depuis 1920. Le nombre de spectacles comme la qualité aussi, ont beaucoup varié dans le siècle. Une chose est certaine en revanche, c'est que les ferias de Paris sont devenues le rendez-vous incontournable du printemps nouveau du monde. Coincées entre les *Fallas de Valence* et la *San Isidro de Madrid*, on

dit depuis les immenses triomphes de Belmonte dans les années trente puis d'Ordóñez dans les sixties, réincarnés par la folie créative de José Tomás des années 2000, que toujours pour réussir la saison, on ne doit pas trébucher aux ferias de Paris. Une seule exception dans la tradition taurine ininterrompue d'un siècle: il n'y eut pas de fêtes entre 1940 et 1946. Après la guerre, il y eut malgré tout un torero allemand qui se présenta au cartel de l'année 1953 pour toréer et peut-être aussi faire pardonner son patronyme: El Berlinés! Mais il n'entraîna que lui-même par manque de talent plutôt que par sa manière assez curieuse d'appeler dans la langue de Goethe ses toros qui jamais n'obéirent. Les toros ne parlent-ils pas l'allemand? C'est là un thème qui chaque année trouve ses adeptes dans les nuits taurines de la capitale comme beaucoup d'autres cherchant à dire non pas ce qui existe mais plutôt ce qui aurait dû exister! Dans cette veine, Hemingway a toujours trôné en excellente place dans les illusions des souvenirs. Comment en effet lui pardonner ses absences dans les ferias de Paris? Comment expliquer que Papa jamais ne coucha une ligne dans *Paris est une fête* pourtant écrit en 1928, et qu'il préféra toute sa vie célébrer la tauromachie avec l'Espagne. Pour lui, et c'est bien là le cœur des schismes et des baffes, Paris était la capitale du monde! Mais son monde taurin s'arrêtant définitivement aux Pyrénées, le divorce entre lui et les toristocrates de la Seine ne pouvait que se consommer très tôt. « Hemingway, est mon plus grand regret » soupira mon grand-père jusqu'à son dernier souffle.

Comment ne pas lui donner raison suis-je obligé de me dire en regardant ce dernier toro à Paris entrer et ressortir avec

devoir dans la muleta de ce soir de dernier coucher de soleil toriste?

Paris capitale des plus fabuleuses histoires de la tauro-machie du vingtième siècle... Qui se souvient en effet de Rafael de Paula errant dans le Louvre vingt minutes avant le *paseo* en habit de lumières à la recherche de la *Nativité de la Vierge*, la plus célèbre peinture de Bartolomé Esteban Murillo. Il précisa au commissaire venu le chercher à la hâte qu'il avait rencontré dans sa sieste le peintre de 1661 lui ordonnant d'aller se recueillir sur-le-champ devant le tableau. Arrivé aux arènes dans le panier à salade, il fut un peu plus que conspué par la foule aux bras vengeurs. Vexé qu'on méprise sa vision, il en refusa de toréer ses deux *Jandilla* et c'est dans la talanquère, stoïque comme un maréchal d'Empire au soir de trépas qu'il reçut les quolibets, les menaces, les chaussures et les tomates par cageots entiers. Le lendemain, il avait doublé ses contrats au grand désespoir de tous, la foule lui apporta la reproduction du fameux tableau que la presse parisienne avait imprimée dans toutes ses éditions. Son récital, méfiant dès la première vérone, se libéra par la suite pour atteindre ce que d'aucuns disent avoir été la rencontre entre Mozart et le chacun pour soi. Avant même le début de chaque faena, le public debout et exultant de bonheur, demandait la grâce du taureau et à ce qu'on érige une statue de Paula sur le parvis des arènes.

À Paris, tout est possible, surtout quand ça n'existe pas à l'image de ce torero absolument fantasque qui se faisait appeler « Federico II ». Son amour pour la chose

taurine ne faisait aucun doute ni même son talent. Sa carrière s'interrompit pourtant un soir de mai 1949 en plein Paris alors qu'il venait de couper deux oreilles et une queue à Eugenio, un toro beige de six cent vingt-huit kilos d'Atanasio Fernandez... Après un premier *tercio* honnête, les picadors firent leur boulot sans trop s'engager. Les banderilles ne firent guère parler d'elles. Et la *faena* commença de la manière la plus morne possible avec une série presque lamentable de *derechazos*. Puis le miracle se fit entendre par un si bémol mineur annonçant dans une stupeur d'hébétude que le maestro avait décidé de toréer avec... la septième valse de Chopin interprétée par Claudio Arrau en récital le soir même aux arènes. Un piano était installé et tout le monde avait cru que c'était pour le concert du soir. Mais non, c'était pour Federico II! La magie s'installa mariant le romantisme le plus classique à la construction de la faena la plus baroque de l'histoire des toros. Ça montait et ça descendait sur le clavier, Federico répondait en passant de droite à gauche puis plein cadre avant de danser de ses pas lents dans le berceau des cornes en inscrivant sur le sable des cercles hallucinants. Ça se calmait dans les aigus d'Arrau et puis ça rythmait la vie qui s'en va dans les graves de Chopin, Federico offrait alors son cœur au mufle et son âme chevrotante à la foule conquise par ce poignet bouleversant de transparence. Eugenio lui-même semblait jouer de son galop pour épouser sublimement sa rencontre divine avec Chopin et ses interprètes. Personne ne voulait en finir à l'écoute du premier avis qui sonna aussi la marche lente vers l'au-delà. Une *Nocturne* pour initiés de la lenteur, Arrau

envoya la vingt et unième en do mineur. On eut dit dès la première mesure qu'elle fut composée pour cette corrida et ce moment où le temps suspend davantage que son vol. C'est comme si on comprenait qu'à chaque note, chacun s'en irait vers son destin et n'en reviendrait jamais. Sur les derniers arpèges offerts par un Claudio Arrau rencontrant un Chopin des heures éternelles accompagné d'un toro beige andalou, Federico marqua le pas et regarda pour une dernière fois de son vivant Eugenio. Les ultimes notes s'en allèrent sur un sublime sol mineur qui s'étala sur le sable à l'instant même où, *a recibir*, le taureau mit tout Paris dans ses sabots. Le triomphe ne fut ni majuscule ni majeur. Il fut autre chose qui n'existe que dans les rêves qui ont la force de compter parmi les jours les plus brûlants... Un toro et des hommes, un toro et l'amour, le toro éternel, les unes du monde entier crépitèrent avec les notes de Chopin jouées sur un toro de six cent vingt-huit kilos. Le soir même, Federico déposa une oreille sur la tombe renfermant le pianiste depuis un siècle au Père-Lachaise. En se coupant *la coleta* devant le tombeau, il prit aussi la décision de quitter les *ruedos* pour toujours. On raconte que des années plus tard, il a ouvert un bar taurin dans une rue passante de Varsovie. Il paraît même que sur les murs jaunis de nicotine, trônent des dizaines de partitions de piano alternant avec des affiches de corridas, un faux Delacroix et quelques photos où Federico II pleure un toro habillé de lumières dans les bras d'un pianiste poète...

Les toreros sont comme l'amour, ils ne partent jamais complètement. Maintenant que j'ai repris la lignée

familiale de chiquero de Paris, je meurs d'angoisse à la dernière corrida. Plus exactement à son dernier toro. Je sais pourtant que la nuit sera longue à devenir demain. Mais j'ai toujours du mal à imaginer la suite même si je sais que je verrai parfois l'aurore sur mon banc de l'avenue Kléber avec un Criots-Bâtard-Montrachet 1949, le millésime d'Eugenio. Cette terreur de la page blanche s'inscrit dans mon ouvrage biblique et se traduit toujours par mon cœur qui se consume au dernier toro de la dernière corrida de la feria. *Faudra être à la hauteur* me dis-je en regardant les passes de ce sixième toro qui va mourir. Je me demande finalement si je ne cache pas dans ma peur le souvenir lointain de la main de ma mère qui serrait la mienne aux mêmes instants et qui maintenant l'a pour toujours lâchée. Je ne sais à quoi elle pensait exactement. Mais pour moi, ce dernier toro était le signe que la fête allait très vite s'éteindre pour une année entière et que ce serait à l'école qu'il me faudrait décrocher toutes les lunes et tous les triomphes d'une vie normale qui par son silence et ses obligations ne m'intéresserait pas. Il était mortel comme la valse du temps qui passe chaque année et qui pour certains ne s'appelle que désespérance. Ce spleen m'envahit un quart d'heure chaque année et ne fait que me répéter et répéter: *encore un tour s'il te plaît...* J'aime savoir qu'une fois par an, ce toro m'attend pour me parler comme on chuchote à ses confidences.

Né à Cognac en 1981, THOMAS POUSSARD a travaillé pendant plusieurs années comme journaliste, dans les quotidiens *Charente Libre* et *Sud-Ouest*, avant de s'expatrier au Chili, où il vit depuis 2006. Après avoir passé un an à apprendre l'espagnol et à découvrir le pays, il a été guide francophone à Valparaiso, jusqu'à créer une petite agence de voyages locale. Reconverti dans l'écriture depuis le début de la pandémie en tant que prête-plume et biographe, Thomas se définit aujourd'hui comme un écrivain baroudeur, qui s'inspire de ses voyages pour écrire des histoires mêlant réalité et fiction.

Les Oreilles et le cœur

THOMAS POUSSARD

Les trompettes d'*Aïda* retentissent, resplendissantes. La marche triomphante fait vibrer les murs du théâtre de Mont-de-Marsan. Un dernier coup de baguette. Silence. Le chef d'orchestre maintient la baguette en l'air, faisant durer le plaisir... et finit par se retourner sous une salve d'applaudissements nourris.

À peine les clappements de mains achevés, les musiciens s'affairent déjà à tout ranger: le concert a été couronné de succès, mais il faut reprendre la route dès ce soir.

165

Un petit bonhomme rougeaud se fraie un chemin entre instruments et instrumentistes. Il chancelle presque en tirant sur la queue-de-pie du chef d'orchestre, alors en pleine interview avec la presse locale:

— Monsieur le directeur, ne partez pas, ne partez pas!

Sa course à obstacles au milieu des coulisses, ajoutée à une excitation certaine, empêchent l'intrus de contrôler son souffle – suscitant le mépris des trompettistes qui assistent à la scène :

— Nous avons besoin... de toute urgence... d'un orchestre pour demain... C'est pour les Ferias de Dax qui commencent demain... Deux membres de l'orchestre officiel viennent d'être détectés... positifs au Covid, et tous les musiciens sont cas contacts : personne ne peut jouer.

— Ah, c'est embêtant ça...

— Très ! L'orchestre a une place importante... dans nos ferias, c'est une tradition des plus anciennes... Et on est un peu désespérés, là...

— J'aimerais bien pouvoir vous aider, mais nous avons un train à prendre... Nous devons jouer à Genève dans deux jours.

— Ne vous inquiétez pas pour ça, on s'en occupe.

Le petit homme a eu le temps de reprendre son souffle, se redresser et retrouver un certain aplomb :

— On se charge de changer vos billets, les réservations d'hôtel et tutti quanti : on mettra les moyens qu'il faut. Et ça vous fait un cachet en plus. S'il vous plaît, Monsieur le directeur, aidez-nous !

Le chef d'orchestre se retourne, trouvant le regard approuveur de ses musiciens.

— Hé bien, je pense que c'est d'accord.

— Ah, merveilleux ! Mon assistante va s'occuper tout de suite des détails logistiques – train, hôtels, tout ça...

Il s'interrompt soudain, pose un index moite sur sa bouche moustachue, l'air soucieux :

— Vous avez déjà joué à l'air libre ?
— Oui, au Théâtre antique d'Orange il y a deux ans...
— Parfait, parfait. Vous êtes habitués aux conditions en extérieur alors... Angela ! Angela ?

Il gesticule en direction de son assistante, restée en retrait :

— Angela ! Voyez tout de suite avec Monsieur le directeur pour leur trouver un hôtel, échanger leurs billets de train, etc.

Demi-tour sec sur ses talons, et sur un ton cérémonieux qui frise le ridicule :

— Monsieur le directeur, au nom de la ville de Dax, le directeur artistique que je suis vous remercie de tout cœur. Je vous retrouve demain matin dans l'arène. Dix heures, ça vous va ? Oui ? Non ? Bon, bon, bon, je vous laisse voir les détails avec Angela.

Nouveau virage à cent quatre-vingts degrés avant que le chef d'orchestre n'ait eu le temps d'esquisser une ébauche de début de réponse, et voilà le petit homme reparti d'un pas *allegretto sostenuto*.

C'est sur un registre nettement plus *moderato* que le chef d'orchestre découvre, le lendemain matin, le théâtre de leur concert impromptu. À ses côtés, le petit homme rougeaud est toujours aussi bouillonnant, lui :

— Bon, je vous explique: il faut jouer dans le style fanfare, et la tradition veut que ce soit plutôt de la musique d'inspiration espagnole, enjouée ou tordante d'émotions, avec de la chaleur humaine, *olé!* Vous voyez?

Le chef d'orchestre écoute d'une oreille plus que distraite les indications du directeur artistique. Son attention est ailleurs: il a beau regarder autour de lui, il ne comprend pas bien où l'on veut qu'ils jouent ce soir. Aucune scène, aucun podium n'a été installé dans l'arène; pas de coulisse pour accueillir les musiciens et leurs instruments... Il fait inconsciemment rouler sa baguette entre les doigts, signe d'une certaine nervosité chez lui. Une petite tape sur l'épaule le rappelle à l'ordre.

— Monsieur le directeur? La musique espagnole, vous avez ça dans votre répertoire?

— Oui, bien sûr: Le *Concerto* d'Aranjuez, quelques pièces d'Albeniz, Villalobos, Granados... Mais...

— Parfait, parfait, parfait! s'enthousiasme l'autre qui ne semble pas vraiment savoir de quoi et de qui on lui parle. Ça ira très bien.

— Mais ça fait longtemps qu'on ne les a pas joués, il faudrait qu'on répète...

— Mais non, vous êtes des pros, je vous fais confiance. De toute façon, vous n'aurez pas un public de mélomanes. Le tout, c'est que vous accompagniez l'action, ce qui se passe dans l'arène, et ça ira très bien.

— Accompagner quoi?... Dans la quoi?

— Dans l'arène! Pour la corrida!

La baguette se fige, pointée vers le ciel qui semble être tombé sur la tête du pauvre chef d'orchestre.

— Vous voulez dire que vous nous avez suppliés de rester, nous, un orchestre symphonique de répertoire classique, pour animer la course de taureaux???

— Non, pas la course de taureaux! La corrida, c'est pas la même chose! Je sais que c'est tout nouveau pour vous, mais vous ferez ça très bien, j'en suis persuadé. Tenez, vous serez là, dans le box, tout près de l'action.

Il parcourt en un éclair angoissé les rustiques bancs en bois de l'étroit box que l'on vient de lui attribuer, à lui et sa formation symphonique. La baguette libre de manière incontrôlée dans la main du chef d'orchestre, qui ne peut s'empêcher de râler sa salive. Il est trop tard pour se défiler. On compte trop sur eux.

**

La première *faena* ne séduit pas le public. On entend distinctement les gens tousser d'un bout à l'autre de l'arène. Les véroniques ne soulèvent pas les spectateurs, les *mariposas* battent de l'aile. Les membres de l'orchestre sont plongés dans une torpeur indicible: ils n'en reviennent pas de ce qui se déroule sous leurs yeux non-initiés. Le silence dure. Sensation de malaise pesant sur l'arène. Le directeur artistique n'en peut plus:

— Mais qu'est-ce que vous foutez? Jouez! Jouez!

Le petit bonhomme aux yeux furibards n'a pas l'air de plaisanter. Il faut jouer. Le chef d'orchestre se lève de sa banquette avec un réflexe de polichinelle sur ressorts. Une intense lutte interne de quelques secondes se déroule à l'intérieur de sa boîte crânienne : d'un côté, sa sensibilité personnelle qui lui donne envie de lancer le *Dies Irae* du *Requiem* de Mozart ; de l'autre, sa conscience professionnelle qui lui recommande de choisir un morceau un peu plus neutre, histoire de ne pas se faire lyncher.

— Bon alors, vous attendez quoi ?

Le petit bonhomme excité bout comme une marmite. Le chef d'orchestre prend une décision improvisée. Le *Boléro*. Un choix prudent. Hélas ! le directeur artistique s'étouffe presque :

— Un seul instrument ? Vous plaisantez ou quoi ? Faites-moi souffler ces trompettes, là !

— Écoutez-moi tout le monde : on saute tout le premier quart d'heure. Les violons, le hautbois, les cuivres : vous entrez maintenant.

Pris de court, les musiciens obtempèrent. Les premières mesures sont cacophoniques. Le petit bonhomme excité est rouge comme un piment d'Espelette. Au bout d'une dizaine de secondes, le *Boléro* est à peu près sur les rails. Soulagement général.

— Stop ! Stop ! Arrêtez tout !

Le petit bonhomme excité gesticule avec véhémence, le visage aussi rouge qu'une *muleta*. Le *Boléro* s'achève en queue

de poisson, interrompu sans faire dans la demi-mesure. Le chef d'orchestre lève les bras en signe d'incompréhension :

— Ben qu'est-ce qui se passe maintenant ?

— Vous ne voyez pas que le torero s'est pris un coup ? Il faut faire silence, voir s'il est capable de continuer...

Ben non, il ne voit pas, le chef d'orchestre : il tourne le dos à l'action, faisant face à ses musiciens. Il fait volte-face vers le centre de l'arène. L'homme est à terre, se tenant les côtes d'une main. On entend distinctement le léger frou-frou des éventails des dames. Le taureau, de son côté, est allé chercher de l'ombre de l'autre côté de l'arène. Le torero profite de ce moment de répit pour se remettre lentement sur pied. Sans lever les yeux, il époussette son pantalon rose vif, ramasse son *capote* et relève soudain la tête en bombant le torse : le public exulte.

Le chef d'orchestre sent qu'un peu de musique serait la bienvenue. Une *Malagueña* enjouée lui semble de circonstance. Un coup d'œil sur la gauche le rassure : la cocotte-minute ambulante semble s'être calmée.

**

Serait-ce grâce à la qualité de l'interprétation, inhabituelle dans ces lieux ? Serait-ce un sursaut de la part du torero ? La confrontation entre l'homme et le taureau est soudain devenue passionnante. La musique d'Albeniz accompagne le ballet à mort. Le chef d'orchestre remarque du coin de l'œil que le rouge a pratiquement disparu des joues du petit homme énervé.

Tout semble enfin se dérouler pour le mieux quand d'un seul coup, la lame s'insère jusqu'à la garde dans les entrailles de l'animal. Le taureau flanche, s'écroule au sol. La foule se lève d'un bond et ovationne son torero.

Pris de court, les membres de l'orchestre ne savent pas sur quel pied danser. Le premier violon hésite à entamer le final du *Lac des cygnes*, au moment où l'oiseau meurt – mais c'est bien trop tragique pour l'ambiance de délire qui règne dans l'arène. « *Carmen?* » suggère une flûtiste. Va pour *Carmen*. Carmin, comme le visage du petit homme qui sue à grosses gouttes (l'effet cocotte-minute) :

- Ça va pas non, de jouer « l'air du Toréador » ici?
- Mais... C'est de circonstance, non?
- C'est de l'opérette, monsieur! De l'opérette!
- Ah non, c'est de l'opéra, ce n'est pas la même chose!
- Votre Bizet, là, il a écrit une vulgaire chansonnette d'amour au sujet d'un toréador. Rien à voir avec la beauté, le solennel de la corrida, Monsieur le directeur.
- Monsieur, je ne vous permets pas de comparer un chef-d'œuvre tel que *Carmen* à une vulgaire chansonnette!

Le ton est vite monté entre les deux hommes, si bien qu'autour d'eux le silence s'est fait. Le premier violon tousse du plus fort qu'il peut et roule des yeux à l'attention du chef d'orchestre qui s'interrompt. Leur joute verbale est semble-t-il plus passionnante aux yeux du public que celle qui vient de se terminer dans l'arène. Le torero les foudroie du regard : ils ont gâché son moment de gloire.

Cette fois, le visage du petit homme passe au cramoisi. Il cache tant bien que mal sa caboché sous son large chapeau, grommelle « Jouez ce que vous voulez, de toute façon ils n'y connaissent rien », et file noyer sa honte dans une pinte de liqueur anisée à l'abri des regards.

**

Débarrassé du bouillant directeur artistique, et sachant désormais à quoi s'attendre, le chef d'orchestre se sent plus libéré lors de la deuxième *faena*. Celle-ci semble être plus du goût du public qui se manifeste bruyamment: l'orchestre tente une pièce allègre d'Offenbach, apparemment bien accueillie.

Un peu plus tard, il ose même quelques morceaux enlevés de Strauss. Le public est surpris, mais finalement amusé de cet accompagnement inhabituel – n'en déplaise à la minorité de puristes, traditionalistes et autres grincheux.

Arrive finalement la dernière *faena*. Le taureau, énorme, est particulièrement agressif. Le torero lui répond avec un sang-froid et une audace sans pareils. Il manque à plusieurs reprises de se faire encorner, suscitant des murmures d'effroi dans le public. Le moment est intense, et le chef d'orchestre décide de l'accompagner avec la puissance dramatique du *Roméo et Juliette* de Prokofiev.

Puis vient le moment de la mise à mort. À ce stade, le torero sait qu'il a conquis l'arène. Il se tourne vers

l'orchestre, leur demande de faire silence. L'estocade est à la hauteur du reste: malgré un ultime coup de tête du brave taureau, la lame esquive museau et cornes pour se planter dans l'échine de l'animal jusqu'à la garde.

Le premier violon n'y tient plus et entame *La Mort du cygne* de Saint-Saëns. La magie opère alors dans l'arène: le torero, submergé par l'émotion après un face-à-face d'anthologie, s'agenouille auprès de l'animal et pose sa main sur son flanc, là où battait son cœur vaillant. Dans le public, les mouchoirs font leur apparition, les yeux s'embuent, les éventails se déploient devant les visages rougis. L'euphorie fait place au recueillement.

Mais ce n'est que de courte durée: à peine les derniers accords égrenés, un groupe d'hommes bien charpentés fait une entrée bruyante et remarquée par la grande porte. Juché sur leurs épaules, sans rien comprendre à ce qui lui arrive, le piteux directeur artistique promène un regard hagard sur l'arène. Quatre gaillards se séparent du groupe et s'approchent du box des musiciens. Sans crier gare, ils attrapent par les bras le chef d'orchestre et le hissent au côté du petit homme rougeaud. Puis c'est au tour du torero de les rejoindre sous les vivats de la foule. Et c'est sur cette triple portée en triomphe que s'achève cette corrida pas comme les autres, dont l'accompagnement musical n'aura été rien de moins que le point d'orgue, gagnant les deux oreilles... et le cœur.

Né à Biarritz, en 1955, JEAN-PIERRE LABORDE a été journaliste à Radio France, grand reporter pour France Inter et France Info et a aussi collaboré comme pigiste au journal *Le Monde*. Auteur avec Philippe Lagarde d'un livre témoignage chez Robert Laffont, en 1992, *Mon combat singulier contre le cancer*, il a participé à plusieurs ouvrages collectifs autour du cheval, notamment *Écuyers du Cadre Noir de Saumur* chez Flammarion. Réalisateur de documentaires, Jean-Pierre Laborde a tourné pour Equidia, Season, France 2, France 5, des films essentiellement à propos de la passion équestre. Son documentaire *Mon fils, le cheval* a reçu en 2005 le grand prix du festival international du film équestre Epona.

Silencio

JEAN-PIERRE LABORDE

Le couple attire les regards, dans les rues de Séville. Entre compassion et répulsion. On s'écarte pour les laisser passer, quelques-uns par égard à la démarche difficile, hasardeuse, beaucoup par crainte du malheur dont il porte les griffes, l'homme aux yeux vides, agrippé au bras du pantin désarticulé. L'un joue de tous ses sens pour lutter contre les ténèbres, l'autre s'est échappé de l'enfer. À deux, ils tentent d'amadouer la vie qui les a châtiés, la fortune de marcher droit accouplée à la fortune de voir. Leur inclination au silence les réunit. Un délice subtil pour l'un, une arme de défense pour l'autre.

José Benitez sera, cet après-midi dans les arènes, comme le mois dernier à Sanlucar, les yeux de Don Eusebio Alcaniz Romero. On est en pleine Feria d'avril.

De sa claudication désordonnée, José guide la marche impérieuse et aveugle de Don Eusebio vers l'hôtel Colon.

— Veux-tu noyer ton malheur dans ma vengeance?
demande Don Eusebio.

José comprend si peu le sens de la question qu'il n'y cherche même pas une réponse.

Les deux hommes se parlent rarement. En fait, pas du tout. Leur complicité récente n'en a pas besoin. Une connivence très intéressée de la part de Don Eusebio. Avec l'accélération de sa cécité, il s'est inquiété de savoir si ses autres sens s'aiguiseraient. Est-il nécessaire de voir pour vivre une corrida? L'ancien chef d'orchestre a toujours été persuadé que le face-à-face entre l'homme et le toro est affaire de sentiment plus qu'une appréciation objective et technique. Le jour de sa vengeance sera, malgré son regard au fond de l'abîme, un petit bonheur. Il y travaille, il teste. Par exemple, il doit parfaitement lire, comprendre les réactions de son cicéron de fortune. Jamais de phrase, le vieil homme lance des mots comme des flèches, et attend le retour de leur impact. Écouter le silence de José, sentir sous ses doigts le bras de son guide se raidir ou s'abaisser, deviner son humeur.

La confiance du maître est trop gratifiante pour José, pour que lui se risque à faire des phrases. La maladresse de ses mots compromettrait la confiance qui lui est témoignée, il a tant perdu en se cherchant une place dans le *mundillo*. Torero raté, dont le corps, chair lacérée, os brisés, est une encyclopédie de ce que les toros peuvent arracher à l'homme. Dans les arènes de Sanlucar, José a été rappelé à l'ordre. « Trop de phrases. » s'est énervé Don Eusebio. « Juste des mots. L'essentiel! » D'une voix

monocorde, le garçon a situé le torero à la sortie du *burladero*, annoncé qu'il changeait la muleta de main, l'a signalé près de la talanquère. Il a précisé que le toro se retournait vite. « Non ! Je l'entends ça... au bruit des sabots ! »

Le couple improbable s'est formé il y a deux mois, chez Balbino, le bar au cœur de Sanlucar de Barrameda. L'aristocrate, chef d'orchestre privé de baguette, et le miséreux, torero supplicié. Don Eusebio Alcaniz Romero, vêtu de son éternel costume bleu marine, chemise blanche, cravate bleue, avait descendu pas à pas les ruelles depuis le quartier du château, à la faible lueur qui filtrait à travers ses yeux chaque jour plus assombris. Le miséreux, José Benitez, fringué dans un maillot de football floqué « Messi », sur un pantalon de survêtement noir, les pieds dans des savates, avait traîné son corps brisé depuis sa cabane au bord du Guadalquivir. Comme toujours, le barman a refusé de servir à José une *tortillita de camarones*: « ne reste pas là ! » Résolu dans son silence, José s'est tourné vers la porte, une main sur le bar pour ne pas tomber. Don Eusebio a attrapé son bras pour le retenir. Il a posé un billet de vingt euros: « deux tortillitas. » Dans le silence embarrassé tombé sur le comptoir, les deux hommes ont tourné leur tête, se sont fait face, Don Eusebio n'a vaguement distingué que quelques lignes d'un tableau de Picasso composant un visage. José mesura sa chance quand il tomba dans le vide du regard qui le fixait. Les deux hommes se sont salués dans un mouvement synchrone de la tête, déjà, donc, certains de leur complicité naissante. Ils firent les présentations au fond de leur silence respectif.

Don Eusebio Alcaniz Romero! Non! Le chef de la musique de Séville. Il a quitté la Maestranza, il y a une dizaine d'années, je crois. Je ne savais pas qu'il était aveugle...

Un seul mot suffit à Don Eusebio pour résumer José Benitez: quelle misère! Une pensée lui donna l'idée de mêler, le jour venu, le malheur du torero à sa propre vengeance: l'*afición* devrait avoir honte.

La tauromachie trémendiste de José Benitez n'avait rien de subtil. Il ne toréait pas, il montait à l'assaut. Il avait le cœur, l'énergie, la furie. Surtout, la rage: au lieu de finir courbé dans les champs maraîchers, comme sa mère à soixante-sept ans, il parviendra debout au centre des arènes de Pamplona. Défier le tumulte et le chahut de la feria de San Fermin. Fasciner par son courage les *peñas* et gagner leur silence! Il n'eut jamais cette récompense. Le silence s'instilla en lui pour l'aider à oublier les rires, les moqueries et calmer les souffrances. Jamais il ne sortait d'une place sans avoir été attrapé. Blessures, estafilades, ecchymoses racontaient ses après-midi. Trois fois, il crut qu'il allait sortir de sa province et entamer sa marche sur Pamplona: trois corridas d'été dans les grandes arènes, Jerez, Puerto Santa Maria, Cadix. Trois vrais coups de corne: à Jerez, le toro a chopé l'œil gauche, au Puerto, il a percé la gorge et détruit la mâchoire inférieure, à Cadix, il a arraché la fémorale de la cuisse droite.

José revenait au paseo sans se plaindre, en silence, tenant sa place d'excentrique du cartel. Il fallut qu'à Sanlucar, un toro lui explose l'épaule droite pour qu'il réalise qu'il ne

pourrait plus recevoir son adversaire *a porta gayola*. José s'est coupé la coleta en laissant une mare de sang sur le sable doré.

Le torero croisa bon nombre de *peones* sans vergogne ni talent venus le seconder pour quelques euros. Dans sa propre cuadrilla, les sourires se mêlaient aux moqueries de la foule. Il n'eut qu'un seul véritable ami, le silence, son valet de souffrance.

Après chaque *volterreta*, chaque accrochage, il parvenait à s'isoler dans son sanctuaire intime. Sous les cris, ceux des femmes effrayées, ceux des hommes goguenards, ceux des enfants gouailleurs, ceux des ivrognes hilares, José se retranchait du monde, s'enfermait dans son silence le plus profond, pour guetter les palpitations de son cœur, les pulsions de son sang autour de la plaie, entendre sa respiration difficile. Libéré de toute autre sensation extérieure par son silence intime, il cherchait à différencier les douleurs qui jalonnaient sa blessure et suivre le trajet de la corne dans son corps, endurer son courage. Il créait son silence pour se protéger de la cruauté des arènes qui se divertissaient de son calvaire, et puiser l'énergie qui le pousserait de nouveau devant les cornes.

Depuis qu'il a arrêté de toréer, José se soigne au silence. Un silence moins tourmenté par la douleur mais résolu. Un enfermement. « Taisez-vous ! Tous ! Vous m'avez détruit » hurlait-il au fond de lui-même. « Silence » ordonnait-il dans le secret de sa tête cabossée. Car il s'était trompé dès le jour de sa première novillada. Il croyait que l'épreuve se jouait devant les toros, mais eux les braves n'ont fait que

dérouler leur partition avec plus ou moins de noblesse, ils ne lui ont pris que des morceaux de son corps. La véritable épreuve, celle qui l'a fait douter de lui-même, qui l'a poussé à la folie, à l'inconscience devant les cornes, celle qui a épuisé son moral, c'est celle des hommes, avec leurs mots acrés et leurs certitudes supérieures d'afficionados.

Chez Balbino, il s'est senti considéré. Don Eusebio l'avait salué sans un mot, surtout sans état d'âme, ni apitoiement. Cet homme avait en commun avec lui de connaître la valeur du silence. Lui qui n'a connu que les brouhahas des arènes, les broncas. Savoir combien un silence peut être blessant ou gratifiant.

Son malheur, le torero en mille morceaux l'a enfoui, colmaté au fond de lui-même. Pourquoi, aujourd'hui à Séville, Don Eusebio l'associe-t-il à son projet bizarre de vengeance?

Le confort ouaté du couloir de l'hôtel Colon, la moquette, les tentures, mettent José mal à l'aise. Il a connu plus d'arrière-salles de bistrot pour s'habiller de lumières que de chambres de palaces. Quand Don Eusebio sortira de la chambre du torero gitan, Raphaël del Alba, ce sera une humiliation de plus.

La figura n'a pas quitté Triana et traversé le Guadalquivir depuis une dizaine d'années pour toréer dans la Maestranza de Séville. Une seule véronique, ou une seule naturelle, et Raphaël del Alba fait se lever les arènes andalouses. On admire le « *pundonor* », son orgueil à saluer avec calme et dignité, la tête haute, sous les plus fortes broncas. Drôle de matador que ce trianero qui a fait des déclarations

dans la presse pour revendiquer sa peur du toro. Lui, José n'a que le silence pour s'armer de courage. Comme tous les toreros, Raphaël del Alba refusera de voir son corps supplicié, représentation sépulcrale de la corrida.

La porte s'ouvre, Don Eusebio sort le premier et tend la main pour attraper le bras de José. Dans l'embrasure, Raphaël del Alba, petit homme au visage en lame de couteau, les cheveux noirs gominés en arrière, jette un regard grave à José. Théâtral, il se recule, et incline la tête. Toi comme les autres, tu crains de lire sur mon visage ravagé l'ouvrage des toros. D'un geste nerveux, José entraîne Don Eusebio. La secousse déclenche un petit rire de la part du vieil homme.

Devant l'hôtel Colon, des Gitans chantent, dansent. Quand un torero de leur sang torée à la Maestranza, les cordes des guitares flamencas vibrent sur la petite place, les mains claquent, les voix tremblent dans l'air. « Terrasse! » ordonne Don Eusebio, visant comme s'il les voyait les tables du bar en face. « Deux *manzanillas!* »

Une jeune femme, longs cheveux noirs tombant dans le dos, tangue, tourne, ses mains dessinent des arabesques au ciel avec nervosité, ses pas se calquent au compás de la chanson et frappent le sol avec énergie. Son corps en transe sensuelle transmet une inspiration cueillie au ciel pour en imprégner la terre andalouse. Un tee-shirt blanc serré, un jean moulant révèle le mince corps de la Gitane. L'ondulation de ses hanches semble procéder des mains qui virevoltent au-dessus de sa tête, des fréquences suaves de courbes animées se répercutent vers le bas des reins comme le long d'une liane et explosent dans la fureur des pas.

Le goût sec de la manzanilla dans la bouche, la première tiédeur du jeune printemps, José a un début inédit de bien-être. La farandole solitaire et sensuelle de la Gitane magnétise son regard. À côté de lui, Don Eusebio lève la tête, semblant chercher un rai de lumière, mais ce qu'il entend suffit à son imagination, à son bonheur. Un léger sourire affine ses lèvres. D'une chanson, il reprend tout bas les paroles. Don Eusebio est sous le charme, pris dans la séduction. Le corps saccagé de José ressent ces mêmes vibrations. Sans les distinguer.

Les heures de cette curieuse journée s'envolent avec les vibratos des chants et les voltes des danses. Jusqu'au moment où Don Eusebio précipite le départ. « Café d'Oro. » José le connaît sans jamais s'être permis d'y aller, immédiatement derrière les arènes, presque collé aux maisons que l'on traverse pour accéder aux *tendidos* soleil. Le rendez-vous où, une heure avant le paseo, l'afficionado de quartier côtoie les grandes familles.

Devant la façade noire et blanche du café, Don Eusebio lâche le bras de José pour prendre celui que lui offre un petit homme rondouillard habillé comme lui, costume bleu, chemise blanche, cravate bleue. José entend quelques mots. Le petit homme est embarrassé. « Tu ne seras pas renvoyé, s'agace Don Eusebio. Le maestro est avec nous. » Pour signifier la fin de l'entretien, Don Eusebio lâche, avec une colère feinte, le bras du petit homme et tend la main à la rencontre de son bras d'usage.

« Vamos, José ». Alors qu'ils progressent entre les tables de la terrasse, Don Eusebio prend une

décision importante, à la grande surprise de José qui comprend de moins en moins le sens de cette journée si particulière.

— Il est l'heure de rompre notre pacte mutique! Tu fais du silence ton bouclier. Mon silence est une expression d'admiration, de respect. Dans l'arène, j'aime le silence pour sentir le duende envelopper homme et toro, moment de plénitude où la tragédie se joue avec la délicatesse d'une musique de chambre. Pas une poussière, pas une pastille de son ne doit troubler l'attention du torero qui oublie son corps devant les cornes, ni distraire le toro qui se laisse envoûter par le temple de l'homme, le rythme de sa main. Il m'est arrivé d'interrompre la musique pour laisser le silence sublimer l'instant. Le temps se dilue pour donner l'éternité, la lenteur de la passe dominatrice du torero, la lenteur de la charge furieuse du toro. Le duende, c'est la fusion des contraires douceur et fureur, grâce et sévérité. Toi et moi!

— Et la vengeance?

— Pas tout de suite. Tu sens? C'est un grand jour.

— Sentir quoi?

— L'odeur d'alcool. Gin. Hierba. Carajillo. Ils boivent tous. Du bruit, du monde. Et les cigares. Les odeurs épaisse, caramélisées, des fumées de cigares. Elles flottent dans l'air comme des rubans de fête.

— Dites, Raphaël del Alba, je me souviens maintenant, ça fait neuf ferias qu'il n'a pas toréé à Séville, non?

— Exact.

— Vous avez quitté quand la musique de Séville?

— Neuf ferias!

Le couple se dirige vers les arènes. Leur porte est très proche du café d'Oro. Ils s'installent au soleil, juste au-dessus du toril.

« Écoute un aveugle t'enseigner les quatre sens de la fête. Je ne vois plus, mais je sais que je vis toujours la corrida. Par l'odorat, je suis venu au toro. Mon père était le torilero de Jerez. Il s'occupait des toros quand ils arrivaient quelques jours avant la corrida. Il rentrait à la maison avec une odeur sauvage. En le suivant dans les corrals, j'ai aimé ce musc, boisé, fort, cuir chaud et paille. Tu sens monter ce parfum du toril en dessous, comme monte une inquiétude, le parfum féroce, le parfum de l'animal brave.

Par le toucher, me sont venus la passion, le respect des toreros. Mon père m'emménait, enfant, au *patio de caballos* avant les corridas. Quand les maestros le saluaient, il me prenait dans ses bras pour qu'ils m'embrassent. Ma petite main se posait alors sur l'épaule du torero. J'étais intrigué par cet habit rêche dont les paillettes m'écorchaient la peau. Quelques minutes plus tard je découvrais ces hommes, leurs habits scintillant sous le soleil, défiler au paseo avec gravité. J'admirais ces princes dans leur combat face au toro. J'imaginais que l'habit de lumières était la source de leur courage, de leur vaillance. Dès qu'un homme s'habille de lumières, il a mon respect...

Par le goût, j'aime l'attente d'une journée de toros. Attente de l'heure, mais aussi l'attente du prodigieux, de l'exceptionnel. Il y a un fond d'anxiété quand tu t'assois sur les tendidos. Tu trompes l'attente en buvant des verres. Je ne peux pas aller à une corrida, y compris quand je dirigeais la musique, sans avoir bu quelques manzanillas.

Cette amertume, cette sécheresse dans la bouche donnent une saveur de gravité à mon impatience. »

— Le quatrième sens?

— Tout à l'heure.

— Et cette vengeance?

— Cinquième toro.

— Cinq cent quatre-vingts kilos. Pour Raphaël del Alba. Je croyais qu'on truquait les sorteos pour lui.

— Il est truqué.

— Et il se retrouve avec le plus lourd?

Don Eusebio sourit.

La corrida se déroule sans passion. Les toros ne donnent pas de jeu, manquent de caste. Les toreros ne cherchent pas les passes prisonnières d'un combat sans noblesse. José remplit son rôle très factuel. « Le toro a une petite tête » « le torero prend sa muleta. » À son premier adversaire, le deuxième toro de l'après-midi, Raphaël del Alba prend sa bronca syndicale.

Sort le cinquième. Un animal haut, *cornivuelto*. Un *morillo* fort qui monte la tête, des cornes longues aux extrémités pointées vers le ciel.

— Les Gitans détestent ces toros, dit José.

— Pas Raphaël del Alba. Pas aujourd'hui.

— Le torero sort avec sa cape.

— Laisse-moi écouter.

Raphaël del Alba ne force pas son talent. Il recule sur le passage du toro.

Mais quand le torero gitan prend sa muleta, le silence s'impose dans l'arène. Car, à la surprise générale, Raphaël

del Alba se dirige tranquillement au centre du ruedo, pour citer son adversaire de loin. Jamais personne ne l'a vu jouer ainsi.

— Écoute ce silence, se régale Don Eusebio. Il est au centre de l'arène ?

— Exact.

— Le silence est trop expressif pour ne pas le deviner.

La faena débute sur un *cite* de Raphaël del Alba de plusieurs dizaines de mètres. La course enragée du toro, ses sabots frappent le sol, la muleta du Gitan tendue devant lui absorbe l'énergie du toro. La stupéfaction du début avait provoqué le silence, maintenant le silence posé permet de déboucher le flaçon et exhale un parfum de duende, souligner la maîtrise de l'homme, son art. Le martellement des sabots s'estompe par instants pour laisser percevoir un glissement sur le sable. Le maestro retient l'animal dans ses plis pour ne plus le lâcher. La voix de Raphaël del Alba change d'intonation, les sollicitations nerveuses s'adoucissent en quelques assentiments graves qui accompagnent le mouvement du toro. Ses cornes balancent, frôlent la muleta. Avec une tranquillité inouïe, Raphaël del Alba réduit le terrain du toro à chaque passe. La musique s'introduit. Murmure dans les tendidos: *Nerva*. Interdit à Séville ! Les aficionados intégristes lui reprochent son solo de trompette trop beau. Le public en oublie ce qui se passe dans l'arène. Il y a une quarantaine d'années, une *figura* avait arrêté de toréer, ne pas lutter avec la trompette. Depuis les propriétaires de la plaza de Séville, les puissants aristocrates, les *maestrantes* ont interdit *Nerva*.

Raphaël del Alba met sa vie dans son toreo, citant de face, ralentissant son geste quand le toro embarque sa tête dans

l'étoffe. Droit, impassible, il soumet le toro à son rythme. Le solo de trompette arrive. Le chef de la musique... José s'aperçoit que c'est le petit homme rondouillard du café d'Oro... Le chef de la musique ralentit le tempo de la trompette, laisse instiller des moments de silence entre les phrases musicales, jusqu'à ce que le cuivre disparaîsse et donne le silence à l'arène. Un silence attentionné, admiratif. Les appels de la voix de Raphaël del Alba résonnent dans le cercle magique, les choquements des sabots sur le sol témoignent de l'agressivité du toro, la netteté de leur tempo donne la noblesse de ses charges. La voix du torero, ses soupirs, les sabots, le souffle du toro, transforment la Maestranza en auditorium de courage et de bravoure. Dans l'air, sans que l'on en devine la provenance, quelques « olé » flottent, délicatement chantés. Séville qui aime tant la fête et la musique, honore par son silence. Silence sublimatoire d'une faena dont Don Eusebio ne rate pas un mouvement. Silence d'ornement.

Au cœur de Séville bouillonnante, la Maestranza est un havre de silence, cercle parfait au sein duquel quelques milliers d'hommes et de femmes sont hypnotisés par le duel d'une beauté grave. Le silence va bien à la corrida, car le silence a existé avant la fureur comme le combat entre l'homme et l'animal a existé avant les guerres.

Le temps que Raphaël del Alba vienne à la talenquère changer son épée, l'arène souffle, les échanges de mots parcourent les tendidos comme une vague qui s'évanouit quand le matador se place au milieu des cornes en pointe.

Sa respiration profonde, lente, tourne le long des gradins, il se profile, arme son bras, monte l'épée. Sa voix devenue rauque capte l'attention du toro. Don Eusebio entend le cri, puis le bruit mat, étouffé de l'estocade. Le souffle fort, tragique, du toro.

— Quelle estocade! crie le vieil homme.

À la chute du toro, l'explosion des applaudissements est aussi libératoire, impressionnante que le silence était merveilleux.

Raphaël del Alba pose les deux oreilles gagnées sur l'*estribo*. Il se dirige vers la musique, salue le chef. Le petit homme rondouillard ne peut le remercier d'un sourire tant il s'inquiète d'être renvoyé par les maestrantes. Le maestro se dirige vers le toril. Il s'immobilise. José secoue le bras de Don Eusebio. Les deux hommes se lèvent. Raphaël del Alba tend sa main droite pour les saluer, incline la tête. Un pas de côté, pour marquer un deuxième salut: il l'adresse très nettement à José. Le torero cabossé réalise alors que le geste théâtral du Gitan, ce matin dans le couloir du Colon, que son silence, étaient du respect. Pour la première fois de sa vie, José ne vit plus son silence comme une armure, une défense, il le reçoit comme une reconnaissance, il se redresse, s'en habille comme d'une cape de seigneur qui recouvre son malheur.

Au soleil couchant, Don Eusebio et José sont au cœur des marais du Guadalquivir, assis sur une souche au bord d'une étendue d'eau.

« J'ai été renvoyé des arènes de Séville, il y a neuf ferias, le jour où j'ai fait jouer *Nerva* pour la faena de Raphaël

del Alba. Il m'avait confié que la trompette sonnait au fond de lui le courage qui souvent lui manquait devant le toro. J'avais stoppé la musique à la fin du solo. Le duende! Quand il a appris que je devenais aveugle, il est venu me voir et nous avons décidé de nous venger des maestrantes de Séville. Je me suis donné le défi de trouver de nouvelles perceptions à la corrida. J'ai travaillé pour développer tous mes autres sens. Tu m'y as aidé. Cet après-midi, le geste de Raphaël a couronné nos efforts. Pour lui, ma volonté de vivre la corrida sans la voir lui a donné le courage d'affronter le toro le plus terrifiant. Maintenant, je suis fatigué. »

Don Eusebio se tait, pose son menton sur ses mains sur le pommeau en argent de sa canne. Son visage est détendu, souriant.

Au petit matin, Don Eusebio n'a pas bougé. Il repose dans un équilibre parfait, le menton toujours posé. Enveloppé dans le silence ultime.

Les paroles de la sévillanne fredonnée, hier, par Don Eusebio reviennent à l'esprit de José.

« *Alegria, alegria
La virgen bajo del cielo
Pa salir de romeria...*

... *Silencio por la marisma...*

... *Silencio en la tierra mia*

... *Se queda todo en suspense*

*Sereno y resplandeciente
El aire se pone tenso
Y el agua para en la fuente.
SILENCIO!»*

Alexander Fiske-Harrison est auteur, dramaturge et journaliste anglais. Il a écrit pour *The Times*, *Financial Times*, *Daily Telegraph*, *The Times Literary Supplement*, *The Spectator*, *Condé Nast Traveller* et *GQ* et en espagnol pour *ABC*. Aficionado practico, il est apparu dans *Hold* et *Tatler* ainsi que sur la BBC et CNN, Al-Jazeera. Son essai *Into The Arena: The World Of The Spanish Bullfight* (Profile Books, 2011) a été nommé pour le William Hill Sports Book Of The Year Award. Son second ouvrage, *The Bulls Of Pamplona*, est paru chez Mephisto Press en 2018. Ses nouvelles « Les Invincibles » et « Le Vol du Condor » ont été publiées respectivement dans les recueils du prix Hemingway 2016, *Uriel, berger sans lune*, et 2021 *Les Liens du groupe sanguin*.

L'Intouchable

ALEXANDER FISKE-HARRISON

Traduit de l'anglais par Charles Recoursé

Cette histoire m'a été contée au début de l'année 1940 par un vieil Anglais qui, comme moi, embarquait à Marseille sur le Ciudad de Sevilla, à destination de Rio de Janeiro. Lorsque son français rouillé déclencha un imbroglio avec les porteurs qui ne parlaient que marseillais, je vins à son secours et il me remercia gracieusement dans mon castillan natal, alors que jusque-là nous conversions en anglais.

Voyant qu'il dinait seul ce soir-là, j'acceptai son invitation et le rejoignis à sa table. Tous les autres passagers du bateau étaient des réfugiés fuyant les troubles qui agitaient l'Europe en ce temps-là; notre différence suffit à nous rapprocher.

Cet homme, manifestement aisé, se rendait à Petrópolis où il devait présenter ses condoléances lors des funérailles du fils du vieil empereur, qu'il avait connu jeune homme. Je lui dis que j'étais traducteur de profession et que j'étais envoyé par la maison d'édition qui m'employait pour prêter main-forte à l'un

de nos auteurs à succès, un éminent Autrichien que la montée du nazisme avait poussé à émigrer en Amérique latine.

Nous partagions le même amour de l'Histoire et des histoires et, le vin aidant, je notai qu'il gagnait en confiance et passait de plus en plus allègrement de ma langue à la sienne. J'avançai qu'il avait probablement séjourné en Espagne, mais qu'il n'y était pas revenu depuis fort longtemps.

Cette remarque, toute innocente qu'elle fut, le plongea dans la réflexion et je craignis de l'avoir vexé ou d'avoir rouvert une ancienne blessure, et je lui présentai mes excuses. Il me rassura et, ayant pris une décision dans son for intérieur, entreprit de me raconter l'histoire que je vais retranscrire ci-dessous, dans les limites de ma mémoire et de mon talent.

Ce qui m'étonna, sur le coup, ce ne fut pas l'histoire en elle-même – la fiction représente au moins la moitié de mon travail –, mais sa manière de la raconter. Comme je le dis toujours, je ne peux garantir sa véracité, mais il est troublant qu'un Anglais puisse avoir une connaissance aussi précise des rites et rouages de ce monde clos, obscur et cruel que mes compatriotes nomment « tauromachie ».

Néanmoins, sur la sincérité de mon compagnon, j'engageais ma vie: il croyait tous les mots de son histoire. À chaque segment de mémoire il s'enflammait ou pâlissait, ses doigts tremblaient et se calmaient, les tendons de ses mains et de son cou saillaient comme s'ils appartenaient à un homme plus jeune que lui et soumis à une tension physique et émotionnelle considérable. Il ne jouait pas la comédie, il revivait des événements à la fois terribles et stupéfiants.

Il me faut encore ajouter, pour l'anecdote, que notre bateau accosta à Barcelone le lendemain dans le but de prendre un

dernier groupe de passagers avant de s'élancer sur l'Atlantique. Ne trouvant pas l'Anglais au dîner, je m'adressai au steward, lequel m'annonça que mon compagnon avait débarqué en Espagne sans un mot d'explication. J'ignore s'il a pris un autre bateau et même s'il est un jour arrivé au Brésil.

Quand j'avais une vingtaine d'années, un petit héritage m'a permis de voyager à travers l'Espagne. J'avais participé à la deuxième bataille d'Ypres, durant laquelle j'avais perdu à la fois mon innocence et l'usage d'une jambe, ce qui explique la canne à pommeau d'argent qui m'accompagne encore à ce jour. Je n'étais plus daucune utilité sur un champ de bataille, et puisque la guerre opposant les divers descendants des Celtes et des Saxons continuait à faire rage dans le Nord, je suis parti vers le sud, à Madrid, où je me suis pris d'intérêt pour cette forme de boucherie plus personnelle et moins mécanisée que l'on nomme la corrida.

J'ai ainsi pu voir un jeune toréador, coqueluche de son temps, affronter un taureau baptisé Barbero, le 27 juin 1917 à Madrid. Le même jour, mon frère succombait aux blessures qu'il avait reçues à Messines. Drôle d'époque. Cela aida cette date à se graver dans ma mémoire, même si cette corrida devait rester un souvenir impérissable. Jusqu'au jour où j'en vis une plus belle, évidemment. Mais n'allons pas trop vite en besogne. Disons simplement que la transformation d'un intérêt fugace en fascination pour cette étrange danse formelle de l'homme avec la bête ne doit rien au hasard.

Des amis madrilènes avec qui je discutais m'ont conseillé de descendre encore plus au sud, et à Séville leurs amis m'ont envoyé dans la campagne pour que je voie où l'instinct et la technique de ces formidables animaux et de ces valeureux jeunes hommes prenaient leurs racines.

J'ai vu durant ces journées des choses que je n'aurais jamais cru possibles. À la guerre, j'ai vu ce qu'est le courage: j'ai vu un régiment d'hommes tenir bon alors que la moitié de leur effectif, leurs camarades et leurs amis, étaient arrachés à l'existence comme par la main d'une divinité impatiente, ne laissant d'eux qu'une brume rose et le fracas du tonnerre.

Mais c'était la première fois que je voyais un homme, uniquement armé d'un morceau de tissu, hypnotiser une demi-tonne de sauvagerie jusqu'à ce qu'elle pose sa corne contre lui, à la manière de la dame et de la licorne sur ces tapisseries elles aussi produites dans les Flandres.

Comme chez les mystiques et les Zélotes, mon obsession grandissait à chaque nouvelle révélation. C'est à ce moment-là environ que j'ai entendu l'histoire d'un matador réputé pour être si nonchalant face à la mort que l'on disait que le taureau qui le tuerait était non seulement déjà né et sevré, mais probablement déjà en route vers la Plaza de Toros.

On continua à dire cela de lui pendant presque quinze ans.

Le plus étrange à propos de cet homme intrépide et impasible, au-delà de la bénédiction qui semblait entourer sa vie, était l'évolution de sa personnalité. Il avait été un temps la vedette de tout le monde taurin, mais cette époque était

révolue. Il avait ensuite cessé de combattre dans les grandes arènes et de cultiver la visibilité qu'exige sa profession. Plus jeune, il avait combattu à Barcelone et à Madrid, et s'était montré dans les restaurants les plus huppés de ces splendides cités. Et puis, tout à coup, il n'avait plus combattu que dans de petites bourgades inconnues, Tafalla en Navarre, Osuna en Andalousie – ces noms vous disent-ils quelque chose? C'est bien ce que je pensais.

Il commença même à signer ses contrats avec un nom d'emprunt, de manière à ne pas figurer sur les affiches annonçant les courses. Il arrêta de verser le pot-de-vin coutumier aux critiques des journaux, lesquels cessèrent donc, comme il se doit, de parler de lui. Enfin, il disparut purement et simplement.

Toutefois, chez les gens de profond *afición*, chez les vrais taurins que je cherchais à intégrer, son nom continuait de susciter le respect et il était prononcé avec passion autour des arènes, dans des bars discrets aux murs de bois sombre et à l'atmosphère enfumée par les cigares.

Il se nommait José Luis Castro Martin, mais on l'appelait simplement L'Intouchable.

C'est dans un de ces bars obscurs, à Jerez, le lendemain matin de la feria locale, que j'ai entendu le contremaître du vénérable Juan Pedro Domecq, l'éleveur de taureaux, faire part à son patron d'une rumeur annonçant que « L'Intouchable » préparait sa réapparition. Elle devait se produire le jour suivant, dans une arène située quelque part entre Gibraltar et Ronda, près d'un vieux village au milieu des montagnes et des forêts, au pied du château maure de Jimena.

Une seconde plus tard, je sortais du bar et m'achetais une jument, Jerez étant la Feria del Caballo. Après avoir fourré mes quelques possessions dans les sacoches de selle, j'ai pris la route de l'est.

J'ignore si vous connaissez les ferias du pays du xérès, mais après toutes ces nuits de vin viné et de flamenco, le monde prend un aspect onirique et l'on ne sait plus très bien si l'on dort ou si l'on est éveillé. Malgré cela, j'étais alors un cavalier correct, et ma jument était une bonne monture. Nous avons traversé la forêt qui divise cette région de l'Espagne, avec ses grandes houles de chênes-lièges poussant dans une mer de roches arides et de chardons. Le soleil tapait sur notre tête puis dans notre dos, mais il y avait des rivières et nous avions suffisamment d'eau et d'ombre.

Une heure environ avant le coucher du soleil, j'ai atteint le village où un chevrier m'a indiqué une auberge. Le tenancier qui m'a ouvert s'est excusé platement tout en étudiant ma tenue inhabituelle et couverte de poussière, et lorsqu'il m'a dit qu'il n'avait plus de chambres, je lui ai offert le double du prix habituel.

Il m'a tourné le dos pour s'entretenir avec une personne qui l'a écarté d'un grand geste et s'est adressée à moi avec l'autorité d'un sergent-major devant ses troupes.

« Qui êtes-vous ? »

Me remémorant mes années sous les drapeaux, j'ai examiné l'homme – le dos droit, le visage tanné et buriné, l'étoffe raffinée du costume – et répondre avec courtoisie :

« Je suis un Anglais éreinté qui cherche une étable pour sa monture et un lit pour lui-même. Mais, torero, la vraie question est : qui êtes-vous pour me le demander ? »

Ma réponse a paru énerver l'homme qui s'est retourné et, dans ce dialecte andalou que les étrangers ont tant de mal à comprendre, il a dit à l'aubergiste que j'en savais déjà trop, puis il s'est éloigné à grands pas furieux.

L'aubergiste a pris mon cheval et m'a attribué la chambre au sommet de l'escalier principal. Tout en me tendant mes sacoches de selle, il m'a regardé dans les yeux pour la première fois.

« Le matador José Luis Castro loge ici, il a réservé toute l'auberge pour lui et son équipe. Il garde jalousement son intimité, et la seule raison pour laquelle vous êtes invité à rester est qu'il ne veut pas que vous descendiez ailleurs et parliez des toreros qui sont descendus ici. Le Maestro refuse qu'on s'approche de lui et qu'on lui parle avant la corrida, je vous demanderai donc de rester dans votre chambre. Je vous apporterai à manger et du vin. »

L'auberge consistait, comme c'est parfois le cas, en plusieurs petites maisons reliées entre elles et formant un labyrinthe aux pièces de taille inégale. De ce fait, et je suis persuadé que mon hôte n'y a pas pensé, ma chambre donnait sur une cour que je pouvais observer en me penchant à ma fenêtre, tandis que ceux qui s'y trouvaient auraient dû tendre le cou pour me repérer.

Voilà comment j'ai vu celui qui ne pouvait être que « L'Intouchable », en culotte et bras de chemise, s'exercer aux mouvements de sa large cape magenta à deux mains.

Le *toreo de salón* est un art presque comparable à celui que l'on pratique avec l'animal, et cet homme-là s'y adonnait avec une virtuosité fascinante. Il a exécuté une série de passes sorties de son imagination – véroniques et *farols*,

delantales et revoleras – avec une grâce dont je n'avais jamais encore été témoin.

Dans mes jeunes années, j'avais vu Pavlova et Nijinsky à Covent Garden et ils n'avaient pas été plus gracieux. J'avais aussi vu Jack Johnson avec Davies à Plymouth, et il n'était pas plus menaçant.

Deux autres choses m'ont frappé: malgré ses cheveux gris, la force de ses membres et la souplesse de ses articulations paraissaient sans limite. Il se mouvait tel un souffle d'air. Et grâce à une combinaison de volonté focalisée et d'abandon désinvolte, le moindre de ses gestes touchait au cœur celui qui le regardait.

Avec cela, il buvait. Entre deux jeux de passes et parfois même pendant. Il marchait jusqu'à une table où étaient alignées une demi-douzaine de bouteilles de vin, toutes ouvertes. À un bout de la rangée les bouteilles étaient vides, à l'autre pleines. Il n'avait pas de verre et buvait directement au goulot.

Il en était à la moitié de la rangée lorsqu'il a lancé sa cape à un *peon* échappant à ma vue dans un coin de la cour. Un autre s'est avancé et lui a tendu une épée ainsi que le tissu de serge rouge à une main que l'on appelle *muleta*, et il a entamé une série de nouvelles passes d'entraînement.

J'étais captivé par ce spectacle, bien conscient que j'avais une chance extraordinaire d'en être le seul public.

L'aubergiste m'a apporté le vin et le dîner – j'ai tiré les volets de manière à ce qu'il ne puisse deviner que j'espionnais le maître – qui ont arrosé et nourri ma délectation. Cette démonstration de talent touchant à sa fin, j'ai éprouvé le besoin de partager avec un autre être humain

mon sentiment d'avoir assisté à une chose exceptionnelle, importante. Or, l'occasion était trop belle de communiquer ces sensations à la personne qui les avait fait naître. J'ai donc descendu l'escalier, sillonné le dédale des pièces, et enfin j'ai trouvé l'entrée de la cour.

Il y avait une pompe à main au milieu de cet espace entouré de colonnades, actionnée par l'un des hommes pour permettre au Maestro de laver son torse couvert de transpiration dans la chaleur andalouse. Et ce que j'ai aperçu alors m'a pétrifié et réduit au silence.

J'avais déjà vu mon content de blessures et de balafres mais rien qui ressemble à ce dos, du moins sur une personne vivante. Les cicatrices du Maestro se dessinaient en blanc cireux sur sa peau brunie. Sa chair était parcourue de profonds sillons sur tout un côté de son corps. De l'autre, une seule marque pâle, de la grosseur d'un poing d'enfant et ronde comme un soleil au milieu d'un ciel enfumé.

Pour qui connaît un peu la corrida, ces cicatrices parlaient d'elles-mêmes: il avait reçu un coup de corne qui l'avait transpercé, et le taureau avait ensuite tenté de planter en lui son autre corne. C'étaient les marques d'une blessure à laquelle on ne survit pas. Ni à l'époque, il y a de cela vingt années, ni aujourd'hui, ni dans vingt ans.

Tandis que je le regardais pétrifié, le torero que j'avais rencontré à la porte s'est avancé vers moi avec une agitation qui frisait la violence.

« Vous aviez l'ordre de rester dans votre chambre!

— Je vous demande pardon. Je voulais seulement dire au Maestro... » Pendant une seconde les mots m'ont fui,

et puis ils sont revenus. « C'est bien lui qu'on appelle "L'Intouchable". »

L'homme a suivi mon regard, et c'est alors que le maître s'est retourné. Son visage, autrefois très beau à l'évidence, était désormais non seulement âgé, mais empreint d'une expression tourmentée qui trahissait une vie bien plus longue que la somme de ses années.

Il s'est adressé à moi.

« L'intouchable, m'a-t-il dit. Pas l'intouché. »

Sur quoi il a tourné les talons, et son assistant m'a poussé hors de la cour.

Avant de partir, j'ai pu apercevoir brièvement son équipe sur les côtés de la cour. Tous étaient plus vieux que ne le sont d'ordinaire les banderilleros et picadors, et eux aussi avaient cet air tourmenté que l'on imaginerait chez l'équipage d'un vaisseau fantôme tel le *Mary Celeste* ou le *Hollandais Volant*. L'un d'eux, furtivement, a fait le geste d'éloigner le mauvais œil.

J'ai regagné ma chambre et, un peu plus tard, entendu qu'on fermait ma porte à clé de l'extérieur. J'ai repris mon observation discrète.

Le torero avec qui j'avais parlé – j'avais entendu les autres l'appeler Diego – a congédié le reste de l'équipe. La nuit était tombée et, grâce aux jeux d'ombre et de lumière des lanternes à main, j'ai pu déterminer qu'ils étaient logés dans plusieurs parties différentes de la bâtisse.

Je n'avais pas allumé les lampes de ma chambre et j'ai continué à observer, épousé mais intrigué. J'ai entendu le

bruit d'un pesant objet de bois que l'on traîne sur les dalles et, me risquant à me pencher, j'ai vu que Diego était assis dans un imposant fauteuil placé devant une étroite cage d'escalier, comme pour la bloquer. Soudainement, il a été inondé de lumière et la voix de son maître a lancé :

« Bonne nuit, Diego.

— Bonne nuit, José Luis. »

La lumière a disparu en même temps qu'une porte se fermait, et j'ai vu par les fenêtres en face de moi qu'une lampe montait l'escalier et pénétrait dans une autre pièce, après quoi tout bruit a cessé.

Mon fauteuil était confortable, et la fatigue a autorisé mes paupières à se fermer quelques instants.

J'ignore combien de temps j'avais dormi lorsque j'ai été tiré de mon sommeil par une voix de femme. La fenêtre d'en face avait été ouverte pour laisser entrer l'air frais. Assis dans le noir, j'ai tendu l'oreille.

« Qu'est-ce qu'il y a, a demandé la femme. Qu'est-ce que tu veux ? Pourquoi est-ce que tu m'as fait venir ?

— Pour le jeu, a répondu la voix de José Luis. Je suis ici pour le jeu.

— Je n'ai plus envie de jouer au jeu.

— Tu n'as pas le choix.

— Tu as le culot de me dire ça ? »

La voix de la femme s'est transformée, elle est devenue plus grave. Et ses inflexions n'étaient pas irritées, mais fières.

« Tu n'as pas le choix ; tu as donné ta parole. »

À ce moment j'ai entendu un grand fracas, comme si un gros meuble avait volé en éclats après avoir été projeté à travers la chambre.

« Voilà pour tes jeux! Est-ce que tu sais tout le travail que j'ai à faire? Est-ce que tu sais ce que *je suis*? »

Il y a eu un blanc et, mû par la curiosité, je me suis penché à la fenêtre pour jeter un coup d'œil à Diego, voir comment il allait réagir en entendant l'altercation dans la chambre qu'il était censé garder.

Ses yeux brillaient dans la pénombre, ils étaient ouverts mais ils ne bougeaient pas. Ses mains, elles, serraient comme des griffes les accoudoirs de son fauteuil. Je peux jurer que je l'ai vu trembler de peur.

« Je sais exactement qui tu es, a tranquillement dit José Luis. Je le savais la première fois que tu es venue vers moi, à l'hôpital de Cordoue, quand tu m'as promis de m'aimer.

— Imbécile! » Sa voix était agacée, mais on y entendait aussi de l'affection. « Comme tu étais beau.

— Tu es toujours belle, toi, a-t-il répondu plus bas.

— Je t'ai donné tout ce que je t'avais promis. » Un soupir. « Tu étais le plus grand torero d'Espagne. Tous les soirs, tu dansais avec moi.

— Mais je ne pouvais pas t'avoir. Je ne pouvais pas partager ma gloire avec toi.

— J'étais déjà mariée, tu le savais.

— Je m'en moquais. La célébrité aussi, je m'en moquais. Et les gens ont commencé à se poser des questions. Les Gitans ont commencé à parler.

— Je sais. Dire au revoir aux palaces, pour... *ça*. »

Il y avait du mépris dans sa voix.

« Je pouvais passer plus de temps avec toi, dans des endroits comme celui-ci.

— Et ça m'exaspérait! Je t'avais prévenu, il fallait me laisser.

— C'est toi qui m'as laissé.

— J'avais eu beaucoup à faire et je te l'ai dit.

— Je sais. »

Il y a eu un silence et un soupir.

« Bon, quoi qu'il en soit, je suis là maintenant.

— C'est la promesse. C'est le jeu. Et demain je te montrerai la beauté. »

J'ai entendu une chaise bouger légèrement, les ombres ont vacillé et elle est apparue à la fenêtre.

Je ne sais pas s'il y avait une lune cette nuit-là qui illuminait son visage, ou si elle irradiait de l'intérieur, mais c'était la plus belle femme que j'avais vue de ma vie, et je n'en ai pas vu d'autre plus belle depuis. Elle avait des cheveux de jais et une peau blanche, ponctuée par des lèvres rouges et des cils et sourcils noirs. Mais ce sont ses yeux qui m'ont le plus marqué: du plus clair des bleus, ils paraissaient aveugles jusqu'au moment où, malgré l'obscurité, ils ont semblé me voir. J'avais l'impression qu'elle regardait droit vers moi. Qu'elle regardait en moi.

Pour la première fois de ma vie, je me suis rendu compte que la beauté peut receler une forme de terreur, car je me suis senti submergé par une immense vague d'effroi. J'ai pensé au passage de l'Ancien Testament où Dieu dit, « Je mettrai ma crainte en leur cœur pour qu'ils ne s'écartent plus de moi. »

Elle s'est détournée et alors, succombant enfin à l'épuisement, j'ai sombré dans un profond sommeil qui s'est prolongé tard dans la matinée.

À mon réveil les toreros étaient partis, j'ai donc pu profiter de l'auberge jusqu'à l'après-midi. Ensuite, j'ai rassemblé mes affaires, je suis remonté sur mon cheval et j'ai demandé à l'aubergiste de m'indiquer l'arène.

Il s'agissait d'une arène mobile, montée spécialement pour l'occasion et composée de poutres en bois suffisamment solides pour résister à la féroce aveugle du taureau qui oppose sa rage débridée à l'habileté de son adversaire.

La petite structure était bondée, et j'ai pris place au milieu d'un bon millier d'autres âmes rassemblées malgré l'absence de la moindre affiche annonçant la rencontre. J'ai repéré dans les gradins de nombreux visages connus du monde taurin, qui avaient manifestement appris de la même manière que moi le retour de « L'Intouchable ».

Mais c'est un autre gibier que mes yeux chassaient dans l'assistance, car, en pénétrant dans l'arène, j'avais aperçu la femme de la veille, vêtue des traditionnels voile et châle noirs. Cela n'avait duré qu'un instant, et j'avais eu la certitude qu'elle aussi m'avait vu, mais la perspective de la contempler à la lumière du jour m'excitait presque davantage que celle de voir le Maestro à l'œuvre.

Mais je ne l'ai pas trouvée, et j'ai abandonné mes recherches lorsque les trompettes ont sonné et que le premier taureau est sorti.

C'était un animal noble et impressionnant, doté de grandes cornes recourbées, et la suite a été, tout simplement, la plus sublime démonstration d'art et de technique tauromachiques à laquelle il m'ait été donné d'assister.

Mieux encore, personne à part moi dans ce public ne comprenait ce qu'elle avait de si extraordinaire.

Tous ceux qui n'avaient pas vu José Luis la veille au soir avaient sous les yeux un homme qui faisait preuve de délicatesse dans ses mouvements, de perfection dans sa grâce, d'insouciance face au danger et à la proximité des cornes.

Mais moi, ayant vu de quoi il était capable seul, je me rendais compte que la présence de l'animal ne lui faisait ni chaud ni froid. Le taureau me semblait seulement s'insérer dans les brèches entre les passes pour y jouer un opaque et mystérieux contrepoint à la musique du matador. Il n'existeit que pour embellir la danse à son insu, de la même façon que le tonnerre rehausse l'éclair qui lui donne vie.

C'était tout à la fois: une incarnation de la technique, une ode à la maîtrise, une histoire qui nous était narrée tout autant qu'une série de tableaux composés à partir de créatures vivantes. Un moment aussi superlatif que peut l'être l'Art, et en même temps un ballet réel et mortel entre la Vie et la Mort.

Et c'est à la fin, lorsqu'il a pointé l'épée fatale – agenouillant d'abord le taureau avant de le faire passer de ce monde au suivant – que je l'ai enfin vue. Elle se tenait dans l'ombre d'un des porches menant aux tribunes opposées à la mienne. Quand le taureau est mort, José Luis, au centre de l'arène, a levé les yeux, l'a vue et lui a souri. Elle s'est avancée dans la lumière et j'ai remarqué, sur ce visage à la beauté terrifiante et envoûtante, des larmes qui coulaient.

Elle n'était pas la seule, des hommes aussi pleuraient dans cette arène – des hommes parfois âgés –, tant ce combat avait été parfait, mais ses larmes à elle étaient d'une autre

essence. Lorsque mes yeux se sont reportés sur José Luis, j'ai vu qu'il s'en était rendu compte lui aussi, car il était devenu blême.

Je l'ai regardée à nouveau et je me suis aperçu qu'une fois encore elle m'observait. Sa manière de se tourner vers moi avait quelque chose d'étrange, et j'ai soudain eu l'intuition qu'elle avait souhaité que je voie ses larmes, que je sois le témoin de cet instant.

Lorsque le taureau suivant est sorti, il était si furieux que l'affronter paraissait impossible. Et pourtant, José Luis, l'unique matador du jour, s'est campé devant lui comme si de rien n'était.

Oubliée la beauté des minutes précédentes, cet animal semblait possédé. Et cependant il se montrait incapable, autant par ruse que par chance ou technique, d'attraper le torero avec ses cornes. Au lieu de cela, il l'esquivait comme si l'homme n'était pas sa véritable cible, comme s'il cherchait autre chose.

Le picador a été appelé dans l'arène pour le « mater », comme les Espagnols aiment à le dire lorsque la bête a perdu tout semblant de raison. Le taureau a chargé vers le bord opposé de l'arène et bondi sur la barrière pour fuir le cheval. Mais, alors que le plus souvent l'animal tombe dans le callejón sans faire de mal à personne, cette fois il a réussi à garder l'équilibre et s'est propulsé dans les gradins.

Depuis ma place de l'autre côté de l'arène, j'ai pu contempler la scène dans toute son horreur, mais ce n'est

que plus tard que j'ai réussi à reconstituer une grande partie des détails.

Le taureau s'est taillé un chemin parmi les spectateurs comme s'il avait une destination toute tracée. Il a fait de nombreux blessés sur son passage, mais ne s'est jamais arrêté pour encorner quiconque. Il a atteint le porche sous lequel la femme s'était tenue, et de là il a filé sous les gradins, où des étais fragiles et minutieusement disposés supportaient le poids considérable des hommes et du bois. Des hurlements incohérents ont fusé, mais une voix a distinctement crié qu'une femme était prise au piège avec cette créature du chaos.

Tout cela s'est déroulé en l'espace de quelques secondes, et c'est aussi le temps qu'il avait fallu à José Luis pour traverser l'arène en courant et sauter par-dessus la barrière. Sans la moindre hésitation, il s'est engouffré dans le porche et a disparu sous les gradins, son habit de lumières étincelant sous le soleil du soir.

Peu après, la moitié ensoleillée de l'arène s'effondrait pendant qu'une anarchie assourdissante s'emparait de tous.

J'ai découvert quelque temps plus tard dans un bar obscur que douze personnes – en plus du taureau – étaient mortes ce soir-là, et parmi elles José Luis.

Le lendemain, avant de partir, je me suis rendu au dispensaire et j'ai demandé au médecin si l'on comptait une femme dans les victimes, et il m'a répondu par la négative, il n'y avait pas une seule femme.

Je lui ai ensuite demandé comment était mort José Luis, car je voulais connaître l'issue de cette terrible journée, et

le médecin m'a dit qu'il était mort aussi bravement qu'il avait vécu. Il avait subi une blessure atroce, et le médecin savait qu'elle serait fatale, mais José Luis avait dédaigné l'éther et la morphine qui l'auraient soulagé. Il fallait qu'il reste éveillé, au cas où, disait-il, mais il refusait d'expliquer pourquoi.

Il me restait une ultime question.

« La nature de ses blessures... un coup de corne ?

— Non, et c'est amusant que vous en parliez parce que mon infirmière et moi l'avons relevé tous les deux. Le taureau ne l'a pas touché. Ce sont les débris qu'il a fait pleuvoir qui l'ont tué. »

Comme je l'ai dit, je n'ai jamais assisté à aucune autre corrida et je n'ai jamais remis les pieds en Espagne. Toutefois, j'ai souvent hésité à le faire. Voulez-vous savoir pourquoi ? Je me demandais s'il fallait que je la revoie. Et comment elle m'apparaîtrait. Et si elle reverrait dans ce célibataire vieillissant le jeune homme qu'elle avait un jour honoré de son regard.

Remerciements

Les Avocats du Diable, organisateurs du prix Hemingway remercient d'avoir participé à cette dix-huitième édition :

Laure Adler, Marianne Lamour, Marion Mazauric, Carole Chrétiennot, Claude Sérillon, Michel Cardoze, Eddie Pons, Hélène Goffart, Simon Casas, Lucienne Bodrero, Jean-Yves Bauchu, Philippe Béranger, Bernadette Lisbonis, Rodolfo Arias, Françoise Martinez, Françoise Louison, Robert Louison, Philippe Cattelin, Aurélia Mazauric, Jacques Fabre, Dolorés Coeffic, José Luis Valdés Belmar, Michel Naudy, Brigitte Bauchu, Mireille Félix, Christelle Canaud, Frédéric Pastor, Daniel-Jean Valade, Jérôme Fesquet, Thierry Barbier, Gilles Vangelisti, l'équipe technique des arènes, Melisa Baud, Daredjane Meliava, Sylvie Romieu, Christophe Chalvidal, Vincent Teissier, Arnaud Agnel, Isabelle Doumeng, Jean Davoigneau, Claire Fabre, Laëtitia Sedda, Chloé Launay, Nathalie Païno, Olivier Fontvieille, Serge Colombaud, le CT Pablo Romero, et Nicole Bousquet.

Et les partenaires :

Simon Casas Production

Éditions Au diable vauvert

Direction Régionale des Affaires Culturelles

La Région Occitanie

Le Département du Gard

Nîmes Métropole Agglomération

Montpellier Méditerranée Métropole

La Ville de Nîmes

La Ville de Vauvert

Maison Albar Hôtels-L'Imperator

France Bleu Gard Lozère

Midi Libre

Toril TV

Prix Hemingway

RÈGLEMENT

Créé en 2004 par Les Avocats du Diable sur une idée de Marion Mazauric et Simon Casas, le prix Hemingway récompense chaque année une nouvelle inédite sur le thème de la tauromachie, son univers ou sa culture, d'un écrivain français ou étranger ayant déjà publié (quel que soit le support).

Le prix Hemingway n'est pas un prix d'afficionados. Il n'est pas demandé aux participants d'être pour ou contre la tauromachie, mais de faire œuvre de littérature à partir de cet univers, pris au sens le plus large.

Les textes présentés ne doivent pas excéder 22 500 signes espaces comprises.

Ils sont lus par le jury en français, espagnol ou anglais. À charge pour l'auteur écrivant dans une autre langue de faire traduire et présenter sa nouvelle dans l'une de ces trois langues. Les participants ne peuvent concourir plusieurs années en présentant la même nouvelle.

La sélection des nouvelles finalistes est effectuée sous anonymat par les membres du jury assistés de lecteurs et traducteurs bénévoles, aficionados ou pas.

La date limite de réception des nouvelles pour l'année 2023 est fixée au 31 janvier 2023.

Le dossier de candidature, composé des documents suivants :

- texte de la nouvelle
- bibliographie complète
- biographie succincte
- coordonnées : adresse, mail, numéro de téléphone
- photo de l'auteur(e)

doit être envoyé par mail à :

prixhemingway@lesavocatsdudiable.com

L'auteur de la nouvelle lauréate reçoit une somme de deux mille euros (2 000 €) et un callejón aux arènes de Nîmes pour la temporada suivant l'année de remise du prix, partenaire du prix Hemingway.

Un recueil composé de la nouvelle lauréate et des meilleures nouvelles est publié chaque année par les éditions Au diable vauvert, partenaires des Avocats du Diable et du prix Hemingway. Les écrivains qui concourent accordent de fait à l'éditeur, par leur participation, l'autorisation exclusive de publication de leur nouvelle dans ce recueil et dans toutes les langues. Cette publication est formalisée par une lettre accord.

Pendant l'année qui suit la sortie du recueil et de la remise du prix Hemingway, des animations, lectures publiques et rencontres littéraires sont organisées dans toute la région par Les Avocats du Diable. Les auteurs

finalistes et le lauréat sont invités à y présenter leur texte. Les écrivains en compétition, et en particulier le lauréat, autorisent Les Avocats du Diable à utiliser leurs nom, prénom, image, titre et texte, dans tous supports de communication internes et externes (sites internet, publications, newsletters, articles de presse, émissions radio ou tv, communiqués, etc.) et lors de ces animations littéraires.

Les Avocats du Diable réservent prioritairement chaque année, du 15 juin au 15 septembre, la résidence d'auteurs qu'ils gèrent à La Laune (Vauvert, Gard) aux écrivains participants qui désireraient y séjourner pour se documenter, découvrir ou s'initier aux cultures taurines en région. Les candidatures pour ces résidences d'écriture, sur des périodes de deux à quatre semaines, doivent parvenir au siège de l'association par voie postale ou mail, chaque année, avant le 15 décembre pour une résidence au cours de l'été suivant.

Le jury est composé de neuf membres et peut être renouvelé chaque année, au maximum par tiers. Il est présidé par Laure Adler. L'écrivain lauréat du prix Hemingway est membre du jury pour l'année suivante.

Les nouvelles finalistes sont sélectionnées par le jury de façon anonyme.

Les membres du jury se réunissent pour délibérer et désigner la nouvelle lauréate lors de la feria de Pentecôte à Nîmes.

Depuis 2012, un lauréat ne peut obtenir le prix plus d'une fois.

Le règlement du prix Hemingway est déposé auprès de la SCP ROUGÉ BLONDEAU, HUISSIERS DE JUSTICE À NÎMES, IMMEUBLE AXIOME, 150 RUE LOUIS LANDI 30900 NÎMES

Les Avocats du Diable
Résidence d'écriture – Animations en Région –
Prix littéraires
La Laune 30600 Vauvert (France)
Tél. : (+33) 4 66 73 16 52
prixhemingway@lesavocatsdudiable.com
Contact :
Eddie Pons, président des Avocats du Diable



Au diable vauvert
Équitations, tauromachies,
nature et territoires

RUBÉN AMÓN

La fin de la fête, récit

RAMON AZANON

Lea Vicens, album illustré

ALAIN BONIJOL

Tercio de vérité, récit

SIMON CASAS

Taches d'encre et de sang, récit

La Corrida parfaite, récit

YVES CHARNET

Miroirs de Julien L., prose

ALAIN COLOMBAUD – JACQUES MAIGNE

Camargue Plein ciel, album luxe

DENYS COLOMB DE DAUNANT

Les Trois Paradis, roman

La Nuit du sagitaire, récit

Séquoia, roman

FRÉDÉRIC COUDRON

La Suerte de Matar, roman

Rejoneadora, roman

ALAN DAY

Horse Lover, récit

OLIVIER DECK

Adieu, torero, novela

LAURENT DESPREZ

Lucien Gruss, pour la beauté du cheval, album illustré

CHRISTOPHE DE VOS

De l'envie de toréer, essai

JACQUES DURAND – JACQUES MAIGNE

L'Habit de lumières, essai

PATRICK ESPAGNET

Les Noirs, poème

NUMA GRENNAN

Voitures de fêtes, album illustré

CHRIS IRWIN

Les chevaux ne mentent jamais, essai

Danse avec ton cheval d'Ombre, essai

JEAN-BAPTISTE JALABERT

Juan Bautista par lui-même, autobiographie

JOSELITO

La Corrida expliquée à ma fille, essai

JULIEN LESCARRET

Au risque de soi, autobiographie, album

ANTOINE MARTIN

La Cape de Mandrake, nouvelles

Produits carnés, nouvelles

Fous de fêtes votives, album illustré

PABLO HERMOSO DE MENDOZA

Au cœur des chevaux, autobiographie

DAN O'BRIEN

Les Bisons du Cœur-Brisé, récit

Rites d'automne, récit

Wild idea, récit

Haut domaine, nouvelles

Bisons des Grandes Plaines, récit

ÁNGEL PERALTA

Chevaux et taureaux à ciel ouvert, récit

Le Centaure de la Marisma, roman

MARIO PIMENTO

Le Consac de Gagne-Petit, récit

ANNE PLANTAGENET

Manolete, le calife foudroyé, biographie

EDDIE PONS

Scènes d'arènes, dessin d'humour

Tout et n'importe quoi sur le cigare, dessin d'humour

Le Petit Livre jaune, dessin d'humour

AVEC JACQUES DURAND

Petit nécessaire de toilette à l'usage de ceux qui s'astiquent avant la corrida, humour

NOUVELLES DU PRIX HEMINGWAY

Olivier Deck, *Toreo de salon*, 2005

Olivier Boura, *Pasiphae*, 2006

Robert Bérard, *Corrida de muerte*, 2007

Zocato, *Aréquipa, Pérou*, 2008

Antoine Martin, *Le Frère de Pérez*, 2009

Jean-Paul Didierlaurent, *Brume*, 2010

Robert Louison, *Pas de deux*, 2011

Jean-Paul Didierlaurent, *Mosquito*, 2012

Miguel Sanchez Robles, *L'Ultime Tragédie païenne de l'Occident*, 2013

Étienne Cuénant, *Latifa*, 2014

Philippe Aubert de Molay, *Leçon de Ténèbres*, 2015

Les lauréats, *Prix Hemingway 10 ans*, 2015

Adrien Girard, *Uriel, berger sans lune*, 2016

Gil Galliot, *Au milieu du monde*, 2017

José Luis Valdés Belmar, *Ombres de lune*, 2018

Cyril Fabre, *Mecha de plata*, 2019

Élise Thiebaut, *Un toro dans la Reine*, 2020

Hélène Goffart, *Les liens du groupe sanguin*, 2021

JACKY SIMEON

Le Cours du destin, roman

Dictionnaire de la course camarguaise, album illustré

Sur la route des taureaux, album illustré

Une cocarde d'or et de sang, roman

Jean Lafont, Roi de Camargue, biographie

Magali, roman

JACQUES TESSIER

La Corrida, effraction salutaire, essai

Tauromachie, l'éternel scandale, essai

JOSÉ TOMÁS, MARIO VARGAS LLOSA

Dialogue avec Navegante, essai collectif

ANDRÉ VIARD

La Chair et le sens, essai

LEA VICENS

Carnet Lea Vicens, notebook illustré

FRANCIS WOLFF

L'Appel de Séville, allocution

AVEC ANNIE MAÏLLIS,

D'un taureau l'autre, colloque

Composition :
L'atelier des glyphes

Nous imprimons nos ouvrages sur du papier issu
de forêts gérées durablement, de sources contrôlées
et avec des encres végétales.